

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

**FNA 1501 -
Contretemps -
Christopher
Stork**

Christopher Stork

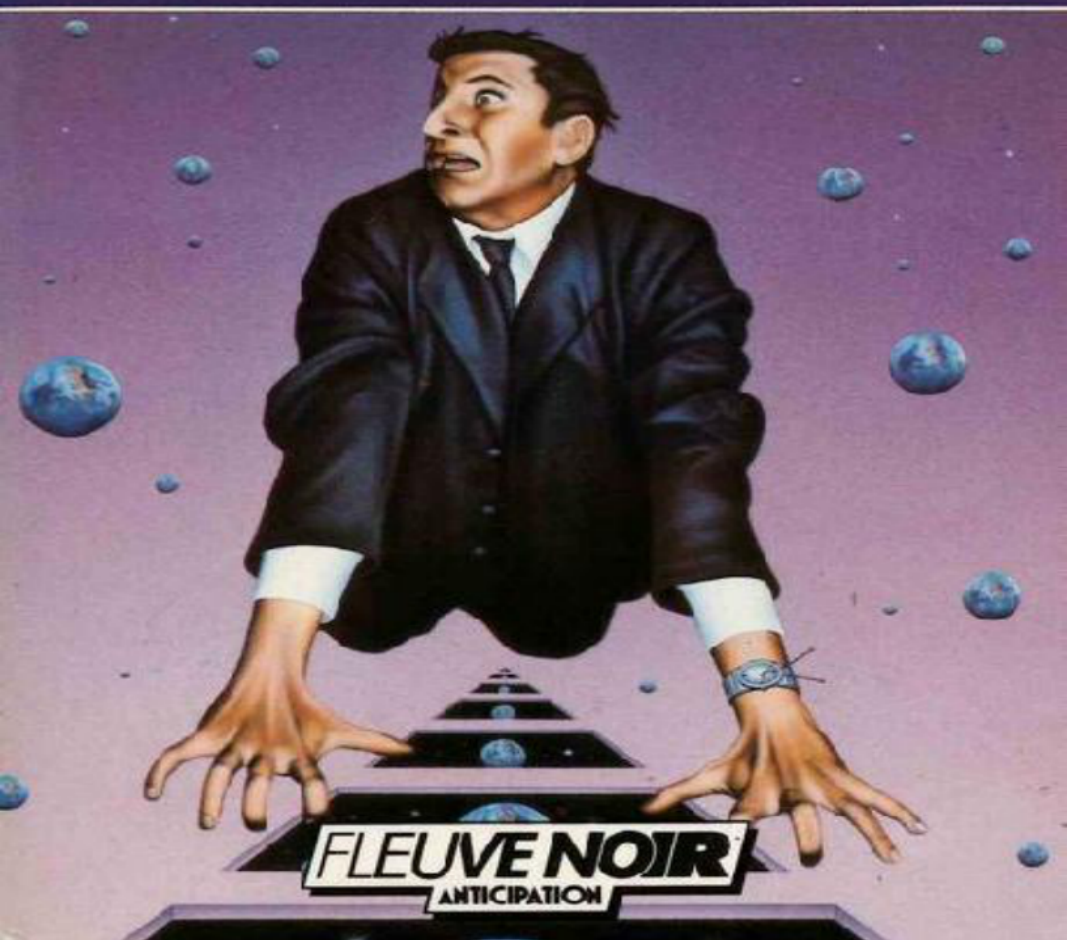
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

CHRISTOPHER STORK

CONTRETEMPS



CHRISTOPHER STORK

CONTRETEMPS

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière– Paris-VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1986 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-03425-8

CHAPITRE PREMIER

Mercredi 25 juin 1986, 17 h 15.

Je ne me souviens pas avoir jamais éprouvé une pareille angoisse. Mes mains tremblent tellement que j'arrive à peine à écrire sur ce feuillet où tombent des gouttes de sueur. Je vois trouble. Mon cœur bat la breloque. J'ai la gorge si serrée que j'ai du mal à respirer. Je m'accroche désespérément à ce carnet de notes pour essayer de maîtriser la panique qui est sur le point de m'emporter...

Car le moment est venu. Tout est prêt, là, devant moi, mes calculs cent fois vérifiés, mes protocoles d'expérience cent fois recommencés, mes formules... Oui, rien ne manque... et surtout pas les deux gélules, l'une rouge et l'autre blanche, qui marquent l'aboutissement de deux ans de travail... Rien ne manque... sauf moi ! Je veux dire : sauf la volonté de sauter le pas, de vérifier concrètement la justesse de mes théories.

J'ai donc des doutes à leur sujet ? Pas le moindre ! Je suis prêt à les défendre pied à pied devant un aréopage composé des physiciens les plus éminents, même s'il était présidé par Schonach et Haspe, mes ennemis jurés ; prêt à publier mes travaux dans n'importe quelle revue, quitte à provoquer une tempête dans le monde scientifique. Alors, pourquoi cette dérobade soudaine, comme un cheval qui bronche devant l'obstacle ?

La réponse est simple et tient en peu de mots : j'ai peur ! Non pas de l'obstacle lui-même mais de ce qui peut se trouver derrière, peur de cet inconnu dans lequel aucun homme au monde ne s'est aventuré avant moi, cet inconnu plus redoutable que ne l'a été, à l'époque, l'exploration des terres vierges ou la traversée d'océans nouveaux. Car, si courageux qu'ils aient été, les pionniers des temps héroïques gardaient le contact avec des réalités familières et mesurables. Le monde qu'ils allaient découvrir n'était que le prolongement de celui qu'ils avaient quitté. Même les cosmonautes lancés dans l'espace conservent les liens étroits, visuels et sonores, avec notre planète.

Rien de pareil pour moi quand j'aurai enfin pris la décision de partir. Ma solitude sera totale et toute communication impossible avec ce que je laisse derrière moi. D'où vient sans doute l'angoisse qui me ronge. Elle s'aggrave encore si je songe au retour. Celui-ci est, en principe, assuré par la gélule blanche dont l'absorption doit me ramener où je suis... En principe ! Et, encore une fois, j'ai confiance dans mes formules... Mais si la plus infime erreur s'y est glissée, par

exemple dans le dosage des neuromédiateurs, Dieu seul sait ce qui m'adviera...

Je me demande si je ne devrais pas laisser une lettre à Luise, au cas où... Mais à quoi bon ? Et, d'ailleurs, que lui dire ? Notre liaison s'est faite si fragile, si instable, surtout depuis quelques mois, que je ne conçois même plus sur quel ton je pourrais m'adresser à elle. Elle n'a jamais cru au sérieux de mes recherches (à ce qu'elle était capable d'en comprendre), elle supportait de moins en moins ma situation financière désastreuse et le fait que je me refuse à entreprendre un travail plus rémunérateur... Et, sur le plan physique, je dois bien reconnaître que je ne la satisfaisais plus.

À part elle, je ne vois guère à qui je ferais mes adieux. Il y a belle lurette que mes confrères du laboratoire ont cessé de me témoigner le moindre intérêt. Je n'ai ni amis ni famille. J'en suis presque à me demander si, au cas où je ne reviendrais pas de mon voyage, quelqu'un – à part ma logeuse – s'apercevrait de ma disparition ! Je parlais tout à l'heure de la solitude totale dans laquelle je m'apprêtais à entrer. Mais elle ne sera pas pire, en somme, que celle dans laquelle je me trouve à présent.

Comme tout sera différent, pourtant, si je réussis ! Voilà à quoi je dois penser pour me donner le courage qui me manque ! À la tête de Schonach et Haspe en premier ! À celles de mes chers confrères ensuite ! Mais aussi, et surtout, à la gloire mondiale que m'apportera ma découverte. Je vois d'ici les titres que les journaux porteront en manchette : « Konrad Haltern, le vainqueur du temps », ou : « Notre nouvel Einstein : Konrad Haltern. » Et les interviews, les communications, les débats, les polémiques, les attaques virulentes qui seront dirigées contre moi et auxquelles je pourrai faire face avec d'autant plus d'autorité que je fournirai la preuve concrète, la preuve vécue de la validité de mes travaux.

Allons ! Assez bavardé ! Il est l'heure d'agir ! Et, pour que tout soit bien clair, quoi qu'il arrive, je vais prendre des notes sur les impressions ressenties aussi longtemps que j'en serai capable.

17 h 29.

C'est fait ! Après avoir placé dans ma poche la gélule blanche et mis en marche l'horloge témoin, j'ai ingéré la gélule rouge. Une certaine difficulté à déglutir, reste sans doute de mon angoisse. Mais aussi une immense joie : j'ai vaincu ma peur !

17 h 31.

Les parois de la gélule doivent être dissoutes maintenant et les

neuromédiateurs ne vont pas tarder à entrer en action. Un léger vertige, dû vraisemblablement à la tension nerveuse.

17 h 34.

L'action a commencé, très précise, au niveau souhaité, c'est-à-dire à celui de la glande pinéale. J'ai le sentiment que cet endroit de mon cerveau se dilate et s'échauffe. Un début de migraine, sans importance. Autour de moi, rien ne bouge, sauf l'aiguille de l'horloge témoin qui me semble se déplacer à une cadence normale...

17 h 37.

Cette fois, le processus est enclenché ! Mon cœur s'est mis à battre de plus en plus vite et mon vertige s'est accru. J'y vois mal mais mes yeux n'y sont pour rien. C'est ma chambre qui se déforme ainsi que les objets qu'elle contient, comme si l'on faisait défiler un décor devant moi avec une accélération croissante... L'effet Doppler-Fizeau, j'en suis sûr... Le cadran de l'horloge témoin est devenu ovale ainsi que ma fenêtre derrière laquelle le jour baisse... Mon écriture elle-même s'est, pour ainsi dire, rétrécie, contractée...

17 h 47 (ou 57).

Presque impossible de distinguer l'aiguille de l'horloge mais son allure augmente sans cesse... Les battements de mon cœur aussi... et le tremblement de ma main... Cesser d'écrire... Attendre, immobile... que cela s'arrête... Nausée...

18 h 31.

J'ai gagné ! Tout a repris sa place, j'ai retrouvé mes esprits... et il est exactement une heure de plus qu'au moment où la gélule a libéré les neuromédiateurs en direction de ma glande pinéale. J'ai donc fait un saut d'une heure dans le temps grâce aux substances chimiques qui agissent sur l'horloge biologique centrale que représente cette glande. Une heure ! Ce laps de temps peut sembler dérisoire mais, comme le disait Amstrong, le 21 juillet 1969, en posant le pied sur la Lune : « C'est un petit pas pour l'homme, un bond de géant pour l'humanité. » Et j'affirme que mon exploit est encore plus extraordinaire que celui des héros d'*Apollo 11*.

Ils ont, certes, ouvert une porte sur l'espace. Mais celle dont, moi, j'ai trouvé la clé, donne accès au temps, une dimension colossale, insondable, dont les savants les plus illustres ne sont pas encore

arrivés à déterminer la nature ni les propriétés. Or la connaissance du temps va déboucher sur des perspectives prodigieuses. Pas seulement en offrant aux hommes la possibilité de se déplacer à volonté dans le passé ou le futur, ce qui est déjà, en soi, vertigineux. Mais surtout en remettant en question la plupart des conceptions actuelles de l'Univers, à commencer par les principes de la thermodynamique pour finir par les lois de la relativité généralisée et de la physique quantique, en passant par... tout le reste !

Oui, messieurs, tout reste à faire ou, plutôt, à refaire, et vingt siècles de science viennent d'être gommés par cette petite heure que j'ai passée en dehors du temps conventionnel et, en quelque sorte, « officiel ». Mon expérience démontre que ce temps-là n'existe pas et que, loin d'être soumis au déroulement inéluctable « passé-présent-futur », nous possédons en nous la faculté de modifier ce déroulement, de le moduler et, le cas échéant, de l'inverser...

Mais me voilà en train de rédiger l'exorde du discours que je prononcerai bientôt, j'espère, dans le grand auditorium de la Freie Universität de Berlin-Ouest ! Et si je me laisse ainsi emporter par mon sujet, c'est que j'imagine avec précision le visage décomposé de mes ennemis Schonach et Haspe, assis, comme il se doit, au premier rang de l'assistance. Ah ! ils ne me le pardonneront pas, d'avoir fait voler en éclats leurs théories traditionnelles ! Et je peux compter de leur part sur une contre-offensive en règle. Mieux vaudrait que je me prépare à y résister dès à présent.

Quelle pourrait être leur objection fondamentale ? L'absence de preuve expérimentale, bien entendu. Or, cette preuve, je ne suis capable de la leur fournir qu'en leur confiant la totalité de mes dossiers – ce que je refuse énergiquement de faire, et pour cause ! – ou en me livrant devant eux au test que je viens de subir... Or, ce test, je l'ai bien vécu, mais je n'ai pu, par définition, l'observer de l'extérieur. Je suis mon propre cobaye et le témoignage d'un cobaye n'est pas scientifiquement recevable !

Ce problème me fait mesurer, une fois de plus, combien, jusqu'ici, j'ai vécu et travaillé seul. Au point de ne connaître personne qui soit en mesure d'attester qu'en effet, pendant une heure, j'ai disparu de ce monde ou plutôt de ce temps... Mais ai-je vraiment « disparu » ? Pure hypothèse de ma part. Peut-être ma forme corporelle est-elle demeurée à sa place, devant ma table, pendant que mon esprit vagabondait dans le futur. Peut-être même ai-je été victime d'une illusion, d'une « hallucination chronolythique » comme me le dira Schonach de sa voix aigre et son ton goguenard.

Et s'il avait raison ? Si mes neuromédiateurs ne provoquaient que le sentiment d'un déplacement dans le temps sans pour autant m'y faire voyager en réalité ? J'entends d'ici les rires qui salueraient mon échec,

si, après avoir absorbé ma gélule, je demeurais tout bonnement sur l'estrade de l'auditorium... Horreur !

Non, je n'ai pas encore gagné et avant d'aller affronter la meute de mes détracteurs, il faut que je me trouve un assistant, une aide, fût-ce le plus indifférent des spectateurs, quelqu'un qui pourra m'affirmer : « Oui, vous étiez assis ici, devant cette table, et, tout à coup, vous vous êtes évaporé. » Cela seul suffirait à m'apporter l'assurance qui me manque. Mais à qui oserais-je demander un pareil service ?

Dans l'immédiat, et pour que l'expérience soit complète, il me reste à réintégrer le temps dont je suis sorti, à prendre la gélule blanche qui doit me ramener d'une heure en arrière... La voici... Je l'avale. Il est 18 h 35 à l'horloge témoin... J'espère ne pas éprouver des sensations aussi violentes que...

Luise Polling frappa pour la troisième fois à la porte de la mansarde puis, avec un haussement d'épaules, posa la main sur la poignée. Le battant s'ouvrit en grinçant. La jeune femme s'immobilisa un instant sur le seuil et poussa une exclamation étranglée.

— Konrad !

Konrad Haltern gisait sur le sol, au pied de la chaise qu'il avait renversée dans sa chute, recroquevillé sur lui-même, les mains crispées sur la tête. Luise courut vers lui, se pencha.

— Konrad ! Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ? Veux-tu que j'appelle un médecin ?

— Non ! Dis-moi plutôt quelle heure il est, répondit une voix si rauque quelle en était presque incompréhensible.

Luise jeta un coup d'œil machinal à sa montre-bracelet.

— Cinq heures et demie mais... qu'est-ce qui t'arrive, Konrad ? Je parie que tu as encore travaillé sur tes satanées drogues et que...

Un bruit étrange l'interrompit, une sorte de hoquet grinçant. Konrad se redressait avec peine, les traits crispés, les yeux vitreux, visiblement à bout de forces, mais il riait.

— Cinq heures et demie, répéta-t-il en secouant la tête avec une expression incrédule ; donc j'ai gagné, Luise, gagné sur toute la ligne...

— Je ne sais pas ce que tu as gagné, dit la jeune femme d'un ton où il y avait autant de colère que de pitié, mais tu es dans un état effrayant, mon pauvre Konrad...

Elle considéra pensivement le visage émacié où des mèches d'un blond filasse étaient collées par la sueur, les joues creuses, rongées de barbe, les yeux cernés, le polo douteux qui laissait deviner les côtes saillantes, le jean constellé de taches.

— Tu as l'air d'un clochard, murmura-t-elle en fronçant le nez ; tu en as l'allure... et l'odeur...

— Désolé, ricana Konrad en relevant sa chaise avec peine et en se cramponnant à son dossier ; je n'ai guère eu le temps de m'occuper de ma toilette, ces derniers jours... et d'ailleurs, je ne m'attendais pas à ta visite... Mais ce n'est pas un reproche, au contraire. Tu ne pouvais pas mieux tomber...

— Vraiment ! s'exclama Luise, ironique ; j'arrive juste à temps pour te voir étalé par terre comme un ivrogne qui cuve sa bière et tu trouves que c'est bien ainsi !

— Excellent, assura le savant ; car, tel que tu me vois, je reviens de voyage et tu as assisté à... mon arrivée. Je reconnais que celle-ci n'avait rien de très esthétique, mais quelle importance ! Tu vas avoir droit à mes impressions toutes fraîches, tiens ! Prends cette chaise et écoute-moi...

Il traversa la pièce d'un pas hésitant et se laissa tomber sur le bord d'un lit de camp en désordre.

— Luise, dit-il après quelques secondes de silence, tu as toujours refusé de croire au sérieux de mes recherches sur le temps. Tu seras donc heureuse d'apprendre qu'elles ont enfin abouti...

Les yeux verts de la jeune femme s'agrandirent et ses lèvres charnues eurent une moue désolée.

— Oh non ! s'écria-t-elle ; ne me dis pas que tu as été repris par tes lubies !

Konrad sourit.

— Je n'ai pas été, comme tu dis, « repris par mes lubies » car elles ne m'ont jamais quitté. Je ne t'en ai plus reparlé lors de nos dernières rencontres parce que ce sujet t'irritait, et aussi parce que nous nous sommes peu vus, ce que je déplore... Mais, aujourd'hui, je suis en mesure de t'annoncer que mes « lubies » sont devenues des réalités et que je viens de procéder à mon premier voyage dans le temps.

Luise sursauta et fit mine de se lever.

— Non, je t'en prie, ne pars pas ! supplia Konrad en joignant les mains ; je te jure que je ne suis pas fou. D'autre part, je n'ai pas l'intention de t'ennuyer avec d'interminables considérations scientifiques. Je vais être aussi clair et aussi bref que possible... Et puis je te demanderai un service...

Le savant baissa la tête et ferma les yeux comme pour mieux se concentrer.

— En fait, dit-il, tout a commencé il y a deux ans environ, lors d'un de nos premiers rendez-vous. Tu m'avais invité à dîner chez toi. Je t'ai trouvée au lit, grelottante de fièvre, terrassée par une forte grippe. Je suis aussitôt reparti à la recherche d'un pharmacien. Quand je suis revenu, un quart d'heure plus tard, pas davantage, tu m'as aigrement reproché de t'avoir laissée seule pendant au moins une heure. J'ai tout de suite pensé qu'il pouvait y avoir un rapport entre ton état fébrile et

ton erreur dans l'évaluation du temps.

Konrad Haltem sourit à nouveau, d'un air un peu gêné.

— Je t'ai alors soumise à une expérience inoffensive mais qui allait être révélatrice. Je t'ai demandé de compter à haute voix, seconde après seconde, jusqu'à ce que tu atteignes la durée d'une minute. Quand tu m'as annoncé « soixante », l'aiguille de mon chronomètre n'avait pas dépassé une trentaine de secondes. Ton temps était donc deux fois plus rapide que le temps dit « réel »...

Luise Polling se trémoussa nerveusement sur sa chaise.

— Je ne me souvenais plus de cette histoire, murmura-t-elle.

— Mais moi, je ne l'ai jamais oubliée, répondit le savant ; elle est à l'origine de tous les travaux que j'ai entrepris par la suite et dont je te passe le détail. Je suis parti de l'hypothèse que chaque homme, et sans doute chaque être vivant, possède en lui une sorte de régulateur temporel, ce que j'ai appelé ensuite une « horloge biologique centrale » dont le rythme pouvait être affecté par des éléments étrangers, comme ta fièvre par exemple, ou encore par des drogues telles que l'opium, la morphine ou le L.S.D. Thomas de Quincey, un opiomane, avait le sentiment de vivre un siècle en une nuit. Baudelaire, amateur de haschich, écrit que celui-ci étire le temps jusqu'à le supprimer.

Konrad se passa lentement la main sur le front.

— J'ai recueilli, tu l'imagines, bien d'autres témoignages et effectué d'innombrables expériences. Je voulais découvrir d'abord où se trouvait cette « horloge biologique centrale », ensuite quelles étaient les causes possibles ou probables qui pouvaient la dérégler. J'ai mis près d'un an à trouver la réponse à la première question : l'« horloge » se situait dans la glande pinéale, un minuscule organe enfoui dans les profondeurs du cerveau et dont on ignore à peu près tout, sinon qu'il s'atrophie à l'apparition de la puberté. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles les enfants ont une perception du temps différente de celle des adultes mais passons, je ne veux pas t'ennuyer...

— Tu ne m'ennuies pas, dit Luise en allumant une cigarette et en croisant ses longues jambes gainées de bas résille.

— Il m'a fallu une autre année, poursuivit le savant, pour identifier les substances propres à agir sur la glande pinéale... Ici, je résume et simplifie au maximum : toutes les activités du cerveau sont commandées par des corps chimiques nommés neuromédiateurs, dont chacun intéresse une région cérébrale bien précise. Je suis parvenu à isoler les neuromédiateurs spécifiques de la glande pinéale et à en faire la synthèse.

Konrad se leva et se dirigea vers sa table dont il ouvrit un tiroir. Il en sortit une petite boîte ronde, divisée en deux compartiments dont l'un contenait des gélules rouges et l'autre des gélules blanches.

— Le résultat de mes travaux est ici, dit-il d'une voix grave ; ces gélules renferment des neuromédiateurs dosés de telle sorte qu'ils peuvent développer l'activité de la glande pinéale, et donc accélérer le temps intérieur d'un individu, ou bien encore diminuer cette activité et ramener le temps à son rythme habituel.

Lui-même regarda l'intérieur de la boîte et eut un léger frisson.

— Et tu prétends, murmura-t-elle, qu'avec ça tu as fait un aller-retour dans le temps ?

— Je ne le prétends pas, je l'affirme, répondit le savant d'un ton péremptoire ; voici les notes que j'ai prises pendant l'expérience. Elle a commencé à 17 h 29 exactement et m'a « transporté », si j'ose dire, jusqu'à 18 h 31. Après quoi, la gélule blanche m'a « ramené » à 17 h 30, au moment précis où tu es entrée dans ma chambre... Tout est là, tu peux lire...

La jeune femme secoua la tête. Ses longues boucles châtain cuivrées balayèrent ses épaules nues.

— Je n'en ai pas envie, Konrad... Dis-moi plutôt pourquoi je t'ai trouvé affalé par terre et à demi évanoui...

Les yeux bleus de Konrad eurent une lueur un peu trouble.

— J'ai eu un malaise, expliqua-t-il avec embarras ; l'impression que quelque chose éclatait dans mon crâne... Une douleur aiguë, fulgurante... Je me suis senti tomber mais je n'ai pas perdu conscience... Sans doute s'agit-il d'une réaction nerveuse due à la contraction brutale de ma glande pinéale... Il faudra que j'étudie ce phénomène de plus près. Mais il n'empêche que j'ai bel et bien effectué un aller-retour d'une heure dans le temps et c'est tout ce qui compte...

Lui-même aspira nerveusement une bouffée de sa cigarette.

— Et si tu avais rêvé tout cela ? demanda-t-elle à mi-voix ; si ces... drogues t'avaient donné l'illusion de te déplacer dans le temps alors qu'en fait tu n'as pas bougé de cette chambre ?

Le visage du savant se colora soudain.

— Toute la question est là, évidemment ! s'exclama-t-il en agitant les mains ; si quelqu'un s'était trouvé ici, à côté de moi, pendant que je... voyageais, il aurait bien dû constater que j'avais physiquement disparu... et c'est en quoi tu peux me rendre un immense service, ma chère Luise...

La jeune femme se leva d'un bond.

— Que veux-tu dire ?

— Que je vais recommencer l'opération devant toi. Tu pourras ainsi témoigner de ma...

— Il n'en est pas question ! interrompit Luise, sèchement ; je ne veux pas assister à ce... spectacle. D'ailleurs, dans l'état où tu es, si tu reprends une nouvelle dose de ce poison, tu risques d'y rester et je ne

tiens pas à me retrouver avec ton cadavre sur les bras !

Elle fit quelques pas rapides vers la porte puis se retourna tout à coup.

— Tu devrais te faire soigner, Konrad, lança-t-elle d'une voix glacée ; tu as une mine épouvantable et tu tiens des propos aberrants. Le seul service que je pourrais te rendre c'est d'appeler un médecin tout de suite !

— Je n'ai pas besoin d'un médecin ! gronda Konrad, les poings serrés ; mais, puisque tu le prends ainsi, va-t'en, Luise ! Je me débrouillerai sans aide, comme d'habitude... Adieu !

Seul le claquement de la porte lui répondit.

CHAPITRE II

Sigmund Kinzig jeta un coup d'œil sur sa montre et jura entre ses dents. Luise était décidément insupportable avec ses éternels retards qu'elle ne se donnait même pas la peine de justifier. Elle savait pourtant que ses heures, à lui, étaient minutieusement comptées et que leurs rendez-vous, dans sa villa de Grunewald, le quartier résidentiel de Berlin-Ouest, il n'arrivait à les organiser qu'au prix d'acrobaties de plus en plus compliquées dans un emploi du temps de plus en plus chargé.

« Un de ces jours, pensa Kinzig, elle trouvera la porte close et, dans son courrier du lendemain, une montre de quatre sous pour solde de tout compte ! En attendant, je vais déboucher la bouteille de champagne. Ça la fera peut-être venir... » Il alla se servir une coupe dans le bar de la salle de séjour et revint s'accouder au balcon de la terrasse d'où l'on pouvait apercevoir une partie de la forêt de Grunewald et, au loin la plage de Wannsee, noire de monde. Une bouffée de fraîcheur et une gorgée de champagne bien frappé lui rendirent sa bonne humeur.

« Ce n'est pourtant pas qu'elle ait cessé de me plaire, cette grande rouquine, se dit-il ; et nos petits jeux deviennent de plus en plus amusants... Mais quoi ! À choisir entre eux et le dîner d'affaires que j'ai, ce soir, au *Hilton*, avec le représentant de la Ruskin Chemical Corporation, il n'y a pas d'hésitation possible ! Luise est parfaite au lit mais la Kinzig Allgemeine Gesellschaft passe avant elle... sans parler de mes autres affaires... »

Il vida sa coupe d'un trait et s'apprêtait à s'en servir une autre quand il vit une BMW gris métallisé sortir de la Clay Allee et s'engager dans la rue étroite, aux allures campagnardes, qui conduisait chez lui. Avec un sourire moqueur, Kinzig retraversa la salle de séjour, s'arrêta un instant devant le miroir de Venise qui surmontait la cheminée et s'examina avec une satisfaction évidente. Grand, mince, la taille bien prise, le visage basané dont les méplats accusaient l'expression volontaire, les yeux d'un noir de jais, les cheveux gris-argent, il était, selon les magazines allemands « le play-boy le plus réussi d'Europe occidentale ». « Et le plus dangereux, avait ajouté Kinzig en riant ; parce que j'atteins la cinquantaine et qu'au-delà de cette limite un play-boy ne joue plus qu'à coup sûr ! »

Il arriva dans le vestibule dallé de marbre au moment où Luise

ouvrait la porte d'entrée.

— Tu sais l'heure ? lui cria Kinzig d'une voix joviale ; je viens de décider une chose, ma belle : pour chaque minute de retard, tu recevras désormais un coup de badine supplémentaire ! Prépare-toi ! Et montre-moi d'abord si tu es bien habillée comme je le désire... Relève ta jupe, tout de suite ! Et approche... Mais qu'est-ce que tu as ? ajouta-t-il d'un ton soudain préoccupé ; on dirait que tu viens de voir un fantôme...

— C'est presque ça, murmura la jeune femme ; Sigmund, sois gentil, laisse-moi souffler un instant et donne-moi quelque chose à boire...

Elle s'écroula dans le premier fauteuil venu, vida d'un trait la coupe que Kinzig lui avait apportée et poussa un interminable soupir.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, bon Dieu ! s'exclama l'homme d'affaires avec irritation ; tu as eu un accident, renversé un piéton, écopé d'une contredanse ?

— Rien de tout cela, assura Luise d'un ton morne ; je suis passée chez Konrad...

— Qui ?

— Konrad Haltern, le physicien.

Kinzig fronça les sourcils.

— Ton petit rat de laboratoire ! Je croyais que tu ne voulais plus le voir...

Le visage de Luise se contracta.

— Ce n'est pas un petit rat de laboratoire ! protesta-t-elle ; Konrad est, ou aurait pu être, un des savants les plus brillants de sa génération. Malheureusement, il s'est fourvoyé dans des recherches insensées qui ne peuvent mener nulle part... sinon dans une clinique psychiatrique !

Kinzig émit un ricanement dédaigneux.

— Il veut voyager dans le temps ou quelque chose de ce genre, non ?

— C'est cela. Il prétend même, maintenant, avoir trouvé le moyen de le faire en avalant je ne sais quelles drogues. Elles doivent être dangereuses car, quand je suis arrivée chez lui, il était étalé par terre, à moitié dans les vapes. Et sais-tu ce qu'il m'a demandé tout de suite ? L'heure ! Après quoi il m'a juré qu'il venait de faire un aller-retour dans le temps et m'a donné des explications techniques auxquelles je n'ai bien entendu rien compris.

— Complètement fondu ! s'esclaffa l'homme d'affaires en remplissant la coupe de la jeune femme.

— Et encore plus que tu ne le crois ! Figure-toi qu'il m'a proposé de rester près de lui pendant qu'il procéderait à une nouvelle expérience, afin que je puisse témoigner qu'il avait réellement disparu !

— Il fallait accepter, ç'aurait peut-être été drôle !

Luise haussa ses épaules bronzées.

— Je ne crois pas, murmura-t-elle ; en tout cas, moi, j'ai eu peur de me retrouver avec un fou furieux ou un cadavre sur les bras, et je suis partie après lui avoir conseillé de voir un médecin.

Sigmund Kinzig se pencha sur elle et passa la main dans les longs cheveux cuivrés.

— Que diable allais-tu faire chez lui ? demanda-t-il d'un ton froid.

— Je... je n'en sais trop rien, répondit la jeune femme en détournant les yeux ; je venais de faire une course dans son quartier, je suis passée devant chez lui et l'idée m'est venue d'aller prendre de ses nouvelles...

— Un petit goût de revenez-y ? persifla Kinzig.

— Ne sois pas idiot, Sigmund ! Tu sais bien que, sur ce plan-là, Konrad n'a jamais été très... brillant... Mais j'avoue qu'il m'attendrit, ce pauvre petit bonhomme, si seul, si vulnérable et, par certains côtés, si génial...

Kinzig se redressa d'un air soudain pensif et alla s'asseoir dans un fauteuil en face de Luise.

— Qu'est-ce que c'est que ces drogues qu'il avait avalées ? Il t'a dit leurs noms ?

— Il a parlé de neuro... neuro quelque chose...

— Neuroleptiques ?

— Non. Un mot plus long.

— Neuromédiateurs ?

— C'est cela ! Dis donc, Sigmund, tu en sais des choses !

L'homme d'affaires eut un sourire moqueur.

— Tu oublies que je dirige aussi une usine de produits chimiques, ma chérie... Donc, ton génie a fabriqué des neuromédiateurs qui lui donnent l'illusion de voyager dans le temps...

— Pas l'illusion ! rectifia la jeune femme ; il affirme qu'il se déplace vraiment...

— Peu importe ce qu'il affirme et les conclusions qu'il en tire. C'est là qu'il est cinglé ! Mais si ce cinglé a mis au point une nouvelle substance hallucinogène provoquant des effets de ce genre, cela pourrait m'intéresser, après tout...

— En quoi ? demanda Luise d'un air surpris.

Kinzig eut un rire moqueur.

— Ce serait un peu long à t'expliquer, ma jolie et, d'ailleurs, tu sais bien que mes affaires sont un sujet tabou. Mais tu vas quand même te débrouiller pour me faire rencontrer ton Nimbus... Assez parlé de lui, maintenant, nous avons beaucoup mieux à faire... Viens là, comme une bonne petite fille, toute prête à recevoir la punition qu'elle mérite. Je t'ai préparé une badine toute neuve... Tu en as envie, n'est-ce pas ?

Luise se leva et s'approcha lentement de Kinzig, les yeux baissés.

— Oui, Sigmund, souffla-t-elle ; mais, je t'en prie, ne frappe pas trop fort... Je porte encore les marques de la dernière fois...

— C'est normal, c'est ma signature ! dit Kinzig avec un gros rire en allongeant la main et en retroussant la jupe de la jeune femme jusqu'à la taille.

*

* *

— Encore un peu de caviar, cher monsieur ? demanda Kinzig en souriant à son vis-à-vis ; il est de première fraîcheur, un arrivage direct de Moscou, je m'en suis assuré auprès du maître d'hôtel... Allons ! Laissez-vous tenter ! Vous n'en trouverez pas de pareil à New York... *Herr Ober*, resservez donc mon invité...

Intérieurement, Kinzig jubilait. Car il n'était que trop visible que Basil Rodney détestait le caviar qu'il découvrait sans doute pour la première fois. « Il doit rêver d'un hamburger avec beaucoup de ketchup, peut-être même d'un hot dog ! se dit Kinzig, goguenard ; mais, comme je lui offre du caviar, il le mange pour me faire plaisir et parce que le client a toujours raison. Ces Américains sont attendrissants avec leur naïveté roublarde... Mais la Ruskin Chemical Corporation aurait quand même pu m'envoyer autre chose que ce joueur de base-ball pour discuter d'une affaire aussi importante que la nôtre ! »

Avec sa grosse tête aux yeux candides, aux cheveux coupés en brosse, ses épaules carrées et ses mains de batteur, Basil Rodney donnait en effet l'impression d'un athlète complet auquel n'aurait manqué que la parole. Depuis le début du repas, il ne s'était guère exprimé que par monosyllabes et les rares phrases que Kinzig avait réussi à lui arracher étaient d'une banalité écœurante.

— Délicieux, n'est-ce pas ? insista Kinzig.

— Euh... oui, absolument, répondit le jeune homme en essayant sans succès de dissimuler son dégoût.

— Et excellent pour stimuler l'activité cérébrale, persifla Kinzig ; or nous allons avoir besoin, vous et moi, de toutes nos cellules grises pour régler le problème qui se pose, depuis quelque temps, entre votre firme et la mienne...

Kinzig avala d'un trait son verre de vodka avant de poursuivre.

— C'est la seule manière de boire cet alcool, affirma-t-il, et je vous conseille vivement de m'imiter...

Rodney hésita un instant puis obéit et s'étrangla à demi. « Il préfère certainement le lait, songea Kinzig, de plus en plus amusé ; c'est égal ! Si j'arrivais à le soûler, cette soirée pourrait devenir amusante... »

— C'est fort ! bredouilla le jeune homme d'une voix enrouée.

— Question d'habitude, mon cher. Au sixième, vous croirez avaler de l'eau pure... Abordons maintenant le sujet qui nous préoccupe. Vos

dernières livraisons, outre qu'elles se sont faites plus rares et très irrégulières, étaient d'une qualité médiocre, vous ne l'ignorez pas. Or j'ai, dans tous les pays d'Europe, une clientèle extrêmement difficile. Pour la satisfaire, et étant donné l'insuffisance de votre production, il a fallu que je fasse appel à d'autres producteurs et d'autres filières, ce qui a entraîné des frais considérables et m'a fait courir des dangers inadmissibles. Ma première question sera donc la suivante, cher monsieur : qu'est-ce que votre firme compte faire pour compenser mon manque à gagner et me dédommager des risques que j'ai dû prendre ?

Basil Rodney repoussa brusquement son assiette et plaça ses grosses mains, bien à plat, sur la nappe damassée.

— Il va de soi que nous sommes prêts à prendre en charge une partie de vos pertes dans des limites raisonnables, murmura-t-il sans regarder son interlocuteur.

Ce dernier eut un rire narquois.

— Tout dépend de ce que vous appelez des « limites raisonnables », ricana-t-il ; mais, pour fixer les idées, combien de places diriez-vous qu'il y a dans le Yankee Stadium ?

Le jeune homme lui jeta un coup d'œil ahuri.

— Combien de places ? répéta-t-il ; euh... environ quatre-vingt mille, je pense...

— Quatre-vingt-trois mille exactement, précisa Kinzig ; et, pour un grand match, les « Mets » contre les « Yankees » par exemple, quel est le prix moyen de la place ? Mettons une vingtaine de dollars. Soit, pour un stade complet, une recette d'un million six cent soixante mille dollars que je ramènerai à un million et demi pour rester dans ce que vous appeliez des « limites raisonnables ».

Rodney sursauta et ses yeux bleus eurent une lueur affolée.

— Un million et demi pour vous indemniser ! balbutia-t-il ; c'est une somme colossale ! Jamais notre conseil d'administration n'acceptera de...

— Attendez au moins de l'avoir consulté, interrompit Kinzig avec un grand sourire ; d'autant plus qu'il lui faudra doubler cette somme pour me payer mon « pretium doloris ».

— Votre quoi ? demanda le jeune homme, de plus en plus interloqué.

— C'est du latin, répondit Kinzig avec condescendance ; cela signifie littéralement le « prix de la douleur ». Je parle de celle que j'ai ressentie quand j'ai été obligé, à cause de vos... déficiences, de m'adresser à des réseaux parallèles assez peu sympathiques mais remarquablement efficaces.

Sans s'en rendre compte, Rodney vida d'un trait le petit verre de vodka que la maîtresse d'hôtel venait de placer devant lui.

— Bravo ! ironisa Kinzig ; vous commencez à avoir le coup de poignet...

Le jeune homme rougit tout à coup jusqu'à la racine de ses cheveux en brosse.

— Monsieur Kinzig, je crains que vous compreniez mal la situation dans laquelle nous sommes, dit-il avec une soudaine volubilité ; si, au cours de ces derniers mois, nos livraisons sont devenues, en effet, plus rares et d'une qualité inférieure à la normale, c'est que nous avons eu de gros ennuis avec nos fournisseurs du Pérou, de Bolivie, de...

— Pas de noms, je vous prie ! coupa sèchement Kinzig ; nous sommes dans un endroit public. Contentez-vous de parler des « pays producteurs », cela suffira.

Rodney s'épongea le front qui devenait moite.

— Les frontières sont plus que jamais contrôlées, reprit-il ; des saisies ont été faites, des chargements de... du produit de base ont été confisqués. Le temps qu'on les dédouane – et à quel prix ! – une partie était gâtée. De plus, à l'intérieur même des Etats-Unis, les mesures de police...

— Vous parlez trop, Rodney ! dit Kinzig d'un ton glacial ; et je sais tout cela aussi bien que vous, mieux peut-être. Mais, sans jouer sur les mots, je n'ai pas à le savoir. Vous êtes censés me livrer une matière première que je transforme ensuite à l'intention de ma clientèle. Si cette matière première est défectueuse et insuffisante, je ne puis en tirer les sous-produits dont j'ai besoin. Voilà mon problème. Les vôtres ne m'intéressent pas.

Le visage poupin du jeune homme se durcit tout à coup.

— Ce n'est pas l'attitude que je m'attendais à trouver chez un associé comme vous ! s'exclama-t-il ; nos deux firmes ont toujours eu des relations privilégiées...

— Sur des bases bien établies, enchaîna Kinzig, impassible ; si ces bases sont modifiées, il va de soi que les relations le sont aussi.

— Est-ce à dire que vous songez à y mettre fin ?

— Je n'ai rien dit de pareil, Rodney. Vous connaissez mes conditions : trois millions de dollars d'indemnités et la reprise de livraisons identiques à celles du passé. Sinon...

— Sinon quoi ? demanda âprement le jeune homme ; vous allez vous chercher un autre partenaire ? Vous allez retomber sur les réseaux parallèles dont vous vous plaigniez tout à l'heure. Dans ce domaine, nous sommes les plus sûrs, Kinzig, et les meilleurs !

— Vous l'étiez ! riposta Kinzig avec hargne ; vous ne l'êtes plus, ce n'est pas ma faute. Redevenez-le et nous pourrions à nouveau nous entendre. Mais dépêchez-vous ! Car le marché que vous savez a tendance à faiblir. D'autres produits sont à l'étude, moins connus, donc moins dangereux et moins chers. La mode change, là comme

ailleurs, rappelez-le à votre conseil d'administration et à votre cher président Ruskin...

Rodney se dressa d'un bond.

— C'est ce que je vais faire à l'instant, annonça-t-il d'une voix étranglée ; et je doute fort que le président apprécie votre attitude, Kinzig. Il déteste les lâcheurs...

Kinzig eut un sourire de défi.

— Des menaces ? demanda-t-il en haussant les épaules ; Ruskin a, aux Etats-Unis, des relations étroites avec certaines organisations qui ne sont pas toujours du bon côté de la loi. Mais, ici, nous sommes en Europe, mon petit Rodney, souvenez-vous-en...

Sans répondre, le jeune homme salua d'une brève inclination de tête et s'éloigna. Aussitôt, Kinzig fit signe au maître d'hôtel.

— Un téléphone, *Herr Ober*.

— Tout de suite, *Herr Kinzig*.

L'instant d'après, l'homme d'affaires décrochait le combiné placé devant lui et composait un numéro à la hâte.

— Otto, dit-il dès que l'on décrocha, mon invité me quitte. Eugen et toi, vous allez le suivre où qu'il aille et quoi qu'il fasse. S'il lève une nana, arrangez-vous pour prendre des photos et si vous pouviez le surprendre au lit, ça n'en vaudra que mieux pour tout le monde, vous avez compris ?

Il raccrocha sans attendre la réponse et forma un autre numéro. Une voix ensommeillée lui répondit.

— Tu dormais, Luise ? demanda Kinzig.

— Ça t'étonne, après la séance de tout à l'heure ? maugréa la jeune femme.

— Eh bien, réveille-toi, prends un café très fort, rhabille-toi, fais-toi belle et va rendre visite à ton petit ami, le Nimbus.

— Konrad ! s'exclama Luise ; pour quoi faire, grands dieux ?

— Tout ce que tu voudras, pourvu que tu me l'amènes, à la villa, vers dix heures. Qu'il apporte son... matériel avec lui.

— Mais... mais il n'acceptera jamais ! protesta la jeune femme.

Kinzig eut un soupir excédé.

— Il acceptera si tu sais t'y prendre, répondit-il d'un ton cassant ; dis-lui qu'un important homme d'affaires – tu peux citer mon nom – s'intéresse à ses découvertes, qu'il voudrait une démonstration, etc. Et si, pour le convaincre, tu dois te montrer très gentille avec lui, je te pardonne d'avance...

— Sigmund, tu es dégoûtant !

— Non, ma belle. Pratique. Je compte sur toi... Dix heures. Et pas de retard. Sinon... tu connais le tarif...

Il reposa l'appareil sur son socle, fit signe au maître d'hôtel.

— Vous pouvez me débarrasser de ceci, *Herr Ober*, et m'apporter

une autre portion de caviar... Avec des blinis et de la crème aigre, pour changer un peu...

« C'est peut-être complètement loufoque de convoquer ce bonhomme, se dit-il ; mais quoi ! Il faut aller de l'avant ! Le marché de la drogue a tendance à se saturer. L'héroïne, le L.S.D., les amphétamines sont en recul. La cocaïne avait pris le relais, mais ces crétins d'Américains, ceux du Nord comme ceux du Sud, sont incapables de répondre à la demande. Alors ? Imaginons que ce Konrad je ne sais qui ait vraiment inventé quelque chose qui donne l'impression au consommateur de planer dans le temps. Qu'est-ce que je risque à faire un essai ? S'il réussit, je mets la main sur une mine d'or et je m'en assure le monopole en toute légalité. Et s'il rate, je renverrai le génie à ses chères études... »

Il but un nouveau verre de vodka et sentit la brûlure de l'alcool l'emplir d'une énergie nouvelle. « Il faudra aussi que je fasse surveiller de près Ruskin et sa bande, pensa-t-il ; ils ne me pardonneront pas de les laisser tomber et, pour se venger, ils sont très capables de m'envoyer quelques-uns de leurs amis de la Maffia... Bah ! j'ai mes gorilles à moi et je suis prévenu... Toujours tout prévoir une heure, un jour ou un mois avant les autres, c'est ce qui a fait de moi Sigmund Kinzig... À ta santé, Sigmund ! »

CHAPITRE III

Konrad Haltern jeta un regard effaré sur le décor qui l'entourait. La villa, de style néogothique, était habilement éclairée par des projecteurs invisibles, dissimulés parmi les arbres du parc immense. Une allée de sable blanc conduisait vers une piscine, elle aussi illuminée, et dont les reflets bleutés frissonnaient sous la brise nocturne.

— C'est donc vrai ? Ce n'est pas une blague ? balbutia le savant en sortant de la voiture de Luise, une petite sacoche de cuir noir à la main.

— Avance, idiot, et tu le verras bien si c'est une blague ! répondit moqueusement la jeune femme ; est-ce que tu t'imagines, vraiment, que j'aurais inventé une histoire pareille rien que pour le plaisir de te sortir de ton lit ?

— Mais qu'as-tu pu dire à Kinzig qui l'intéresse assez pour qu'il me convoque chez lui à cette heure ?

— Je lui ai raconté ce que j'avais vu et le peu que j'avais compris des explications que tu m'avais données.

— Mais tu n'en as pas cru un mot ! Tu m'as pris pour un fou !

— Eh bien, il paraît que je me trompais.

Kinzig, lui, a marché tout de suite... et je dois bien admettre qu'il en connaît quand même un peu plus que moi sur la question... Allons ! Viens ! Il nous attend... et il a horreur que l'on soit en retard... D'ailleurs, regarde ! Le voilà qui vient à notre rencontre...

Sigmund Kinzig remontait en effet l'allée, impressionnant dans son smoking bleu nuit qui mettait en valeur sa taille élancée et ses cheveux gris argent.

— Ah ! cher professeur ! s'exclama-t-il d'une voix cordiale ; quel plaisir de vous rencontrer et quel honneur vous me faites de venir ainsi me rendre visite...

— Tout l'honneur est pour moi, monsieur, bredouilla le savant en serrant la main que lui tendait l'homme d'affaires ; je... je ne sais vraiment que penser de...

— Eh bien, ne pensez pas, détendez-vous, et venez boire une coupe de champagne au bord de la piscine... Si même l'envie vous prenait d'y piquer une tête...

— Non, merci, je ne crois pas que...

— Á votre aise, mon cher professeur. Luise, si le cœur t'en dit,

ajouta Kinzig en adressant un petit clin d'œil à la jeune femme.

— Tout à l'heure peut-être, répondit-elle ; pour l'instant, j'ai surtout envie d'écouter Konrad te parler de ses travaux. Car, quand il l'a fait, cet après-midi, je n'étais peut-être pas assez... réceptive...

— Trop ignorante, surtout ! ricana Kinzig ; voilà ce que c'est de ne pas travailler à l'école ! Remarquez, ajouta-t-il à l'intention de Haltern, que je risque de ne pas être, moi non plus, tout à fait à la hauteur. Je suis chimiste de formation, mais cela remonte à pas mal d'années. Alors que votre domaine relève plutôt de la physique, si j'ai bien compris...

— C'est malheureusement un peu plus compliqué que cela, répondit le savant en s'asseyant dans le fauteuil que lui désignait son hôte ; en fait, mes recherches ont porté simultanément sur la physique quantique et la chimie du cerveau et en ont fait, du moins je le crois, une sorte de synthèse...

— Passionnant ! assura Kinzig en prenant place en face de Konrad ; mais, avant d'entrer dans le vif du sujet, buvons d'abord ! Rien de tel pour aborder des problèmes aussi difficiles... Á propos, j'espère que vous avez pensé à prendre avec vous cette substance dont vous avez parlé à Luise...

— Tout est là, répondit le savant en indiquant sa sacoche noire.

— Parfait. Nous nous en occuperons tout à l'heure. Pour l'instant, buvons à votre santé et à cette drogue miracle qui fait croire à ceux qui l'absorbent qu'ils se déplacent librement dans le temps... Il faudrait lui donner un nom, quelque chose où l'on retrouve le terme grec « chronos »... Voyons... Chronil... Chronal... Non ! J'ai mieux ! « L'Achronine », avec un alpha privatif, la substance qui supprime le temps... Qu'en pensez-vous ?

Une expression contrariée passa sur le visage du savant.

— Si vous voulez, murmura-t-il ; je n'avais pas pensé à cet aspect des choses... Mais je tiens à rectifier tout de suite une erreur, monsieur Kinzig. La substance en question ne provoque pas l'illusion d'un voyage temporel. Elle permet véritablement de monter ou de redescendre le cours du temps. Je voudrais que ceci soit bien clair entre nous.

L'homme d'affaires eut un sourire un peu forcé.

— Je ne demande qu'à vous croire, mon cher Haltern. Mais voilà qui demande quand même quelques explications...

Konrad Haltern frappa de la main sur sa sacoche.

— Elles sont toutes contenues dans le dossier que voici, affirma-t-il ; mais je ne vais pas vous en infliger la lecture et certains passages vous sembleraient sans doute un peu ardu.

— Tâchez de nous résumer cela en langage clair, suggéra Kinzig d'un ton imperceptiblement ironique.

— Je veux bien essayer, comme je l'ai fait tout à l'heure avec Luise... encore que cela n'ait pas tellement bien réussi... Peut-être qu'en abordant le problème sous un autre angle... Quelle heure est-il, monsieur Kinzig ?

— Dix heures et demie, professeur.

Le savant eut une toux un peu embarrassée.

— J'en profite pour rectifier une autre erreur. Je n'ai pas droit à ce titre de professeur que vous m'avez déjà donné plusieurs fois.

— C'est profondément injuste ! s'exclama l'homme d'affaires ; une injustice qui sera réparée dans les délais les plus rapides, je vous le garantis, Haltern !

Les yeux bleus du savant eurent une lueur d'espoir et de doute mêlés.

— Vous aurez fort à faire, monsieur Kinzig, soupira-t-il ; j'ai beaucoup d'ennemis à la Freie Universität, à commencer par les professeurs Schonach et Haspe.

— Je m'occuperai d'eux, promit l'homme d'affaires ; mais vous alliez, je crois, commencer à nous exposer votre théorie... en me demandant l'heure...

— Je voulais simplement attirer votre attention sur un phénomène si familier qu'il reste inaperçu pour la plupart des hommes. Vous m'avez dit qu'il était dix heures et demie après avoir consulté votre montre. Et personne ne peut mettre votre affirmation en doute, étant donné que toutes les montres indiquent la même heure en ce moment, du moins dans notre fuseau horaire. Car cette heure correspond à une mesure du temps dit « officiel », ou « légal » ou bien encore « universel », tel qu'il est établi par des horloges d'une complexité toujours plus grande...

Tout en parlant, Haltern buvait de fréquentes gorgées à sa coupe de champagne que Kinzig remplissait aussitôt.

— Tel est le temps que nous avons pris l'habitude de considérer comme une dimension inaltérable et fixe qui s'écoule inexorablement dans un sens, toujours le même, qui va du passé vers le présent et du présent vers le futur... Pourriez-vous, maintenant, me dire depuis combien de minutes je vous parle... sans consulter votre montre, je vous prie ?

Kinzig eut un geste vague.

— Je dirai : deux à trois minutes, répondit-il.

— Et qu'est-ce qui vous permet de faire une pareille évaluation ?

— Une impression subjective, j'imagine...

— Bravo ! s'exclama le savant avec un sourire ravi ; nous voici au cœur du problème. Il existe un temps subjectif, ou « intérieur », qui ne correspond pas nécessairement au temps légal. Tout le monde, d'ailleurs, a fait l'expérience de ces minutes qui paraissent

interminables, de ces heures qui passent en un éclair. Bref, chacun de nous sait, ou sent, qu'il vit selon un rythme différent de celui des horloges officielles. Ce sentiment est plus ou moins accusé et plus ou moins fréquent selon les circonstances, les activités de l'individu, son état de santé, l'absorption de certaines drogues, etc.

Haltern jeta un coup d'œil sur la coupe qu'il venait de vider une fois de plus et ajouta d'un ton sarcastique :

— Il est évident, par exemple, que l'excellent champagne que je bois est en train d'altérer la cadence de mon « horloge biologique centrale »...

Kinzig se mit à rire.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— L'organisme qui régularise notre temps intérieur et qui se trouve dans la glande pinéale.

— Elle sert donc à quelque chose ! s'exclama Kinzig.

— Elle a un rôle capital, assura le savant ; disons, pour simplifier, que c'est elle qui commande notre flux temporel interne, un peu comme notre cœur commande le flux sanguin. Agir sur la glande pinéale revient donc à modifier ce flux, dans un sens ou un autre et ceci, indépendamment du déroulement artificiel du temps extérieur.

— Et vous intervenez sur elle à l'aide de neuromédiateurs ? demanda Kinzig en se penchant en avant avec une attention nouvelle.

Haltern jeta un coup d'œil vers Luise qui, assise un peu en retrait, paraissait s'ennuyer.

— Je vois que Luise a quand même retenu quelque chose de ce que je lui ai dit tout à l'heure, constata-t-il ; oui, j'utilise un certain nombre de neuromédiateurs – histamine, taurine et sérotonine entre autres – pour moduler les réactions de la glande pinéale. Mais aussi d'autres produits de synthèse, un véritable cocktail dont vous trouverez la composition dans mon dossier.

Kinzig passa une main dans ses cheveux argent.

— Je sens qu'il va falloir que je rafraîchisse sérieusement mes connaissances en chimie, murmura-t-il ; mais tout cela, mon cher, ne me dit pas comment vous pouvez prétendre effectuer de véritables déplacements dans le temps et non pas seulement les simuler au niveau cérébral...

Le savant eut un hochement de tête.

— Pour comprendre ceci, répondit-il, la chimie ne vous sera d'aucun secours ; il faudrait vous mettre à l'étude de la physique quantique... ou utiliser votre imagination...

— Je choisis l'imagination, c'est plus facile, dit l'homme d'affaires en riant.

— Fort bien. Prenons une de ces horloges à l'ancienne dont le balancier rythmait autrefois toutes les activités de la vie. Elle

« donnait » l'heure, comme on disait. Supposons maintenant que cette horloge « avance », que le temps qu'elle mesure soit plus rapide que le temps conventionnel. On appellera un horloger qui réglera son mécanisme pour le ramener à la normale. Mais l'horloge se montre intraitable et continue à « avancer ». Mieux – ou pire comme vous voudrez –, on s'aperçoit bientôt que le temps qu'elle « donne », en réalité, elle le « prend »...

— C'est-à-dire ? murmura Kinzig, de plus en plus attentif.

— C'est-à-dire que cette horloge dérégulée tire le temps à elle, qu'elle le crée, qu'elle le transforme en un temps plus réel que l'autre. Si, par exemple, elle accuse une « avance » de douze heures et marque midi alors qu'il est minuit, le soleil brillera dans le ciel et les gens se mettront à table pour le déjeuner !

— Et c'est ce qui se passe avec la glande pinéale traitée par vos médiateurs ?

— Exactement ! En fait, ce que j'ai découvert, Kinzig, c'est que nous ne vivons pas notre temps, nous sommes vécus par lui, nous le fabriquons pour ainsi dire. Le phénomène est à peine perceptible aussi longtemps que la glande se comporte normalement. Mais si une intervention extérieure se produit – comme celle des médiateurs –, cette horloge biologique centrale se met à « avancer » ou à « retarder » et produit son temps à elle qui, en définitive, est le seul vrai.

Kinzig se rejeta contre le dossier de son fauteuil et regarda pensivement la sacoche noire posée aux pieds de son interlocuteur.

— Et vous avez, là-dedans, de quoi prouver ce que vous dites ? demanda-t-il avec effort.

— À l'instant même, si vous le désirez, répondit le savant avec force ; je dirais même que, si vous acceptiez d'être le témoin de l'expérience, vous me rendriez un sacré service !

— Comment cela ?

— Jusqu'ici, j'ai toujours travaillé seul, expliqua Haltern ; je ne puis donc pas être certain que, lorsque je voyage dans le temps, je ne suis pas victime d'une illusion, d'une hallucination comme vous le suggériez tout à l'heure. En revanche, si, après avoir avalé une de ces gélules...

Il avait pris sa sacoche sur ses genoux, l'avait ouverte et en retirait une petite boîte ronde qu'il montra à son interlocuteur.

— Si, donc, je disparaissais tout à coup, vous auriez la preuve matérielle que je me suis déplacé dans le temps. Une de ces gélules rouges me fera avancer d'une heure vers le futur. Ensuite, pour revenir en arrière, je prendrai une gélule blanche et je reprendrai place parmi vous...

L'homme d'affaires eut une expression soucieuse.

— D'après ce que Luise m'a dit, ces... substances ont provoqué chez

vous certains malaises...

Haltem haussa les épaules.

— C'est qu'elles ne sont pas encore aussi pures que je le souhaite. Elles ont, c'est vrai, des effets annexes un peu désagréables. Mais je mettrai bon ordre à cela dès que j'en aurai les moyens. Dans l'immédiat, je suis prêt à affronter ces petits inconvénients.

Il prit entre deux doigts une gélule rouge et la tendit à son hôte.

— Ceci, commenta-t-il, devrait m'expédier à une heure d'ici, c'est-à-dire à minuit environ. Dès que je serai arrivé, j'absorberai une gélule blanche et je réapparaîtrai aussitôt.

— Vos... voyages se limitent donc à une heure ? murmura Kinzig, les yeux fixés sur la boîte.

— Actuellement, oui. Mais je pourrai, à volonté, les porter à plusieurs heures, plusieurs jours, des mois, voire des années. C'est une simple affaire de technique.

— Et vous ne pouvez vous diriger que vers le futur ?

Le savant eut un sourire moqueur.

— Non, bien sûr ! Il me suffit d'inverser la chaîne moléculaire de mes médiateurs pour qu'ils exercent, sur mon temps, une action inverse. Mais, là encore, c'est une question de moyens et, pour être prosaïque, de gros sous !

Kinzig frappa du poing sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Vous les aurez, Haltem, je m'y engage... à condition, bien sûr, que votre expérience soit concluante !

— Elle le sera, assura le savant ; puis-je vous demander encore une goutte de champagne pour faire passer cette gélule ? Merci... Et à tout de suite !

Il porta la main à sa bouche, but une gorgée, reposa sa coupe sur un guéridon et ferma les yeux.

— Il faut une minute ou deux pour que l'enveloppe de la gélule se dissolve, murmura-t-il, et que les médiateurs se dirigent vers leur cible... Voilà... L'effet commence... Je sens distinctement ma glande pinéale se dilater... Je...

Luise, qui s'était levée, poussa une faible exclamation qu'accompagna presque aussitôt le juron proféré par Kinzig. Devant eux, la forme d'Haltem se brouillait peu à peu, devenait brumeuse, translucide... Puis, comme soufflée par un coup de vent, elle s'évanouit.

— Sigmund ! J'ai peur ! cria la jeune femme ; c'est de la diablerie !

— Tais-toi, idiote ! gronda Kinzig ; c'est le plus grand prodige de tous les siècles qui est en train de se produire sous nos yeux !

Il se dressa d'un bond, courut vers le fauteuil que le savant occupait quelques instants plus tôt, passa la main sur le dossier et les accoudoirs et secoua la tête longuement.

— Parti ! souffla-t-il ; Haltem s'est dématérialisé sous nos yeux... Tu te rends compte de ce que cela signifie, Luise ! Tu t'imagines le parti que l'on pourrait tirer d'une pareille découverte ?

— Mais s'il ne revient pas ?

— Il est déjà revenu, n'est-ce pas ?

— Oui, mais dans quel état !

— On le soignera, on le bichonnera, ton génie ! Un homme pareil n'a pas de prix !

Ils demeurèrent tous les deux immobiles, figés, comme hypnotisés par ce fauteuil vide.

— Je me demande combien de temps il lui faudra pour nous rejoindre, souffla la jeune femme.

— Une heure pour lui mais quelques minutes seulement en ce qui nous concerne, je suppose... Luise ! Regarde ! Regarde, nom de Dieu !

Une ombre presque impalpable était en train de se former dans le fauteuil. Puis, peu à peu, elle devint plus nette. Une plainte à peine audible monta de la silhouette pliée en deux.

— Boire... Donnez-moi à boire... Vite !

Kinzig se précipita, une coupe pleine à la main. Devant lui, le visage d'Haltem se précisait de plus en plus, contracté par une douleur intense.

— Ma tête, gémit le savant ; ce doit être... la rétraction de...

— Ne parlez pas, buvez ! ordonna Kinzig ; Haltem, mon vieux, vous venez de me faire assister au spectacle le plus prodigieux que...

Le savant ouvrit brusquement les yeux.

— Vous êtes en danger, Kinzig, dit-il d'une voix haletante ; pendant que je me trouvais... là-bas... à minuit précis, j'ai vu une voiture noire, pleine d'hommes armés, se diriger vers cette villa...

— Quoi ! rugit l'homme d'affaires ; ce doit être cette ordure de Ruskin qui m'envoie ses tueurs ! Mais ils vont être reçus comme ils le méritent ! Après tout, il me reste une heure pour...

Il s'interrompit tout à coup, regarda Haltem avec stupéfaction et éclata d'un rire sauvage.

— Parce qu'en plus du reste, vous voilà capable de prédire l'avenir, bougre d'homme ! Haltem ! Entre vous et moi, désormais, c'est à la vie à la mort. Á nous deux, nous allons conquérir le monde...

Le savant ne répondit pas. Il lâcha la coupe qu'il tenait à la main et se laissa aller en arrière, inconscient.

CHAPITRE IV

Francis Cockburn Ruskin, le P.-D.G. de la Ruskin Chemical Corporation, avait cette particularité d'entrer à tout propos dans des colères homériques qui donnaient une teinte écarlate à son visage rond et bouffi. Cette couleur et cette forme lui avaient d'ailleurs valu le surnom de « Pumpkin Ruskin », « Ruskin la Citrouille » dans les divers milieux qu'il fréquentait.

Ce matin-là pourtant, on l'aurait plus volontiers comparé à une aubergine tant il était violacé, tandis que la voix geignarde de Basil Rodney s'élevait dans le récepteur.

— C'est incompréhensible, patron, se lamentait le jeune homme ; la voiture était attendue et les types qui l'occupaient n'ont même pas eu le temps d'en sortir ni de se servir de leurs armes. Ils ont été réduits en bouillie par une véritable fusillade partie des bois voisins. D'après la police, leurs agresseurs étaient au moins une vingtaine et disposaient de fusils, de pistolets, de mitraillettes et de grenades. Et ils les attendaient dans un endroit précis, particulièrement favorable à une embuscade. Donc, il a du y avoir une fuite quelque part...

D'un geste violent, Ruskin arracha sa cravate et fit sauter son bouton de col.

— Et d'où pourrait-elle venir, cette fuite ? cria-t-il d'une voix éraillée ; qui, à part toi et moi, était au courant de l'opération projetée contre ce fils de pute ?

— Personne, patron... Á moins que Kinzig lui-même...

— Pas de noms, espèce de débile ! aboya le P.-D.G.

Rodney se reprit docilement :

— Á moins que le client lui-même n'ait glissé des hommes à lui dans le groupe que vous savez...

— Foutaises ! hurla Ruskin ; il est très fort, ce salopard, mais pas au point de connaître les relations dont nous disposons dans certains milieux berlinois ! Et, si c'était le cas, comment aurait-on pu le prévenir aussi vite de ce qui se préparait ?

— Je ne sais pas, patron. Il s'est peut-être douté de quelque chose...

— C'est ça ! Et il a sans doute le don de double vue, en plus du reste ! Assez déconné, Basil ! Rentre immédiatement à New York. Il va falloir prendre des mesures urgentes pour rattraper ce coup-là, sinon je perds la face et ça se saura vite... Au fait, quelles sont les conclusions de la police ?

— Elle parle d'un règlement de comptes entre bandes rivales.
— Et... le client, il a été interrogé ?
— Comme tous les voisins. Il n'a rien vu, bien sûr. Juste entendu le bruit de la bagarre à une certaine distance de chez lui. Car ça s'est passé assez loin de la villa, patron, et c'est ça qui est...

— Incompréhensible, je sais. Eh bien, fiston, tu ferais bien de me trouver une explication le plus vite possible. Sinon, je finirai par croire que tu t'es laissé acheter par ce salaud !

Ruskin raccrocha sans attendre la réponse et se prit la tête à deux mains. « Nous voilà en plein cirage, se dit-il avec fureur ; non seulement je n'ai plus de moyen de pression sur Kinzig et notre association est en l'air, ce qui va me coûter la peau des fesses. Mais quand on apprendra, sur le marché, que je me suis fait avoir par ce Chleuh, ce sera ma fête ! Toutes les banques qui me soutiennent vont vouloir reprendre leurs billes et bonsoir la Ruskin Chemical Corporation ! Pour peu que le Bureau des Narcotiques s'en mêle et vienne jeter un coup d'œil dans mes livres et je suis bon pour quelques années de cabane ! »

Il plongea sa main boudinée dans un coffret de cuir, en retira un cigare qu'il décapita d'un coup de dent, recracha l'extrémité devant lui et alluma nerveusement le long cylindre marron.

« Je ne vois qu'un moyen d'en sortir, pensa-t-il ; c'est de revendre la majorité de mes actions, en sous-main, à un groupe auquel les banques n'oseront pas s'attaquer. Et, pour cela, il faut que je passe par Tomaso Siusi. C'est un serpent à sonnettes, d'accord, mais il ne me fera pas de mal aussi longtemps que ce n'est pas son intérêt. Or son intérêt, pour l'instant, c'est de me maintenir à flot puisqu'il touche sa part sur les transports de cocaïne et que ma firme lui sert à blanchir une partie du fric pourri qui lui vient des paris clandestins, des putes... et du reste. »

Les yeux mi-clos, Ruskin exhala une bouffée de fumée bleuâtre.

« Oui, Siusi m'aidera... Evidemment, il va exiger la part du lion et, moi, je me retrouverai un peu plus lié aux truands de la Maffia. Mais que faire d'autre ? C'est ça, ou je bois la tasse ! Et un homme qui se noie ne se demande pas si la bouée qu'on lui lance sent la merde ! Et puis, en prime, je pourrais peut-être demander à Siusi d'envoyer ses malfrats s'occuper personnellement de Kinzig... Ça ne me fera pas de peine d'apprendre que cette ordure s'est fait faire un lifting au chalumeau oxyhydrique... »

Il composa le numéro de téléphone d'un coiffeur de Greenwich Village qui retransmit l'appel à un magasin de pompes funèbres du Bronx, lequel répercuta le message dans une salle de billard de Canal Street. Une demi-heure plus tard, le combiné de Francis Ruskin sonnait et une voix fortement marquée par l'accent italien annonçait :

— À midi, au restaurant *Giambelli*.

— J'y serai, promet Ruskin.

Dès son entrée dans l'arrière-salle plongée dans une demi-pénombre, en apercevant Siusi assis seul à une table devant un énorme plat de pâtes, Ruskin fut frappé par l'expression sarcastique du maffioso. Les cheveux plats et soigneusement gominés, le visage triangulaire, le nez en bec d'aigle, ses lèvres en lame de couteau arboraient un sourire presque triomphal.

— Ah ! te voilà déjà, Pumpkin ! dit-il, la bouche pleine ; je savais que tu demanderais à me voir mais je ne pensais pas que ce serait si vite. Faut-il que les affaires aillent mal ! Assieds-toi et commande. Je te signale que les spaghetti *alla matriciana* sont particulièrement réussis aujourd'hui.

— Non, merci, je n'ai pas faim, dit Ruskin en s'épongeant le front ; juste un verre de vin pour te tenir compagnie.

— Sers-toi et déballe ta salade, répondit Siusi en enfournant une énorme bouchée de pâtes dont le jus se mit à couler de chaque côté de sa bouche sans qu'il parût y prendre garde.

Ruskin trempa ses lèvres dans son verre en détournant les yeux. Il avait toujours su qu'il détestait le maffioso mais, pour la première fois, il venait de comprendre pourquoi : Siusi le méprisait, comme d'ailleurs il méprisait la terre entière. S'il mangeait ainsi, comme un porc, c'était pour démontrer à Ruskin qu'il le tenait pour un moins que rien. Et il se serait aussi aisément déculotté devant lui afin de lui prouver qu'il n'existait pas à ses yeux.

« Sale bâtard de Rital ! songea haineusement Ruskin ; dire qu'un homme comme moi est obligé de s'acoquiner avec cette raclure ! Il y a décidément quelque chose de pourri dans ce foutu pays... »

— Non, les affaires ne vont pas mal, Tomaso, murmura-t-il enfin ; elles pourraient être plus brillantes si les connards de la Maffia péruvienne ne jouaient pas les gros bras.

— Je n'en ai rien à foutre ! grommela Siusi en mastiquant avec vigueur ; moi, tout ce que je vois, c'est que tes actions sont en baisse et que la culbute n'est plus loin.

— Tu exagères ! protesta Ruskin ; c'est vrai que notre cote à Wall Street n'est pas à son plus haut mais cela s'arrangera vite avec une petite injection d'argent frais.

— Autrement dit, tu cherches du fric ? ricana le maffioso.

Ruskin haussa les épaules avec une désinvolture étudiée.

— On m'en offre plus qu'il ne m'en faut, assura-t-il ; mais, étant donné nos excellentes relations, j'ai pensé, Tomaso, qu'il serait juste que je te donne une priorité...

Un sourire narquois retroussa les lèvres barbouillées de sauce

tomate du maffioso.

— Ben voyons ! s'exclama-t-il ; ça, au moins, c'est gentil de ta part, Pumpkin ! C'est ce qui s'appelle de l'amitié ! Combien te faut-il ? ajouta-t-il avec une soudaine sécheresse.

— Je n'ai pas encore étudié le problème avec mon comptable et le conseil d'administration, répondit Ruskin ; je voulais d'abord m'entendre avec toi sur le principe...

Siusi repoussa son assiette, s'essuya le visage, vida d'un trait son verre de vin, mit un temps infini à allumer un petit cigare toscan qui dégageait une puanteur épouvantable et murmura, du bout des lèvres :

— Le principe, il est simple, Pumpkin. Il me faut tout !

Ruskin fit un véritable bond sur sa chaise.

— Tout ! s'écria-t-il, les yeux hors de la tête ; qu'est-ce que cela signifie, Tomaso ? Tu ne prétends quand même pas devenir...

— Le nouveau P-D.G. de la Ruskin Chemical Corporation, interrompit le maffioso ; mais si, Pumpkin, c'est exactement ce que je veux être ! Oh ! je ne serai pas chien avec toi. Tu garderas un fauteuil d'administrateur et même un petit paquet d'actions, mettons une dizaine... Mais, pour le reste...

De sa main recourbée, Siusi fit le geste du croupier qui ratisse les mises sur une table de jeu.

— Il est à moi, conclut-il, ses yeux noirs fixés sur le visage rubicond de Ruskin ; bien entendu, il faut que l'opération soit discrète. Arrange ça avec Sam Bryan, ton agent de change. Personne ne doit savoir qui est le nouveau propriétaire de ta firme jusqu'à ce que toutes les actions aient changé de main. Et magne-toi le train, Pumpkin ! Je te donne jusqu'à mercredi. Après, je laisse tomber.

Ruskin parut sur le point d'éclater. L'effort qu'il fit pour se contenir fut si grand que le verre qu'il tenait entre ses doigts crispés se brisa. Le maffioso eut un léger rire amusé.

— Ne t'en fais pas pour ça, Pumpkin, ironisa-t-il ; c'est du verre blanc, ça porte bonheur...

— Mercredi ! s'exclama Sam Bryan en essayant avec vigueur ses lunettes de myope ; ça veut dire vendre à tour de bras dès la prochaine séance... et ça ne va pas améliorer ta cote, Francis !

— Je sais, grommela Ruskin, et c'est exactement ce que ce salaud souhaite : s'offrir la Ruskin pour une bouchée de pain !

— Il vaudrait mieux essayer de te rabibocher avec Sigmund Kinzig, remarqua l'agent de change ; même au prix qu'il demande, tu y gagnes encore... enfin, tu y perds moins.

— Entre Kinzig et moi, c'est la guerre depuis la nuit dernière, répliqua sombrement Ruskin ; c'est une histoire idiote, d'ailleurs. Moi,

je voulais lui donner un simple avertissement, quelques rafales tirées dans ses fenêtres et qui n'auraient fait de mal à personne. Il l'a appris, Dieu sait comment, et il a réagi comme le Chleuh qu'il est. Maintenant, il est trop tard, les ponts sont coupés... Pourvu surtout qu'il n'apprenne pas mon intention de vendre ! Il se ruerait à la curée !

Sam Bryan eut un haussement d'épaules fataliste.

— O.K., Francis. Je vais exécuter tes ordres et mettre la machine en train... Mais toi, tu ferais bien de prendre quelques jours de vacances. Si tu restes à New York, ils vont tous être après toi pour savoir ce que tu mijotes.

— Je ne peux pas partir, Sam, du moins pas avant que ce grand con de Rodney ne soit revenu d'Europe. Il est le seul à pouvoir m'expliquer ce qui s'est passé près de la villa de Kinzig...

Quelques heures plus tard, Basil Rodney se tenait devant lui, dans son bureau de Nassau Street, les yeux rougis, le visage défait, visiblement épuisé.

— Bravo ! Tu as fait vite, fiston ! approuva Ruskin.

— J'ai réussi à prendre le Concorde, patron... Ça m'a d'ailleurs coûté un os !

— Tu mettras ça sur ta feuille de frais. Alors ? Qu'as-tu à me dire ?

Le jeune homme secoua sa grosse tête aux cheveux en brosse.

— Rien de plus que ce que je vous ai déjà raconté par téléphone. Kinzig m'avait invité à dîner au *Berlin-Hilton*. Le grand jeu ! Salon particulier, caviar, vodka... Pour faire bonne figure, il a bien fallu que j'avale toutes ces saloperies. Heureusement pour moi, Kinzig a très vite abordé le fond du problème : trois millions de dollars pour compenser ses pertes et ses risques et la promesse que nos fournitures retrouveraient leur qualité... Mais vous êtes au courant...

— Ensuite ?

— Je vous ai appelé. Vous m'avez dit que le Chleuh méritait une leçon et que je devais prendre contact avec un certain Karl Nieblum pour qu'il organise une petite démonstration qui foutrait les jetons à Kinzig...

Le visage de Ruskin vira au rouge.

— Tu n'avais pas besoin de prendre le Concorde pour venir m'apprendre ce que je sais déjà ! gronda-t-il ; c'est ce qui s'est passé après qui m'intéresse.

— J'ai été voir ce Nieblum à l'adresse que vous m'aviez donnée. Un drôle de type, si vous voulez mon avis, genre officier SS., avec une équipe dans le même genre, mais en plus jeune. Il a eu l'air de comprendre tout de suite ce que vous vouliez et m'a garanti qu'aux alentours de minuit, Kinzig ferait dans son froc... Je m'excuse, patron, mais ce sont ses propres mots... Je l'ai quitté là-dessus et suis rentré à

mon hôtel...

Les petits yeux de Ruskin se rétrécirent.

— Quelle heure était-il ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas exactement... Dix heures, dix heures et demie peut-être...

Un sourire moqueur retroussa les grosses lèvres de Ruskin.

— Et tu vas me faire croire, Basil, que tu es allé te coucher à dix heures et demie, avec du fric — le mien ! — plein les poches et Berlin *by night* à portée de la main ? ricana-t-il.

Le jeune homme devint presque aussi rouge que son patron.

— O.K., d'accord, bredouilla-t-il ; j'ai été me jeter quelques verres de bière derrière la cravate...

— Quoi de plus normal ! Et puis tu t'es fait draguer par une nana, pas vrai ? Allons, fiston, ne te tortille pas comme ça ! C'est le contraire qui serait bizarre, beau gosse comme tu es ! Et la nana t'a emmené à l'hôtel ou dans son studio, elle t'a fait boire quelques verres de plus, tu l'as sautée, et, après, sur l'oreiller, tu lui as déballé toute l'histoire...

— Non, patron, je vous le jure ! s'écria Rodney avec désespoir ; vous... vous avez raison pour la nana et la partie de jambes en l'air. Mais je ne lui ai rien dit, rien, vous m'entendez ? Je ne suis pas fou, tout de même !

— Tu n'es pas fou, tu es con et c'est pire, laissa tomber Ruskin d'une voix glacée ; je veux bien te croire, Basil, mais je ferai mon enquête, je te préviens. Et si jamais je découvre que tu m'as doublé...

Il s'interrompit net et, d'un geste, désigna la porte de son bureau. Rodney sortit avec l'impression que le sol tanguait sous ses pieds. Il aurait presque préféré que les choses se fussent passées comme Ruskin venait de le dire. « Je serais un traître, songea-t-il en réintégrant sa voiture ; mais pas un... » Il ne parvenait pas à achever sa phrase, même mentalement, ni à admettre ce qui était vraiment arrivé...

L'horreur... Le cauchemar... Ce petit homme au type méditerranéen, fort élégamment habillé, qui l'avait abordé sur le Kurfürstendamm et lui avait offert de boire le « der des ders » dans un bar tout proche... Ce bar lui-même, plongé dans la pénombre... Cette créature pulpeuse, aux interminables cheveux blonds et aux seins superbes, qui lui avait aussitôt fait des propositions précises, accompagnées de gestes non moins précis... Cette chambre d'hôtel qu'il ne revoyait plus qu'à travers un brouillard... La créature étendue sur le lit et l'appelant avec des mots d'une crudité affolante... Elle et lui enlacés... et, presque aussitôt, la surprise, le dégoût, la colère... Mais elle avait su le calmer, l'amadouer, le convaincre d'essayer une fois au moins, pour voir... Et les caresses s'étaient faites si habiles, si surprenantes que, dans son ivresse, Rodney avait cessé de se révolter...

Et puis, le cauchemar devenait terrifiant... Le bruit d'une porte s'ouvrant à la volée, des ombres bondissant dans la chambre, les éclairs d'un flash crépitant, une voix gutturale ricanant :

«— Rhabilles-toi, pédé, et suis-nous ! »

Des mains brutales l'avaient entraîné, poussé au-dehors jusque dans la rue où une voiture attendait, tous feux éteints. Et, sur le siège arrière, cet homme, ce monstre, ce diabolique Kinzig, tout sourire, qui lui avait tendu, en éventail, comme des cartes à jouer, un lot de photographies...

Au seul souvenir de ce qu'il avait vu, Rodney sentit un flot de bile lui monter dans la gorge. Jamais, non, jamais il n'aurait pu imaginer que c'était lui qui était là, dans ces poses si lascives qu'elles en étaient grotesques... Et la voix de Kinzig murmurant à son oreille :

«— Chacun a ses faiblesses, mon petit Rodney, et il y en a de pires. L'ennui, c'est que les vôtres ont été fixées sur une pellicule à de nombreux exemplaires. Alors, pour éviter que ces intéressants documents ne soient communiqués à votre famille, vos amis... et vos amies, vous allez être bien sage, Rodney, bien docile. Vous travaillez pour moi, désormais, et vous me ferez savoir tout – je dis bien : tout – ce que fait cet excellent Francis Cockburn Ruskin. Je vous paierai vos informations, bien entendu. Mais, si elles tardaient à venir, si elles étaient inexactes ou incomplètes, c'est vous qui me le paieriez, et cher ! Á bientôt, Rodney ! »

« Je n'ai plus qu'à me flinguer, songea le jeune homme en poussant la porte de son appartement. » Mais il savait fort bien, quelque part, au fond de lui-même, qu'il n'en aurait jamais le courage...

CHAPITRE V

Sigmund Kinzig, assis au bord de sa piscine à l'ombre d'un parasol, achevait sa troisième tasse de café quand il vit Konrad Haltern sortir de la villa.

— Ah ! cher ami ! cria-t-il ; vous voici enfin réveillé ! J'espère que vous avez passé une nuit reposante.

— Excellente, merci, répondit le savant en s'approchant.

— Et le malaise de cette nuit ?

— Il n'a pas laissé de trace.

— Bravo ! Asseyez-vous, je vous en prie... Que prenez-vous ? Du thé ? Du café ? Des croissants ? Des œufs au plat, peut-être ?

— Un peu de café, s'il vous plaît. Je ne mange jamais rien le matin.

— C'est bon à retenir...

Haltern eut l'air un peu surpris.

— Que voulez-vous dire ?

— Que vous allez, désormais, être mon hôte permanent, mon cher Konrad... Permettez-moi de vous appeler Konrad et, pour vous, je serai Sigmund...

— Votre hôte permanent ? répéta le savant d'une voix effarée ; mais... je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple. Il est indispensable que nous soyons en contact constant. Je vous offre donc l'hospitalité.

Haltern fronça les sourcils.

— Voilà qui est très généreux de votre part, murmura-t-il ; malheureusement, je ne puis accepter. J'ai besoin de ma chambre, de mes livres, du petit laboratoire que j'ai installé...

— Vous retrouverez tout cela ici, et en beaucoup plus confortable, assura l'homme d'affaires ; dans le fond du parc, il y a un petit pavillon dont je ne fais pas grand-chose. Il est à vous et sera aménagé selon vos indications. Vous disposerez donc de votre indépendance et, en même temps, nous pourrions communiquer aisément chaque fois que cela deviendra nécessaire. Par la suite, je veillerai à ce que vous ayez votre propre villa, aussi proche que possible de la mienne, et, bien entendu, votre usine...

— Mon usine ! s'exclama le savant en ouvrant de grands yeux.

— Dame, mon cher, il va falloir nous atteler à la fabrication massive de votre Achronine. J'ai passé une partie de la nuit à ruminer des projets à ce propos. Mais il est un peu tôt pour en parler. Dans

l'immédiat, ce que je souhaite, c'est procéder moi-même à un petit voyage dans le temps, sous votre contrôle, bien entendu...

Konrad Haltern vida sa tasse de café et regarda Kinzig dans les yeux.

— Sigmund, dit-il d'une voix ferme, je crains que vous n'alliez un peu vite ; l'Achronine, comme vous l'appellez, en est encore au stade expérimental et comporte quelques inconvénients, comme vous avez pu le constater. Il me faut purifier certains des éléments qu'elle contient, en éliminer peut-être quelques-uns pour les remplacer par d'autres, moins nocifs, faire de nouvelles tentatives dans des directions temporelles différentes, le passé par exemple, bref mettre tout cela en musique, alors que je n'en suis encore qu'à une ébauche de partition. Vous voyez donc que nous sommes loin de l'usine et de la production massive dont vous parlez... à supposer que cette dernière soit souhaitable...

Le visage de Kinzig perdit soudain son expression cordiale.

— Ce qui signifie ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Que l'Achronine n'est pas un jouet, répondit le savant, ni même une drogue inoffensive que l'on pourra se procurer librement dans n'importe quelle pharmacie. C'est un produit révolutionnaire dont l'utilisation aura des conséquences capitales pour l'humanité. Il convient de procéder avec une extrême prudence dans sa manipulation...

Il alluma une cigarette, sans voir que son interlocuteur se rembrunissait de seconde en seconde.

— De plus, ajouta-t-il, je dois, avant tout, au monde scientifique dont je fais partie, une communication détaillée sur l'ensemble de mes travaux, avant d'en tirer une quelconque application pratique.

Kinzig tressaillit.

— Une communication ! s'écria-t-il ; vous avez l'intention de déballer vos secrets de fabrication sur la place publique ?

— Simple question de déontologie, répondit Haltern ; il faut que je soumette mes théories à la critique de mes pairs.

— Mais c'est de la folie ! gronda l'homme d'affaires ; vous serez aussitôt copié, plagié, volé comme dans un bois !

Haltern eut un sourire débonnaire.

— Je n'attache aucune importance aux incidences commerciales de cette affaire..., commença-t-il.

— Mais, moi, j'en attache beaucoup ! riposta Kinzig d'une voix dure ; je dirais même que ces incidences figurent au premier plan de mes préoccupations !

— Nous n'avons pas les mêmes, apparemment, remarqua le savant avec une certaine ironie.

— Je le constate... et le déplore. Mais ce n'est là qu'un malentendu

superficiel qui se réglera sans difficulté, si vous voulez bien y mettre un peu de bonne volonté... Voyons, Konrad, combien de temps vous faut-il pour débarrasser l'Achronine de ses substances nocives ?

— Il m'est impossible de vous répondre, Sigmund. Quelques jours peut-être... ou des mois !

— Même si je vous procure tout le matériel nécessaire et, éventuellement, des assistants triés sur le volet ?

Haltern secoua lentement la tête.

— Sigmund, dit-il, vous commettez l'erreur, assez répandue du reste, de croire que la recherche scientifique n'est qu'une affaire de gros sous. C'est ignorer le facteur qui y joue pourtant un rôle essentiel. Si vous offrez des moyens colossaux à des centaines de chercheurs pour qu'ils se lancent dans un travail bien précis, vous leur faciliterez sans doute les choses, vous accélérerez même un certain nombre de procédures mais vous ne leur donnerez pas le... comment dire ? Le petit grain de génie, la bouffée d'inspiration qui sont indispensables à toute découverte.

— Mais la découverte y est ! s'exclama Kinzig ; tout ce qui vous reste à faire, c'est à la peaufiner et à la rendre exploitable.

— Comment exploiterons-nous le temps ? demanda le savant d'un air grave.

— Mais il existe cent façons de..., commença Kinzig qui s'interrompit en voyant son majordome s'approcher de lui, un téléphone à la main.

— Un appel urgent de New York, monsieur.

— Merci, Nicholas.

L'homme d'affaires eut un sourire ironique en reconnaissant la voix de Basil Rodney.

— Monsieur Kinzig ?

— Oui, mon cher Rodney. Quoi de neuf ?

— Conformément à notre... accord, je tenais à vous prévenir que la firme que vous savez est en train de revendre ses actions à perte. Il se prépare quelque chose et, d'après ce que j'ai compris, il pourrait y avoir un rachat massif de ces actions quand elles auront atteint leur prix plancher.

— Qui est derrière ?

— Je l'ignore.

— Il faut pomper un maximum de ces actions pendant qu'elles chutent !

— Oui, monsieur Kinzig. Mais je suis mal placé pour...

« Evidemment ! songea Kinzig ; naïf comme il l'est, ce grand veau se fera repérer tout de suite ! Que faire ? Donner des ordres à un agent de change ? Faisable... mais risqué ! Il peut me trahir comme il le veut. Non ! Je dois être sur place et diriger l'offensive en personne...

encore que cela me contrarie beaucoup de quitter Berlin en ce moment, ne fût-ce que pour quelques jours... »

Ses yeux se posèrent sur Haltern qui regardait ailleurs. « Et si ces quelques jours se réduisaient à quelques heures, ou même à quelques minutes ? » se demanda-t-il.

— O.K., Rodney, veillez au grain, dit-il ; vous aurez très bientôt de mes nouvelles...

Il raccrocha et apostropha le savant.

— Konrad ! Vous vous demandiez à l'instant comment nous pourrions exploiter le temps. Eh bien, j'ai un amusant petit problème à vous soumettre. Supposons que je sois tenu de me rendre à New York dans les tout prochains jours et que cela me dérange fort de m'absenter de Berlin. Votre Achronine ne pourrait-elle me venir en aide ?

Un éclair passa dans les yeux de Konrad Haltern.

— Théoriquement, oui, répondit-il ; mais n'oubliez pas que je ne l'ai expérimentée jusqu'ici que sur des déplacements d'une heure.

— Ne pouvez-vous augmenter les doses ?

— Bien entendu. Mais j'ignore ce que pourraient être les résultats physiologiques et, en particulier, neurologiques d'une pareille manipulation. Je devrais, en outre, fabriquer de nouvelles gélules, contenant une Achronine concentrée, pour ne pas vous en faire absorber plusieurs dizaines d'un seul coup, sans compter celles du retour ! Et, pour cela, mon laboratoire m'est indispensable.

Kinzig se leva d'un bond et eut un geste théâtral.

— Votre laboratoire, mon cher Konrad, sera entièrement reconstitué, ici, dans les heures qui viennent et tous vos meubles transportés. Vous voyez que l'Achronine n'est pas le seul moyen de vaincre le temps. L'argent peut, lui aussi, servir à quelque chose... Je compte sur vous pour me fournir le plus vite possible les gélules dont j'ai besoin... Dès que j'en aurai fini de mon « voyage » à New York, nous reprendrons cette conversation et je vous prouverai que les « incidences commerciales » de votre Achronine ne sont pas négligeables, loin de là.

*

* *

Sam Bryan passa son mouchoir sur son crâne chauve et couvert de sueur et regarda d'un air accablé Francis Ruskin dont le visage de citrouille était plus rubicond que jamais.

— Francis, je n'y comprends plus rien, murmura-t-il, tes actions s'en vont comme des petits pains, des petits pains de plus en plus rassis d'ailleurs, c'était prévu. Mais je n'arrive pas à savoir qui les achète. À part quelques investisseurs institutionnels qui en prennent, çà et là, une pincée, la majorité des clients sont anonymes. Pas de chèques, pas

de garanties bancaires, rien. Ils paient cash, en dollars, prennent leur paquet d'actions et disparaissent dans la nature.

— C'est un coup de ce pourri de Siusi, grommela Ruskin ; il a déguisé ses truands en petits porteurs !

— J'y ai pensé, mais ça ne tient pas debout, assura l'agent de change ; Siusi n'a aucun intérêt à se procurer maintenant, à un prix encore relativement raisonnable, des actions qu'il va rafler pour presque rien, d'un coup d'un seul, mercredi prochain. Moi, je croirais plutôt qu'il y a un autre groupe sur l'affaire, un groupe qui joue à la baisse en attendant d'intervenir.

— Mais quel groupe, nom de Dieu ? hurla Ruskin ; personne n'a aucune chance de bouger le petit doigt avant que Siusi n'entre en piste !

— Et si ce renard de Kinzig avait trouvé une combine ? suggéra Bryan ; ça lui ressemblerait assez...

— Ce pourrait être lui s'il était à New York, admit Ruskin de mauvaise grâce ; mais il préside en ce moment je ne sais quel congrès des industries de pointe qui se tient à Francfort. Je l'ai encore vu, hier soir, à la télé.

— Alors, il n'y a plus qu'à attendre, soupira l'agent de change.

Ils n'attendirent pas longtemps. Le mercredi 2 juillet, à midi, alors que, dans le bureau de Bryan, Ruskin et Tomaso Siusi venaient d'échanger les signatures qui faisaient du maffioso le nouveau P.-D.G. de la Ruskin Chemical Corporation et que les actions de celle-ci entamaient déjà une remontée en flèche, le doyen de la Commission de Contrôle des Courtiers fit convoquer les trois hommes dans son bureau de Wall Street.

— Messieurs, leur dit-il d'un ton sévère, je suis au courant de la transaction que vous venez de conclure et j'ai le regret de vous apprendre qu'elle est nulle.

Sam Bryan devint blême, Ruskin écarlate et les lèvres de Siusi se rétrécirent jusqu'à n'être plus qu'une ligne étroite et mince comme la cicatrice d'un coup de couteau.

— J'ai ici, poursuivit le doyen, la photocopie d'un accord, dûment enregistré, par lequel la totalité des actions de la Ruskin Corporation a été rachetée au prix plancher par Sigmund Kinzig.

Le juron poussé par Ruskin fit trembler les vitres.

— Je vous en prie, Francis, dit le doyen d'un air rogue ; je veux bien croire que votre bonne foi a été surprise et que, dans cette affaire, vous êtes victime et non coupable, mais ce n'est pas une raison pour vous exprimer comme un palefrenier.

— Je vous demande pardon, murmura Sam Bryan, mais de quand date cet accord ?

Le doyen chaussa ses lunettes, se pencha et eut une exclamation

stupéfaite.

— Il a été signé voici une demi-heure, murmura-t-il.

— Kinzig était donc à New York ! hurla Ruskin.

— Impossible, on l'aurait vu, affirma Bryan ; d'ailleurs quand serait-il arrivé ?

— Ça, je me charge de le savoir s'il y a un téléphone quelque part, dit Siusi d'une voix glacée.

— Dans mon bureau, proposa Bryan.

Quelques minutes plus tard, le maffioso reposait le combiné sur son socle.

— Arrivé il y a trois jours, annonça-t-il, et... tenez-vous bien... Reparti le lendemain...

— Mais alors... il... il n'a pas pu signer aujourd'hui, il y a une demi-heure, balbutia Sam Bryan.

Le visage de Ruskin se décomposa littéralement.

— C'est le coup de la voiture de Grunewald qui recommence, dit-il d'une voix rauque ; je vais finir par croire que ce damné Chleuh est un sorcier ou quelque chose de ce genre. Je vous dis qu'avant-hier, il était à Francfort...

— Il a peut-être un sosie, murmura Bryan.

Siusi saisit le combiné.

— Sosie ou pas, sorcier ou pas, je vais envoyer tous mes gars disponibles à Kennedy Airport, dit-il d'une voix tremblante de haine ; et si Kinzig n'est pas encore parti, je peux vous garantir qu'il ne passera pas la journée...

CHAPITRE VI

Konrad Haltem se pencha sur son microscope électronique, fit la mise au point et poussa une exclamation enchantée.

— Parfait ! dit-il tout haut ; l'inversion de la chaîne moléculaire est enfin réussie ! Maintenant, le passé est à nous, aussi bien que le futur ! Il faudra trouver une couleur pour les nouvelles gélules... Pourquoi pas le vert, le vert de l'espoir...

La sonnerie de la porte d'entrée retentit. Le savant se leva, traversa rapidement son laboratoire ultra-moderne, puis une petite salle de séjour pourvue de tout le confort et alla ouvrir.

— Grands dieux ! s'écria-t-il en apercevant la silhouette qui se tenait devant lui ; que vous est-il arrivé, Sigmund ? Vous avez l'air absolument épuisé !

— Je le suis, reconnut Kinzig avec un grand sourire ; épuisé mais triomphant, mon cher Konrad. Je viens de réussir le plus étourdissant coup de bourse du siècle ! Que dis-je ? De l'histoire de l'humanité ! Vous vous demandiez à quoi pourrait servir l'Achronine ? Voilà la réponse ! ajouta-t-il en posant sur une table basse un attaché-case de cuir noir.

Il l'ouvrit, rabattit le couvercle et Haltem ne put réprimer un sursaut. Ce qu'il apercevait, là, devant lui, à portée de sa main, c'était des liasses et des liasses de dollars empilées les unes sur les autres.

— Votre part, dit Kinzig en se laissant tomber dans un fauteuil ; et, en échange, je ne vous demande qu'une chose : un grand verre de quelque chose de très raide et de très frais. Vous devez avoir de la vodka glacée dans votre bar...

Konrad le servit en silence et observa d'un air préoccupé les joues creuses et les yeux cernés de l'homme d'affaires.

— Vous devriez surtout vous mettre au lit et faire venir un médecin, murmura-t-il enfin.

— Quelle blague ! répliqua Kinzig en vidant d'un trait la moitié de son verre ; je n'ai rien que quelques heures de repos ne puissent guérir. Mais je dois reconnaître que je me suis sérieusement démené, dans le temps comme dans l'espace, au point de ne plus savoir quel jour nous sommes !

— Le vendredi 27 juin, répondit le savant.

— Et je reviens du mercredi 2 juillet ! ricana Kinzig en se passant une main sur le front ; quel embrouillamini, bon Dieu ! C'est peut-être

le seul inconvénient de l'Achronine, Konrad. À force de vous faire faire des zigzags dans le calendrier, elle finit par vous priver de tout moyen de repère.

— Mais pourquoi tant de zigzags ? demanda Haltern.

— Ah ! je ne vais pas vous révéler tous mes petits secrets ! dit Kinzig avec un rire moqueur ; en résumé, il s'agissait de faire croire à mes adversaires que j'étais là où je n'étais pas, une véritable partie de cache-cache entre Berlin, Francfort et New York, avec, chaque fois des décalages d'un ou deux jours pour brouiller les pistes et finir par coiffer mon principal concurrent au poteau... Je ne me suis jamais autant amusé de ma vie... et ça ne fait que commencer !

Il but une autre gorgée de vodka et alluma une cigarette avant de reprendre.

— Et vous ? Où en êtes-vous, mon cher associé ?

— J'ai mis au point le système d'inversion moléculaire qui permettra à l'Achronine de nous envoyer dans le passé aussi bien que dans le futur.

— Excellent ! approuva Kinzig ; il y a justement une petite affaire que j'aimerais régler le plus vite possible : celle de cette voiture que mes hommes ont si énergiquement interceptée l'autre nuit. J'ai commis là une erreur que je voudrais bien rattraper... Mais nous verrons cela plus tard... Comment va cette chère Luise ?

Une faible rougeur colora le visage émacié de Konrad.

— Bien, je pense, murmura-t-il ; je l'ai peu vue...

— Vraiment ? s'étonna l'homme d'affaires ; je lui avais pourtant bien recommandé de prendre soin de vous, de se montrer très gentille, aussi gentille que vous pouviez le souhaiter...

Haltern eut une mine si contrite que Kinzig se remit à rire.

— Allons, Konrad, dit-il, pas de cachotteries entre nous ! Vous avez été l'amant de Luise et je suppose que vous ne demanderiez pas mieux que de le redevenir. Je n'y vois pour ma part aucun inconvénient ! Luise est une fille délicieuse, docile, complaisante...

— Parlons-en ! s'exclama le savant d'une voix soudain hostile ; Luise s'est baignée devant moi dans la piscine et je n'ai pas pu m'empêcher de voir les marques qu'elle portait sur le corps... Elle n'a d'ailleurs pas fait mystère de l'origine de ces marques... Vous... vous lui avez donné des goûts quelle n'avait pas jadis...

Le rire de Sigmund Kinzig s'accroût.

— Disons que je lui ai révélé des goûts qu'elle avait depuis toujours mais que vous n'aviez pas détectés, Konrad ! On ne peut pas être génial en tout !

Haltern hésita un instant et, sans mot dire, il alla se servir un verre de vodka qu'il avala d'un trait. Puis, d'une voix un peu rauque, il déclara, sans regarder Kinzig.

— Je n'aime pas cela, Sigmund ; je n'aime pas que Luise soit une masochiste qui prend plaisir à être cravachée jusqu'au sang. Je n'aime pas non plus Nicholas, votre majordome, et ses allures de truand, ni les hommes placés sous ses ordres et qui ont, eux aussi, des têtes de gangsters. Je n'aime pas la manière dont cette voiture, l'autre nuit, a été attaquée et ses occupants massacrés...

— Je viens de vous dire que je réparerais cette erreur, dit Kinzig d'un ton agacé.

Le savant ne parut pas l'avoir entendu.

— Je n'aime pas ce que je devine de vos affaires et de la manière dont vous les traitez. Je n'aime pas ces liasses que vous avez jetées sur cette table en me disant que c'était ma part... Ma part de quoi ? Je me le demande. De quel mauvais coup ai-je été le complice involontaire ?

Une lueur menaçante passa dans les yeux noirs de Kinzig.

— Attention, Konrad ! gronda-t-il ; vous allez un peu trop loin, mon cher ! Que vous n'approuviez pas mes mœurs ni les goûts de Luise, c'est votre affaire et, au surplus, je m'en moque. Mais que vous critiquiez à la fois mon entourage, mes actes et ce que vous appelez mes mauvais coups, voilà ce que je ne puis admettre. Vous oubliez que je vous ai sorti de la mouise, mon bon ami !

— Pour profiter de mes travaux et vous en servir à des fins que je ne connais pas mais que je devine, riposta Haltern à qui l'alcool donnait une agressivité inattendue ; pourquoi voulez-vous fabriquer l'Achronine industriellement ? Pour en faire un produit de grande consommation, une drogue que vous jetterez sur le marché à la disposition de qui pourra se la procurer ! Comme vous le faites déjà pour d'autres drogues, pas vrai ?

— Et alors ? gronda Kinzig qui, lui aussi, perdrait peu à peu son sang-froid ; quel mal y a-t-il à cela ?

— Vous risquez de déboussoler complètement la planète ! hurla le savant, hors de lui ; si je vous laissais faire, chacun pourrait, à sa guise, disposer du temps comme d'un jouet ! Vous êtes donc incapable d'imaginer les catastrophes qui pourraient résulter d'un tel état de choses ?

Kinzig se leva d'un bond.

— Autrement dit, vous me refusez votre concours ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Je me refuse à participer à vos combines ! répondit fermement Haltern.

— Eh bien ! tant pis pour vous, mon vieux ! Je me passerai de vous. Il y a, sur le marché, suffisamment de chercheurs qualifiés pour prendre votre place...

Le savant devint soudain pâle comme un mort.

— Vous oseriez..., commença-t-il d'une voix presque inaudible.

— Je me gênerais ! ricana Kinzig.

Haltern parut un instant prêt à se jeter sur l'homme d'affaires. Il fit quelques pas en avant puis, comme si une idée nouvelle venait de lui traverser l'esprit, il obliqua brusquement vers son laboratoire en criant :

— Vous ne vous en tirerez pas à si bon compte !

Il entendit derrière lui le juron furieux de Kinzig, le martèlement de ses poings contre la porte verrouillée, son hurlement :

— Ouvrez, Konrad ! Ouvrez immédiatement ou je fais sauter la serrure à coups de pistolet !

Éperdu, le savant courut vers l'armoire où se trouvaient plusieurs flacons de gélules rouges et blanches, les glissa dans ses poches, se rua vers le microscope électronique, saisit la boîte métallique contenant l'Achronine qu'il examinait quelques minutes plus tôt. Au même instant, une détonation claqua. D'un geste désespéré, Konrad prit une spatule, l'enfonça dans la poudre et la porta à ses lèvres. Une deuxième détonation retentit. La porte trembla dans le chambranle. « Plus le temps d'emporter mes dossiers, songea le savant, affolé ; il faut que je sauve ma peau... Je reviendrai... Mais Dieu sait dans quel passé je vais me retrouver maintenant... »

Il avala la poudre à l'aide d'un verre d'eau. L'effet fut foudroyant. Konrad se sentit comme soulevé par un souffle géant qui l'entraîna au fond de ténèbres insondables où il s'évanouit.

Il revint à lui dans une pièce vide où il n'y avait plus trace d'instruments de laboratoire. Le savant se traîna jusqu'à la fenêtre, jeta un coup d'œil en direction de la villa et tressaillit. Des ouvriers étaient en train d'en édifier les murs tandis que d'autres creusaient ce qui allait devenir la piscine. « J'ai fait un bond d'au moins un an dans le passé, songea Konrad ; peut-être plus... Il faut que je reprenne ma chambre, que je me repose... »

Il quitta le pavillon par la porte arrière et s'enfonça dans la forêt de Grunewald. Après avoir marché pendant quelques centaines de mètres, il déboucha sur une route où la circulation était relativement dense. Très vite, un automobiliste complaisant le prit en charge.

— Je me suis perdu dans les bois, expliqua Konrad, et je suis complètement épuisé...

— C'est vrai que vous n'avez pas l'air dans votre assiette, remarqua le conducteur ; voulez-vous que je vous amène à l'hôpital ?

— Non, merci, ce n'est pas si grave. Laissez-moi à la première station de taxis que vous verrez.

Il y en avait une à la Heerstrasse, en face d'un kiosque à journaux. Konrad s'en approcha, le cœur battant, et poussa un interminable soupir en lisant la date que portait un des quotidiens de l'égal : 12 mai

1984. « Un voyage de plus de deux ans dans le temps, pensa-t-il avec soulagement ; c'est énorme, mais ç'aurait pu être pire ! Qu'aurais-je fait si j'étais arrivé pendant la dernière guerre ou sous le règne de Frédéric le Grand ? Il est vrai que j'ai, sur moi, de quoi revenir en juin 1986... mais c'est à éviter à tout prix pour l'instant : Kinzig doit me faire rechercher par son équipe de gorilles ! Heureusement que j'ai emporté avec moi toute l'Achronine disponible, tant pour le passé que pour le présent et le futur ! Il ne lui sera pas si facile qu'il le croit de mettre la main sur un chercheur capable de la reconstituer à partir de mes formules. Et cela me laissera le temps de chercher une solution à ce terrifiant problème... »

— Nous sommes arrivés, monsieur, dit le chauffeur de taxi.

Le savant paya et allait pousser la porte de son immeuble quand il aperçut, de l'autre côté de la rue, une voiture dont la vue lui fit battre le cœur. C'était la petite Volkswagen d'occasion que Luise possédait lorsqu'ils s'étaient rencontrés.

« Serait-elle là-haut, en train de m'attendre dans ma chambre ? se demanda Konrad, la gorge serrée ; à l'époque, elle venait ainsi me surprendre entre deux séances de pose... » Il grimpa l'escalier quatre à quatre, entrouvrit la porte le plus silencieusement possible et demeura immobile dans l'embrasure, les yeux fixes. Luise était étendue sur le lit de camp, profondément endormie.

« Ainsi, tout recommence, se dit Konrad ; nous sommes à nouveau les amants passionnés que nous étions jadis. Je n'ai pas encore entamé les travaux qui doivent aboutir à la découverte de l'Achronine... et peut-être pourrais-je ne jamais les entreprendre... Mais non ! C'est exclu ! Il n'est pas question de laisser Kinzig, là-bas, à deux ans de distance, libre d'agir comme il l'entend ! Mais je dois m'arranger pour que Luise ne le rencontre pas ou, du moins, ne tombe pas sous son influence... Le mieux serait sans doute de tout lui raconter. Si elle ne me croit pas, j'ai, sur moi, la preuve que je ne suis pas en plein délire...

La jeune femme bougea soudain, ouvrit les yeux, sourit à Konrad et lui tendit les bras.

— Chéri, murmura-t-elle, qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps ? Peu importe ! Viens m'embrasser, viens vite ! J'en meurs d'envie...

CHAPITRE VII

De ce jour, commença pour Konrad Haltern une existence singulière où il se mit à revivre, heure par heure et presque minute par minute, des événements qui s'étaient déjà produits mais dont il transformait le cours en fonction de son expérience. Ses rapports avec Luise surtout devinrent très différents. Il lui consacra plus de temps puisqu'il n'était plus absorbé par des recherches qu'il avait menées à leur terme et, moins fatigué par le travail, put faire preuve d'une ardeur qui ravissait la jeune femme.

L'ambiance au laboratoire de physique de la Freie Universität se modifia, elle aussi. Konrad évita avec soin de parler de ses théories et se borna à assister docilement les professeurs Schonach et Haspe qui, dès lors, ne virent plus en lui qu'un jeune collaborateur de valeur promis au plus brillant avenir. Bref, à tous les égards, ce passé revécu était plus agréable que sa première version. Et, plus d'une fois, Konrad se demanda s'il n'allait pas laisser aller les choses et attendre que 1986 arrive tout naturellement.

« Mais Dieu sait ce qui est en train de se passer là-bas ? songeait-il aussitôt ; si Kinzig m'a trouvé un remplaçant, ce qui est fort probable, et fabrique de l'Achronine en quantités industrielles pour en tirer profit, la vie matérielle de dizaines, ou de centaines de milliers d'êtres risque d'en être profondément affectée. Je ne peux pas, en conscience, me désintéresser de leur sort ni des conséquences catastrophiques que l'entreprise de Kinzig risque d'entraîner... Mais que ferai-je, une fois sur place, pour lutter contre ce redoutable mégalomane ? Il ne faut pas oublier non plus que je suis en danger : Kinzig doit me faire rechercher partout, dans le futur comme dans le passé. Et si ses hommes de main me découvrent, ils me liquideront sans doute, à moins qu'ils ne me forcent à retourner en 1986, avec Luise... Le plus sage serait de changer d'adresse, elle et moi. Mais comment l'amener à prendre une telle décision sans lui raconter toute l'histoire au risque qu'elle me prenne pour un fou ?

Un événement fortuit hâta sa décision. Luise, qui travaillait comme mannequin de mode pour un photographe en renom, lui annonça un soir, toute fière, qu'elle allait avoir bientôt les honneurs de la couverture d'un grand magazine féminin. Elle réagit avec humeur devant l'expression consternée de son amant.

— On dirait que cela ne te fait aucun plaisir, au contraire,

remarquait-elle d'un ton acide.

— Luise, répondit gravement Konrad, il est temps que je te révèle des choses qui vont te paraître incroyables et pourraient même t'amener à douter de ma raison. Je te supplie de m'écouter, sans m'interrompre, jusqu'au bout. Après quoi, je te donnerai la preuve matérielle que mon récit est rigoureusement authentique...

Quand il eut terminé, la jeune femme était très pâle et ses yeux pleins de larmes.

— Oh ! Konrad ! gémit-elle en croisant les mains ; comment pourrais-je croire un mot de tout ce que tu viens de me dire ? C'est... insensé !

Le savant tira de sa poche la boîte qui contenait les gélules rouges et blanches.

— Je te demande encore quelques minutes de patience, murmura-t-il ; voici l'Achronine dont je t'ai parlé. Je vais en absorber une dose qui me fera avancer d'une heure dans le futur. Tu me verras donc disparaître mais ne t'affole pas ! Je reviendrai très vite et nous pourrons reprendre cette conversation...

Et, avant que Luise ait pu émettre un son, il avala la gélule. Épouvantée, la jeune femme assista à sa dématérialisation, courut vers le téléphone pour demander du secours, puis, devant la vanité de son geste, se jeta sur un divan, secouée de sanglots... Elle faillit hurler en sentant une main se poser sur sa tête et lui caresser les cheveux. Elle se redressa et aperçut Konrad qui lui souriait avec tendresse.

— Ma pauvre chérie, dit-il, je suis désolé de t'imposer de pareilles épreuves mais elles étaient indispensables pour te prouver ma bonne foi. Es-tu convaincue à présent que je ne suis pas en train de divaguer ?

Luise se blottit dans ses bras.

— Je... je suis complètement perdue, balbutia-t-elle ; et, de plus, terrorisée à l'idée que des hommes de ce Kinzig nous recherchent... Qu'allons-nous faire, Konrad ?

— Avant tout, déménager, nous louer un appartement sous un faux nom. Je demanderai un congé sans solde au laboratoire et toi, ma pauvre Luise, je crains que tu ne sois obligée de renoncer pour un certain temps à cette photo de couverture et à toutes les autres d'ailleurs.

— C'est la fin de ma carrière ! soupira la jeune femme.

— Non, chérie. Une interruption momentanée, jusqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen d'échapper à Kinzig et à ses gorilles.

— Mais comment ? Ils nous poursuivront sans relâche... et personne ne peut nous aider...

— Ceci n'est pas sûr, répondit le savant d'un ton pensif ; pour arriver là où il est, Kinzig a dû se faire de solides ennemis. J'en

connais au moins deux pour ma part : Karl Nieblum, le truand berlinois dont Kinzig a massacré les hommes non loin de sa villa ; et un homme d'affaires new-yorkais, Francis Ruskin, qu'il a ruiné lors d'une opération boursière à Wall Street. Ces deux-là sont certainement prêts à tout pour se venger et il ne me sera sans doute pas très difficile de les rencontrer... Et, maintenant, Luise chérie, tu devrais commencer à penser à ce gratin dauphinois que tu comptais nous cuisiner ce soir...

Les yeux verts de la jeune femme s'agrandirent.

— Qui t'a dit que..., commença-t-elle.

Konrad se mit à rire.

— Tu oublies que je viens de faire un petit voyage dans le temps, dit-il, et je nous ai vus déguster un gratin dauphinois délectable... sauf qu'il était peut-être un peu trop liquide... Penses-y.

Une heure plus tard, le couple était attablé devant un plat de belle allure auquel le savant goûta d'un air critique avant d'approuver de la tête.

— Cette fois, il est parfait, assura-t-il.

Luise le regarda fixement.

— Ce qui prouve que l'on peut modifier le futur, dit-elle à mi-voix.

Konrad laissa tout à coup tomber sa fourchette.

— Répète ! S'exclama-t-il.

— Je dis que l'on peut modifier le futur, puisqu'il m'a suffi de changer les proportions de...

Le savant se dressa d'un bond, le visage contracté.

— Grands dieux ! gronda-t-il ; Luise, tu viens peut-être de trouver le moyen de nous sauver !

— En faisant un gratin dauphinois ? demanda la jeune femme avec un sourire ironique.

— Pardon ! En préparant un gratin dauphinois légèrement différent de ce qu'il était la première fois ! Vois-tu ce que cela implique ? Que nous avons le pouvoir de remodeler l'avenir en agissant sur certains des éléments qui le composent ! Ce que j'ai fait, en 1986, en annonçant à Kinzig l'arrivée d'une voiture pleine d'hommes armés. Ce qu'il a fait, de son côté, en jouant son coup de bourse à Wall Street. Mais ces manipulations temporelles qui lui ont été bénéfiques, je peux aussi les utiliser contre lui !

— Mange ce gratin tant qu'il est chaud ! Je ne t'en ferai pas un troisième ! menaça Luise.

Konrad ne l'entendit même pas. Il s'était mis à marcher à grands pas dans la pièce.

— Á la limite, poursuivit-il avec fièvre, le problème serait résolu si nous pouvions remonter jusqu'à la naissance de Kinzig et le supprimer purement et simplement ! Mais je n'ai aucune envie de finir mes jours

en prison pour infanticide, fut-ce pour assurer le bonheur de l'humanité. Pourtant, je suis certain qu'il existe d'autres circonstances précises où une intervention ponctuelle changerait la suite des événements...

— Tu pourrais, par exemple, n'avoir jamais inventé l'Achronine, suggéra la jeune femme.

Konrad s'immobilisa devant elle.

— Attention ! S'exclama-t-il ; attention aux paradoxes temporels ! Même si je renonçais maintenant à ces recherches, l'Achronine existerait quand même... dans deux ans puisque mes dossiers sont tombés entre les mains de Kinzig. La situation serait identique si nous évitions, par exemple, tout contact entre Kinzig et nous. On ne peut altérer le futur, Luise, qu'en remontant jusqu'à lui et en intervenant sur ses composantes.

La jeune femme repoussa brusquement son assiette.

— Ce qui signifie que nous allons devoir nous rendre en 1986 ? demanda-t-elle d'une voix enrouée.

— Probablement. Mais pas avant d'avoir pris quelques précautions préalables. Si, par exemple, j'empêche les truands berlinois qui devaient attaquer la villa de Kinzig de se trouver à l'endroit où ils ont été massacrés, ils resteront vivants, la chose est claire, et ils m'en auront, j'espère, une certaine reconnaissance. Si je préviens cet homme d'affaires new-yorkais de ce que Kinzig prépare contre lui, il prendra des mesures en conséquence. Tous ces gens deviendront des alliés et, avec leur aide, nous serons à même d'opérer sur l'enchaînement des causes et des effets qui constitue le futur...

Quelques jours plus tard, après s'être installé avec Luise dans un petit appartement du Märkisches-Viertel, dans la zone nord de Berlin, Konrad annonça à la jeune femme son intention d'aller voir Francis Ruskin à New York.

— Une fois sur place, ajouta-t-il, je me transporterai en mai 1986, c'est-à-dire un bon mois avant le coup de bourse qui doit se produire à Wall Street. Cela devrait suffire à Ruskin pour adopter les mesures adéquates.

— S'il te croit, fit remarquer Luise ; mais il est beaucoup plus probable qu'il te prendra pour un fou et te fera jeter à la porte.

— Je lui donnerai tant de précisions sur des affaires qu'il croit secrètes qu'il sera bien obligé de me prendre au sérieux, ou, au moins, de se méfier de Kinzig.

La jeune femme eut un frisson et vint se blottir dans les bras de Konrad.

— J'ai peur, mon chéri, souffla-t-elle, peur de te voir partir si loin et d'aller affronter des gens dangereux.

Le savant se mit à rire.

— Je m'en vais pour deux ans, c'est vrai, admit-il ; mais, en fait, je serai revenu dans quelques minutes, ne l'oublie pas ! Et si les gens dangereux dont tu parles deviennent menaçants, il me suffit d'une gélule blanche pour leur glisser entre les doigts... À tout de suite, mon amour...

Dès qu'il arriva à New York, il se rendit à Central Park, descendit dans les toilettes de la cafétéria du zoo et avala une gélule rouge qu'il avait minutieusement dosée. Le transfert dans le temps s'effectua à une vitesse qui le surprit. « Ce doit être l'accoutumance, pensa-t-il ; mais il faudra quand même que je vérifie, au retour, dans quel état se trouve ma glande pinéale. »

Il lui fut beaucoup plus difficile de joindre Francis Ruskin au téléphone et il dut faire sonner bien haut le nom de Sigmund Kinzig pour obtenir enfin le P.-D.G. en ligne.

— J'ai des révélations importantes à vous faire sur Kinzig et les manœuvres qu'il est en train de préparer contre vous, annonça-t-il ; je vous conseille de me recevoir le plus vite possible dans votre propre intérêt...

— Des manœuvres de Kinzig... contre moi ! rugit Ruskin ; de quoi peut-il s'agir ?

— Je suis venu tout exprès de Berlin pour vous l'apprendre, Ruskin. Mais ces choses-là ne peuvent se dire évidemment qu'en tête à tête.

Lorsqu'il se trouva enfin en présence du P.-D.G., l'assurance de Konrad fut sérieusement ébranlée. Cet homme massif, au visage rubicond, au regard dur et méfiant n'allait sans doute pas être facile à convaincre. Le savant entra d'emblée dans le cœur du sujet.

— Je sais, dit-il, que votre société entretient, avec Sigmund Kinzig, des relations étroites. Je sais aussi que ces relations sont en train de se détériorer, à la suite de certaines livraisons... défectueuses et que Kinzig a l'intention de vous le faire payer cher.

— Comment avez-vous appris tout cela ? aboya Ruskin, plus rouge que jamais.

— J'ai travaillé pour Kinzig, répondit Konrad ; je connais bien ses méthodes et je suis en mesure de vous annoncer que, le 2 juillet prochain, il procédera à une opération boursière qui le rendra maître de votre société.

Ruskin lâcha un juron ordurier et se dressa d'un bond.

— Qui êtes-vous pour être au courant d'une pareille opération ? rugit-il ; un prophète ?

— Si vous voulez, répondit Konrad en souriant ; je puis aussi vous révéler que vous allez sous peu envoyer un de vos collaborateurs à Berlin, discuter avec Kinzig, que cette discussion n'aboutira à rien, sinon à des menaces, que vous déciderez de donner une leçon à Kinzig

en embauchant une équipe de gangsters qui iront mitrailler les fenêtres de sa villa de Grunewald. Vous vous adresserez pour ce faire à un truand berlinois bien connu, un certain Karl Nieblum. Mais cette expédition tournera mal. Kinzig sera prévenu à temps et fera massacrer les hommes de Nieblum par ses propres gardes du corps, ce que Nieblum ne vous pardonnera pas...

Ruskin parut brusquement perdre pied. Une expression presque craintive naquit sur son visage bouffi.

— Qui êtes-vous ? répéta-t-il d'un ton hésitant.

— Peu importe, Ruskin ! Disons : un homme qui veut contrecarrer les plans de Kinzig pour des raisons qui ne regardent que moi. C'est pour cela que je suis venu vous mettre en garde et vous offrir mon aide... en échange de la vôtre, bien entendu.

Le P.-D.G. se rassit lentement sans quitter des yeux son interlocuteur.

— En quoi pourrais-je vous aider ? murmura-t-il.

— D'abord en me donnant le moyen de joindre ce Karl Nieblum afin de le mettre en garde contre les agissements de Kinzig. Ensuite, en vous tenant prêt à m'épauler quand il s'agira d'attaquer directement Kinzig et son empire.

Une lueur incrédule passa dans les yeux de Ruskin.

— Vous voulez vous en prendre à l'empire de Kinzig ! s'exclama-t-il avec une certaine ironie ; permettez-moi, jeune homme, de vous dire que vous ne doutez de rien ! Tout le monde a, un jour ou l'autre, essayé d'avoir la peau de ce salaud, que ce soit en Europe ou ici, aux Etats-Unis, et tout le monde s'y est cassé les dents. C'est un démon ! Il prévoit tout, il a un flair infailible, il devine vos pensées avant même qu'elles ne soient nées dans votre esprit...

— Eh bien, dans ce domaine, je crois être plus fort que lui, affirma tranquillement Konrad ; tout ce dont j'ai besoin pour liquider Kinzig, c'est d'une aide financière...

Ruskin eut un sourire narquois.

— Je me doutais bien qu'on en arriverait là, murmura-t-il ; combien voulez-vous ?

— Rien pour l'instant. Nous en reparlerons bientôt. Il me faudra aussi, le moment venu, un groupe d'hommes résolus qui obéiront à mes ordres sans poser de questions.

— Cela se trouve sans difficulté... à condition de payer, marmonna le P.-D.G. ; mais rien ne dit que je serai disposé à...

— Même pour empêcher Kinzig de s'asseoir dans votre fauteuil ? ricana Konrad ; je n'en crois pas un mot ! De toute façon, nous n'en sommes pas là. Je reprendrai contact avec vous, Ruskin, ajouta-t-il en se levant.

— Je ne connais même pas votre nom, grommela le P.-D.G.

Konrad se mit à rire.

— Quand on vous appellera de la part du « prophète », vous saurez que c'est de moi qu'il s'agit ! répliqua-t-il ; au fait, où puis-je trouver Karl Nieblum ?

Ruskin hésita un instant puis sortit une carte de visite de son portefeuille et y griffonna quelques mots avant de la tendre à son visiteur.

— Allez au bar *Der Sturm*, Fasanenstrasse, près du Kurfürstendamm, et remettez ceci au maître d'hôtel. Si Nieblum est dans les parages, il sera prévenu tout de suite... Mais ne vous attendez pas à ce qu'il vous reçoive les bras ouverts. C'est un dur...

— Je me charge de l'amadouer, assura Konrad avec un sourire ; à bientôt, Ruskin...

Dès qu'il fut sorti, le P.-D.G. décrocha son téléphone et composa un numéro d'une main fébrile. Une voix à l'accent italien lui répondit aussitôt.

— Pumpkin pour Tomaso, dit Ruskin.

Quelques instants après, le maffioso Tomaso Siusi l'apostrophait d'un ton furieux :

— Qu'est-ce qui te prend de m'appeler sur ma ligne directe, Pumpkin ? Nous avons pourtant convenu...

— Je sais, mais il y a urgence, interrompit le P.-D.G. ; rendez-vous tout de suite dans ton restaurant préféré.

Quand ils se retrouvèrent face à face dans l'arrière-salle du Giambelli, Ruskin attaqua aussitôt.

— Tomaso, murmura-t-il, crois-tu aux prophètes, aux sorciers si tu préfères ?

D'un geste machinal, Siusi se signa.

— Je n'aime pas parler de ces choses, grommela-t-il.

— Il le faut pourtant, Tomaso. Je viens de recevoir la visite d'un bonhomme... extraordinaire. Il m'a annoncé que, dans un peu plus d'un mois, le 2 juillet exactement, Sigmund Kinzig allait monter une opération qui le mettrait à la tête de ma société...

— N'importe qui peut prédire n'importe quoi, ironisa le maffioso.

— Attends ! Cet homme savait que mes relations avec Kinzig sont dans une passe difficile et que j'avais l'intention d'envoyer quelqu'un à Berlin pour tâcher d'arranger ça... Or, ce projet, je ne l'ai confié à personne... Il y a plus bizarre encore...

La voix de Ruskin baissa d'un ton :

— Si Kinzig se montrait trop dur à la détente, je m'étais promis de lui donner une petite leçon en envoyant des hommes de Karl Nieblum lâcher quelques rafales dans ses carreaux, à titre d'avertissement... Mais ce n'était qu'une idée vague, Tomaso, je n'avais pas pris de

décision. Or l'homme dont je te parle m'a affirmé que ce projet s'était réalisé mais que Kinzig, prévenu je ne sais par qui, avait fait massacrer les gars de Nieblum...

— *Porco Dio !* gronda Siusi ; comment ce type aurait-il pu prévoir quelque chose qui ne doit arriver que dans un mois ?

— C'est pourquoi je te dis qu'il doit s'agir d'un sorcier ou d'un prophète...

— Ou d'un bluffeur ! ricana le maffioso ; je parie qu'il t'a soutiré de l'oseille...

— Non ! Il m'a dit qu'il en aurait besoin, en temps voulu, et aussi d'un groupe d'hommes prêts à exécuter ses ordres. Parce qu'il veut la peau de Kinzig.

— Pourquoi ?

— Il ne me l'a pas dit.

Siusi garda le silence pendant plusieurs secondes.

— Tout le monde veut la peau de Kinzig, murmura-t-il enfin ; mais personne n'a jamais été assez rapide ni assez costaud pour y parvenir... même pas toi, Pumpkin.

— Mais maintenant, je suis directement menacé ! riposta le P-D.G. ; et toi aussi, puisque nous sommes associés dans certaines affaires. C'est pourquoi j'ai bien envie de profiter des avis de ce... prophète, et de lui donner un coup de main quand il en aura besoin... S'il lui faut des renforts, es-tu d'accord pour lui prêter ton équipe ?

— Aux conditions habituelles, dit le maffioso en haussant les épaules ; pour moi, ce n'est qu'un client comme un autre...

Ruskin se pencha en avant et chuchota :

— Mais si c'était vraiment un prophète, Tomaso ? Tu t'imagines ce que nous pourrions en faire, toi et moi ?

Un éclair passa dans les yeux noirs de Siusi mais il ne répondit pas.

CHAPITRE VIII

Sur la scène de *Der Sturm*, une effeuilleuse un peu trop grasse achevait de se dénuder avec des gestes las. Konrad Haltern s'approcha du bar, se percha maladroitement sur un tabouret et dit au barman qui s'avavançait vers lui :

— Je voudrais voir le maître d'hôtel.

— C'est de la part de qui, monsieur ?

— D'un ami de Francis Ruskin.

Le barman fit un signe de la main. Une silhouette en habit se matérialisa presque aussitôt.

— Vous désirez, monsieur ?

Konrad songea qu'il avait rarement vu un individu aussi lugubre, avec sa tête d'oiseau de proie et ses yeux mornes. « On dirait un croque-mort, se dit-il ; tout cet endroit est d'ailleurs sinistre. Drôle de quartier général pour un caïd du calibre de Karl Nieblum ! Il est vrai que lui-même ne respire pas la joie de vivre... »

Il avait vu la tête du gangster dans le journal qu'il s'était procuré en arrivant à l'aéroport de Tempelhof – au prix d'un saut rapide dans le temps – et qui relatait, sur toute la longueur de sa première page, le massacre de cinq gangsters armés dans la forêt de Grunewald. Les cadavres avaient été identifiés comme des hommes de main appartenant à la « bande à Nieblum » et la photo de leur chef figurait en bonne place : un visage de reître, couturé de cicatrices, et dont la mâchoire prognathe accentuait encore l'expression de violence et de cruauté.

« Je vais avoir affaire à forte partie, pensa Konrad ; mais, avec ce journal, j'ai de quoi le décontenancer quelque peu... Pour le reste, j'improviserai... »

— On vous attend, monsieur, lui souffla le maître d'hôtel à l'oreille ; veuillez me suivre...

Konrad contourna le bar jusqu'à un rideau poussiéreux qui masquait les premières marches d'un escalier au sommet duquel se tenait un homme entièrement vêtu de cuir noir, la main ostensiblement posée sur la crosse du pistolet qu'il portait à la ceinture. « De plus en plus accueillant, songea Konrad ; je ferais bien de prendre mes précautions... »

— Tu peux redescendre, Hans, je me charge de lui, dit l'homme en cuir noir ; entrez ici, ajouta-t-il à l'intention du savant ; je dois vous

fouiller, c'est la règle... Videz vos poches, je vous prie...

Konrad s'exécuta aussitôt. Le garde ne prêta aucune attention au journal que le savant avait négligemment posé sur la table mais fronça les sourcils en apercevant la boîte à double compartiment qui contenait les gélules.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— Un médicament, répondit Konrad ; ça me rappelle que je dois en avaler un tout de suite...

Il prit une gélule blanche, fit semblant de la porter à sa bouche mais la conserva dans le creux de la main. Le garde ne s'aperçut de rien, tout occupé qu'il était à palper le torse et les jambes de Konrad.

— Ça va, dit-il en se redressant ; le chef va vous recevoir...

Il traversa la pièce en quelques enjambées et frappa à la porte du fond.

— Entrez ! cria une voix gutturale.

Le garde ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer le savant. Ce dernier avança de quelques mètres puis s'immobilisa, sidéré. L'endroit où il venait d'entrer ressemblait, à s'y méprendre, à un bunker. Les murs de béton brut étaient couverts de fanions portant la croix gammée, de panoplies d'armes diverses, de photos représentant les plus hauts dignitaires nazis, à commencer par Hitler lui-même.

Debout, le crâne rasé, Karl Nieblum était, lui aussi, vêtu de cuir noir et portait un pistolet à la ceinture. Ses yeux clairs, profondément enfoncés dans leur orbite, avaient un éclat inquiétant. « Cet homme est fou, ivre ou drogué, et peut-être les trois, se dit Konrad ; il va falloir que je fasse très attention à la moindre de mes paroles... »

— Eh bien ? Que me veut Ruskin ? Et qui êtes-vous ? demanda le gangster de sa voix gutturale.

— Mon nom importe peu, répondit Konrad, impassible ; quant à Ruskin, il m'a chargé de vous mettre en garde contre une menace... potentielle...

Il tendit à Nieblum le journal qu'il tenait à la main. Ce dernier s'en saisit, y jeta un coup d'œil et tressaillit violemment.

— Qu'est-ce que c'est que..., gronda-t-il.

Il s'interrompit en apercevant sa photo, lut l'article qui l'accompagnait et cracha un juron. Des plaques rouges apparurent sur son visage, soulignant le contour des cicatrices qui le labouraient. Son regard accrocha enfin la date du quotidien et il eut un nouveau sursaut.

— Vendredi 27 juin 1986 ! s'exclama-t-il ; et nous sommes le 30 mai ! Que signifie tout cela ? Une mystification ? Un chantage ?

— Ni l'un ni l'autre, assura le savant ; ce que vous avez sous les yeux, c'est la relation d'événements qui vont se produire dans moins d'un mois si vous ne faites rien pour vous y opposer. Le mercredi 25

juin, un représentant de Francis Ruskin rencontrera Sigmund Kinzig à Berlin pour tenter d'aplanir le différend qui oppose les deux firmes. Kinzig se montrera intraitable et demandera une compensation financière que Ruskin, prévenu par téléphone, estimera inadmissible. C'est alors qu'il prendra contact avec vous et vous confiera le soin d'organiser, contre son rival, une petite expédition punitive. Rien de méchant, d'ailleurs : quelques rafales de mitrailleuse dans les fenêtres de Kinzig.

Konrad désigna le journal.

— La suite, malheureusement, ne sera pas aussi paisible, comme vous avez pu le lire. Kinzig sera mis au courant de l'attentat que vous préparez contre lui. Il placera ses hommes de main en embuscade sur le passage des vôtres qui seront tous les cinq massacrés...

Nieblum abaissa les yeux sur la feuille qui tremblait entre ses doigts.

— Julian Barop... Hugo Rubenstein... Georg Tittling... Friedrich Oberau... Paul Scheinfeld..., lut-il avec lenteur ; oui... ce sont, en effet, des membres de mon groupe, et parmi les meilleurs... Mais je peux vous garantir, monsieur je ne sais qui, qu'ils sont tous bien vivants !

— Ils cesseront de l'être dans la nuit du 25 au 26 juin, à moins que vous n'interveniez ! répliqua le savant d'un ton ferme ; Ruskin a été alerté de son côté. Il est donc tout à fait possible d'épargner à ces hommes le sort qui les menace...

— Et pourtant, cela s'est produit, si j'en crois ces articles ! s'exclama Nieblum en jetant le journal sur le bureau qui le séparait de Konrad.

— Mais cela pourrait aussi ne pas se produire. Il suffit de savoir... remanier le futur...

Le gangster eut une réaction surprenante. Une sorte de crainte passa dans ses yeux clairs et son visage devint grave.

— Et vous possédez ce pouvoir ? demanda-t-il avec une émotion évidente.

— Oui.

La voix de Nieblum baissa d'un ton.

— Etes-vous aussi capable de... remanier le passé ?

— Bien entendu, répondit Konrad en se demandant où l'autre voulait en venir.

Il comprit dès qu'il entendit la question suivante :

— Etes-vous l'un des Grands Initiés qui entouraient notre Führer ?

Konrad se souvint avoir lu, non sans ironie, des articles et des livres où l'on parlait de ces groupes ésotériques dont l'influence sur le dictateur avaient été énorme. « Cet homme est un nazi bon teint, songea-t-il ; il croit donc à ce qu'a cru son maître. Pourquoi ne pas jouer le jeu ? »

— Si je l'étais, murmura-t-il, il me serait interdit de vous le révéler... Et, si je ne le suis pas, votre question n'a pas de sens...

Nieblum hocha la tête avec componction.

— Vous avez raison, dit-il, et je vous prie de m'excuser... Qu'attendez-vous de moi ?

— Votre aide dans la lutte que j'ai entreprise contre Sigmund Kinzig pour des raisons que je ne puis vous exposer à présent. Le jour venu, j'aurai besoin de tous vos hommes disponibles afin d'exécuter une mission... exceptionnelle...

Nieblum regarda le journal étalé devant lui et eut un mince sourire.

— Vous venez de sauver la vie de cinq d'entre eux, dit-il ; j'aurais mauvaise grâce à vous refuser notre concours. Quand cela doit-il se passer ?

— Je l'ignore encore. Vous recevrez mon message dans les délais les plus rapides. Il sera signé « le prophète »...

Le gangster inclina profondément sa tête rasée.

— Je l'attendrai ici même, répondit-il ; puis-je maintenant vous faire conduire quelque part ?

Une idée un peu folle traversa l'esprit de Konrad. « C'est le moment ou jamais de frapper un grand coup, pensa-t-il, et de démontrer à cet illuminé que je suis vraiment un personnage hors du commun... »

— Inutile, Nieblum, dit-il en souriant ; je dispose de mes propres moyens de transport...

Il porta à sa bouche la main qui dissimulait la gélule blanche et l'avalala. Presque aussitôt, il se sentit basculer dans le vide tandis que s'élevait, très loin derrière lui, une exclamation terrifiée...

Dès qu'il ouvrit la porte de l'appartement du Märkisches-Viertel dont il était parti deux ans plus tôt, Konrad Haltern fronça les sourcils. La salle de séjour était vide et la chambre à coucher aussi. Sur l'oreiller, il aperçut un feuillet couvert d'une écriture hâtive :

Konrad chéri, je t'ai attendu quelques minutes, comme tu me l'avais dit, puis quelques heures, puis une nuit entière. Je suis affolée à l'idée qu'il t'est arrivé quelque chose dont le temps où tu es allé. Il faut que je bouge, que je sorte, sinon je vais devenir folle. Je me suis d'ailleurs aperçue que j'avais oublié des livres auxquels je tiens dans mon ancien appartement. Je pars les chercher et j'espère de tout mon cœur te retrouver chez nous à mon retour... Ta Luise.

Le savant devint blême, ressortit de l'immeuble en trombe, courut jusqu'à la station de taxis la plus proche et se fit conduire dans le quartier du Hansa-Viertel d'où la jeune femme venait de déménager. « C'est ma faute ! songea-t-il amèrement ; j'ai décalé mon horaire de retour, d'abord en faisant ce crochet par Tempelhof pour y acheter le journal du 27 juin 1986, puis en prenant la gélule blanche du retour

sans vérifier si elle contenait la dose exacte d'Achronine. Tout cela pour épater ce Nieblum et j'y suis incontestablement arrivé ! Mais pourquoi Luise a-t-elle commis l'imprudence de retourner chez elle ? Si les sbires de Kinzig sont arrivés en 1984, c'est le premier endroit où ils se rendront ! »

Il se fit déposer devant l'« unité d'habitation » construite par Le Corbusier, s'engouffra dans la cabine de l'ascenseur, monta jusqu'au quatrième étage et se retrouva, hors d'haleine, devant la porte de Luise. Du premier coup d'œil, il s'aperçut que le battant était resté entrouvert. Il le repoussa d'un coup d'épaule et se rua vers la salle de séjour en criant :

— Chérie ! Je suis revenu. Pardonne-moi de...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. La pièce était vide. Mais, sur le tablier de la cheminée, une enveloppe avait été posée bien en évidence. Konrad s'en approcha, le cœur serré. L'enveloppe portait son nom. Ses mains tremblaient tellement qu'il dut s'y reprendre à trois fois pour la décacheter et en retirer la lettre qu'elle contenait.

Cher Konrad, disait-elle, vous êtes un génie mais vous êtes un sot ! Comment avez-vous pu croire que vous échapperiez, Luise et vous, aux innombrables enquêteurs que j'ai expédiés dans le passé et le futur aussitôt après votre évasion spectaculaire ? Surtout avec le métier de Luise dont le joli visage et les formes superbes s'évalent dans bon nombre de journaux féminins !

Bref Luise est actuellement en mon pouvoir et, semble-t-il, fort heureuse de l'être. Elle a même repris, avec un plaisir évident, certaines des habitudes que vous désapprouviez si fort. Ce qui prouve que l'on peut se déplacer dans le temps sans, pour autant, changer de nature. Mais nous discuterons de tout cela autour d'une bouteille de champagne bien frappé. Car vous allez venir me rejoindre, Konrad, et sans attendre ! Il est tout à fait inutile que je m'échine à vous poursuivre, d'autant plus que vous multipliez les va-et-vient les plus surprenants. Je tiens Luise, mon bon ami, et il n'est pas possible, n'est-ce pas, que vous l'abandonniez ainsi, entre mes mains...

Mais Luise n'est pas la seule raison pour laquelle vous déciderez de reprendre votre place auprès de moi. L'Achronine a besoin de vous, Konrad ! Je vous ai, certes, trouvé des remplaçants, après votre fuite précipitée. Mais je dois reconnaître qu'aucun d'entre eux ne vous arrive à la cheville. L'usine que je vous avais promise est construite et fonctionne à plein rendement. Mais la substance qu'elle produit ne me donne pas entièrement satisfaction. Les formules que vous avez laissées derrière vous ont pourtant été respectées à la lettre. Mais, soit qu'elles aient été mal comprises, soit que vous ayez gardé certains petits secrets pour vous, le résultat est discutable et quelques accidents sont à déplorer parmi les utilisateurs, de plus en plus nombreux d'ailleurs.

Il est donc de première importance que vous repreniez la direction des opérations et que vous résolviez les problèmes qui se posent à nous. Je vous fixe un rendez-vous très précis : le mercredi 25 juin 1986, à dix heures du soir, à ma villa de Grunewald, c'est-à-dire au moment précis où ont commencé nos relations. Nous repartirons ainsi à zéro et pourrons, je l'espère, éviter les heurts qui nous ont opposés par la suite. Faut-il ajouter que, si vous ne donniez pas suite à mon invitation, je vous ferais rechercher par tous les hommes disponibles jusqu'à ce que je vous mette la main dessus ? Luise, de son côté, subirait les conséquences désagréables de votre dérobade, sans parler de tous ceux à qui votre Achronine a fait plus de mal que de bien. Car il s'agit bien de votre invention, Konrad, et vous êtes directement responsable des problèmes qu'elle pose. C'est, en tout cas, ce que je démontrerai, preuves à l'appui, aux autorités, si, comme il en est question, elles étaient saisies de l'affaire.

Je vous attends avec impatience.

Sigmund Kinzig

Konrad eut un cri de rage et s'apprêtait à déchirer la lettre quand il retint son geste. « Elle pourra me servir, se dit-il, si jamais j'avais à me défendre contre d'éventuels accusateurs, ainsi que cette canaille le laisse entendre. Mais quels sont les problèmes posés par l'Achronine et dont Kinzig ne parle qu'à mots couverts ? Il faut que je le sache, il faut que j'aie dans le futur, voir ce qui s'y passe, avant de rencontrer Kinzig à nouveau... »

Il fouilla hâtivement dans sa poche, en retira la boîte aux deux compartiments et considéra le contenu d'un œil sombre. « J'arrive au bout de mes réserves, constata-t-il ; quant aux gélules vertes qui provoquent un transfert dans le passé, il ne m'en reste que quelques-unes... Je dois en conserver au moins une qui me ramène dans ma chambre, en 1986, pour en fabriquer d'autres... Mais, pour l'instant, le futur d'abord ! »

Il examina attentivement une des gélules rouges. « Celle-ci devrait me mener en 1987 ou 1988, c'est-à-dire au moment où les problèmes dont parle Kinzig se sont déjà produits... Dieu sait ce que je vais découvrir... »

Il ressortit hâtivement de l'immeuble, chercha une allée écartée, se cacha derrière un buisson et, d'un geste décidé, avala la gélule. Cette fois encore, le bond dans le temps fut si bref qu'il eut l'impression que sa tête éclatait. Quand le brouillard qui l'enveloppait se fut quelque peu dissipé, il regarda autour de lui... et poussa un cri horrifié : à une dizaine de mètres, un corps se balançait au bout d'une corde accrochée à la branche d'un arbre. Des policiers s'évertuaient à le ramener sur le sol. L'un d'eux tourna la tête en direction de Konrad.

— Tiens ! D'où sort-il, celui-là ? s'exclama-t-il ; il n'était pas ici tout

à l'heure... Avancez ! Vos papiers !

Glacé de terreur, Konrad sortit machinalement son portefeuille. Le policier le saisit, l'ouvrit, en retira la carte d'identité du savant et se mit à hurler :

— Haltem ! C'est Haltern en personne, les gars ! Sautez-lui dessus, à ce salaud !

Quelques instants plus tard, ficelé comme un saucisson, le savant était jeté dans un car de police. Un gradé au visage dur lui lança, comme s'il lui crachait au visage :

— Alors, docteur Haltem ? On est venu voir mourir la dernière de ses victimes ?

CHAPITRE IX

Le juge d'instruction Heinrich Horn était généralement considéré comme un « cas », parmi ses collègues. Les plus indulgents d'entre eux l'appelaient un « original » et assuraient qu'avec l'âge – Horn n'avait pas trente ans – il se calmerait et renoncerait à se livrer à ses « excentricités ». D'autres, moins tolérants, déploraient lesdites excentricités qui portaient atteinte, selon eux, à la dignité de la magistrature, et prédisaient qu'à force de se vouloir non-conformiste, le juge finirait par commettre une faute qui lui coûterait sa place, sa carrière et peut-être pire encore.

Le public, lui, trouvait plutôt sympathique ce grand gaillard aux allures sportives, aux cheveux blonds hirsutes et aux yeux bleus rieurs, qui ne circulait qu'à moto, avait remplacé le veston par un chandail et la cravate par un foulard et parlait volontiers argot. Quant à la pègre berlinoise, elle le haïssait pour l'efficacité avec laquelle Heinrich Horn luttait contre elle et, en même temps, l'admirait pour les risques qu'il prenait souvent. Il n'était pas rare, en effet, que le juge aille chercher lui-même son suspect numéro un dans le repaire où il se cachait, passe une partie de la nuit à boire et à plaisanter avec lui et lui mette les menottes à l'aube.

Tel était l'homme devant lequel Konrad Haltera se retrouva quelques heures après son arrestation. Horn examina le savant avec une attention soutenue puis déclara, d'un ton cordial :

— Docteur Haltem, vous êtes le plus grand savant ou le plus grand criminel de ce siècle, les deux cas n'étant d'ailleurs pas incompatibles.

Konrad demeura impassible.

— La vérité, monsieur le juge, répondit-il, doit, comme à l'ordinaire, se situer à mi-chemin entre cette double hypothèse.

Heinrich Horn réagit instantanément :

— Ainsi vous reconnaissez avoir commis un crime, du moins en partie ?

— Je reconnais être partiellement responsable du crime qui a été commis, de la même façon que le fabricant d'une arme me semble solidaire de ce qui pourrait être fait à l'aide de cette arme.

Le sourire du juge s'accrut.

— Voilà une déclaration qui indignerait nombre de marchands de canons et de scientifiques travaillant pour la guerre ! Mais vous considérez donc cette Achronine, votre invention, comme une arme ?

— Nullement. Dans mon esprit, l'Achronine devait être un instrument d'investigation destiné à étudier l'un des problèmes fondamentaux de la physique : celui du temps. Mais je suis obligé d'admettre que j'ai communiqué les secrets de cette substance, cette drogue si vous préférez, à un homme qui, ensuite, en a fait un usage que je n'avais pas prévu.

— Vous parlez de Sigmund Kinzig, bien entendu ?

— Bien entendu. Quand j'ai pris contact avec lui, j'ai cru, de bonne foi, qu'il m'aiderait financièrement à mener à bien des travaux qui n'en étaient encore qu'au stade artisanal. Dès qu'il a parlé de les exploiter industriellement, je me suis insurgé et je l'ai mis en garde contre les dangers qui résulteraient inmanquablement d'une telle entreprise. Il n'a tenu aucun compte de mes avertissements et m'a dit que, si je refusais de collaborer avec lui, il me trouverait un remplaçant. J'ai pris la fuite... et je me le reproche encore.

— Pourquoi ?

Konrad haussa les épaules.

— J'aurais dû l'abattre, répondit-il froidement ; nous ne connaîtrions pas aujourd'hui la situation actuelle...

— Mais vous comparâtriez devant moi, ou devant un de mes collègues, sous une inculpation de meurtre, fit remarquer le juge ; quand vous parlez de la situation actuelle, docteur Haltern, à quoi faites-vous allusion ?

— Au peu de choses que je sais des drames que l'utilisation de l'Achronine a provoqués depuis un an environ. Mais je dois dire que l'on ne m'a guère informé sur ce point.

Hom eut un geste éloquent en direction de l'imposante pile de dossiers qui se dressait sur un des angles de son bureau.

— En tant qu'inculpé, vous avez le droit de prendre connaissance de toutes les pièces de l'instruction qui vous concerne, ainsi que votre avocat... Au fait, qui avez-vous choisi pour vous défendre ?

Ce fut au tour de Konrad de sourire.

— Personne.

Le juge fronça les sourcils.

— Vous voulez dire que vous refusez l'assistance d'un avocat ?

— C'est bien cela.

— Je vais être obligé de désigner d'office un défenseur.

— C'est votre droit, monsieur le juge. Mais ce sera du temps perdu pour lui, pour vous et pour moi. Car je ne lui adresserai même pas la parole !

Hom se rejeta contre le dossier de son fauteuil et passa la main dans ses cheveux blonds en bataille, les yeux fixés sur le savant avec une expression perplexe.

— Qu'espérez-vous tirer d'une pareille attitude ? demanda-t-il enfin.

— Rien... et surtout pas un acquittement. Mais – j'espère que vous me pardonnerez ma franchise – je me moque pas mal du procès qui va s'ouvrir et de ses conséquences. Car cette affaire est hors de la portée de la justice des hommes...

— Oh, oh ! s'exclama narquoisement le juge ; vous prendriez-vous, par hasard, pour un surhomme, docteur Haltem ?

— En aucune manière. C'est le fond du procès qui est surhumain ou... extra-humain, si j'ose dire. Lorsque j'ai inventé l'Achronine, j'ai sérieusement bousculé les lois de la thermodynamique et de la physique quantique mais j'ai surtout apporté aux hommes une faculté nouvelle, un sixième sens en quelque sorte. Mais, ce sens, je voulais en étudier les propriétés et les implications avant d'en répandre l'usage parmi mes contemporains. De leur côté, ceux-ci devaient apprendre à s'en servir, exactement comme un enfant doit apprendre à marcher.

La voix de Konrad se durcit tout à coup.

— Pour mon malheur, et celui de bien d'autres, il a fallu que ce margoulin de Kinzig s'empare de ma découverte et en fasse une marchandise vendue n'importe comment et à n'importe qui. Le résultat ne pouvait qu'être catastrophique.

— Il l'est ! confirma Heinrich Horn en désignant à nouveau ses dossiers ; si vous voulez savoir à quel point, je ferai une photocopie de ceci et vous laisserai tout le temps nécessaire pour que vous en preniez connaissance.

— Je vous remercie, monsieur le juge, répondit le savant ; mais, pendant que j'étudierai ces documents, l'Achronine continuera ses ravages.

— L'usine où elle est fabriquée est fermée et les stocks mis sous scellés, objecta Horn.

Konrad eut un hochement de tête sceptique.

— Connaissant Sigmund Kinzig, je serais fort surpris qu'il n'ait pas pris ses précautions, ouvert des laboratoires clandestins un peu partout, y compris aux Etats-Unis, et poursuivi la fabrication et la vente de ce que je suis bien forcé d'appeler cette maudite drogue.

— Kinzig est en liberté sous caution d'un million de marks, fit remarquer le juge d'un ton sec.

— Comment voulez-vous surveiller un homme qui a la possibilité de se déplacer à sa guise dans le passé ou le futur ? s'écria Konrad ; le seul moyen de le mettre hors d'état de nuire serait de l'enfermer derrière des barreaux et de veiller à ce qu'il n'ait aucune occasion de se procurer de l'Achronine... Et encore ! Même dans ce cas, ses associés, ses complices veilleraient à la bonne marche de son... négoce !

Pour la première fois, le visage de Horn perdit son expression décontractée.

— Quelle solution suggérez-vous, alors, docteur Haltern ? demanda-t-il avec effort.

Konrad réfléchit pendant quelques instants en silence.

— Avant de vous répondre, monsieur le juge, dit-il enfin, j'aimerais que vous me résumiez l'état des choses, tel qu'il se présente aujourd'hui. Je sais que ce n'est pas votre rôle, que vous êtes là pour me poser des questions et non pour répondre aux miennes. Mais les circonstances sont exceptionnelles et les moyens d'y faire face doivent l'être, eux aussi...

Heinrich Hom prit le temps de bourrer soigneusement sa pipe et l'alluma avec des gestes minutieux.

— Vous pouvez fumer si le cœur vous en dit, docteur Haltern, murmura-t-il ; car nous avons un bon moment à passer ensemble. Je vais vous raconter l'affaire telle qu'elle s'est présentée à moi dès le début...

Tout avait commencé par des rumeurs vagues qui circulaient dans les milieux de la drogue, à Berlin-Ouest. Les initiés laissaient entendre qu'une nouvelle « came » venait de faire son apparition sur le marché et que le « trip » qu'elle procurait laissait loin derrière lui ceux que provoquaient l'héroïne, la cocaïne, le L.S.D. ou les amphétamines. Car c'était un vrai « trip », un authentique voyage dans le temps, passé ou futur. Ce produit s'appelait l'Achronine mais il fut très vite rebaptisé « GegenZeit », « Contretemps », en abrégé GZ.

Ce stupéfiant avait, sur tous les autres, l'avantage de ne pas être connu de la police et, donc, de pouvoir être vendu librement sans risques de poursuite. En outre, il coûtait beaucoup moins cher que les drogues habituelles et n'entraînait, assurait-on, aucun phénomène d'accoutumance. Les amateurs furent donc tout de suite assez nombreux, surtout dans les groupes de toxicomanes. Et ceux qui avaient essayé une dose de GZ ne tarissaient pas d'éloges sur les sensations prodigieuses qu'avaient engendrées leur « voyage ». Car il ne s'agissait plus de vivre un rêve, une illusion mais une réalité bien concrète qui permettait, en effet, de se déplacer dans le temps pendant une heure, un jour, une semaine, puis de revenir à l'instant du départ comme si rien ne s'était passé.

Les troubles que ressentaient les utilisateurs du GZ ne les empêchaient pas de consommer la drogue en quantités toujours plus grandes. Seuls quelques-uns d'entre eux s'avisèrent que leur vie sexuelle était sérieusement perturbée et qu'au retour d'un voyage un peu prolongé, ils éprouvaient, en plus d'une fatigue anormale, une certaine difficulté à se stabiliser dans le temps ordinaire. Certains de ces drogués consultèrent leur médecin et c'est ainsi que l'existence du GZ fut connue du monde scientifique.

Elle fut aussitôt vigoureusement contestée par les tenants de la physique traditionnelle, conduits par les professeurs Schonach et Haspe, de la Freie Universität de Berlin. Il ne pouvait s'agir, assurèrent-ils avec ensemble, que d'une aberration dangereuse, due à l'absorption de certains neuromédiateurs, et qui entraînerait, à plus ou moins brève échéance, des désordres mentaux de type schizoïde. C'est à cette occasion que le nom de Konrad Haltern fut mentionné pour la première fois et ses travaux sur l'Achronine dénoncés comme étant à la fois « utopiques » et « criminels ». Et le GZ fut interdit.

Ce qui n'empêcha pas les amateurs de continuer à s'en procurer illégalement, les uns par simple goût du « voyage », les autres pour des raisons plus prosaïques. Certains caïds de la pègre berlinoise furent les premiers à s'aviser que le GZ était à même de leur procurer des alibis inattaquables. Il leur suffisait de se transporter à quelques heures ou quelques jours du moment fixé pour un quelconque méfait et les témoignages les plus formels cessaient d'être crédibles, le même homme étant, de toute évidence, incapable de se trouver dans deux temps à la fois.

Pour des raisons identiques, le GZ intéressa bientôt les milieux financiers et boursiers qui aperçurent, dans la drogue, le moyen de prévoir les fluctuations du marché et de se prémunir contre elles. Mais ces interventions « anormales » déréglerent bientôt les cours eux-mêmes et les mécanismes qui les régissaient jusque-là. On assistera à des booms fabuleux et à des krachs retentissants et la Bourse de Berlin dut être fermée.

Mais le phénomène avait, depuis longtemps, débordé les limites de la ville et les frontières de la République Fédérale Allemande. Il se répandait en Europe et aux Etats-Unis à la vitesse d'une épidémie et ne se bornait plus au milieu des marchands ou à celui des voleurs. Tous ceux qui, dans le monde occidental, jouaient à un jeu de hasard, quel qu'il fût, devinrent des adeptes du GZ et réalisèrent des bénéfices fabuleux aux dépens des casinos, des loteries, des champs de course, bref, de toutes les activités qui relevaient de l'imprévisible, lequel avait cessé d'exister.

Le marasme grandit encore quand le GZ fut utilisé par certains milieux politiques. Il n'était plus besoin de sondages pour connaître la cote de popularité d'un leader ou les résultats d'une élection. Une dose de drogue permettrait à n'importe qui de devancer l'événement et d'agir en conséquence. Le résultat fut immédiat : ces manœuvres, après avoir produit quelques réussites éclatantes, se retournèrent contre ceux qui les avaient utilisées et la vie politique devint un inimmuable chaos.

Tandis que la société tremblait ainsi sur ses bases, l'existence des particuliers était, elle aussi, menacée. Les fugues, les divorces, les

crimes passionnels se multiplièrent à une vitesse croissante. Et, simultanément, les conséquences pathologiques du GZ devinrent de plus en plus nombreuses. Certains intoxiqués disparurent purement et simplement, perdus dans le futur ou peut-être dans le passé. D'autres réintégraient le présent dans un état mental si instable et si perturbé qu'ils devaient être aussitôt internés. Le nombre des suicides devint catastrophique.

— Je crois vous avoir dit l'essentiel, conclut Heinrich Hora en allumant une nouvelle pipe dans son bureau bleu de fumée.

— Hélas, non ! murmura Konrad Haltern d'un ton morne ; je crains même que, dans votre analyse des méfaits de l'Achronine, vous n'ayez oublié le pire...

— Quoi encore ? soupira Horn en se redressant.

— Vous ne m'avez parlé que de désordres, individuels ou collectifs, provoqués par des voyages effectués dans le futur. Ceux qui résulteraient d'une manipulation du passé risqueraient d'être encore plus funestes. Imaginez qu'un groupe d'aventuriers se transporte d'un demi-siècle en arrière et agisse de telle sorte que Hitler ne perde pas la guerre mais la gagne... Et ce n'est qu'un exemple entre mille !

Le savant fut secoué par une brusque quinte de toux.

— Le présent que nous vivons est issu de notre passé, reprit-il d'une voix enrouée ; si quelqu'un altère ce passé, si peu que ce soit, les résultats de son action se répercuteront jusqu'à nous, et, au-delà, dans le futur... C'est le sort même de l'humanité qui est en train de se jouer, en ce moment même. Et je m'accuse d'être directement responsable de cette situation dramatique.

— Vous avez été trahi par Kinzig, j'en suis convaincu !

— Peu importe ! Le résultat est le même ! cria le savant ; mais ce n'est pas en me jugeant et en me condamnant que vous y changerez quelque chose.

— Alors que faire ? demanda Hom, d'un air sombre.

Konrad le regarda fixement dans les yeux.

— Libérez-moi, souffla-t-il.

Le juge eut un sursaut marqué.

— Vous ne parlez pas sérieusement, Haltem ?

— Le plus sérieusement du monde. Oh ! je ne vous demande pas de rendre en ma faveur une ordonnance de non-lieu qui vous mettrait à dos toute l'opinion publique. Il suffirait que vous décidiez d'opérer un transport de justice dans un laboratoire aux fins d'examiner l'Achronine en ma présence. Il faudrait aussi que l'on me restitue les gélules que l'on a saisies sur moi au moment de mon incarcération. Je me charge du reste...

Les yeux bleus de Heinrich Hom eurent une lueur amusée.

— Et que sera ce reste, si je ne suis pas indiscret ?

— Je profiterai de la situation pour m'évader. Pas en passant par une porte ou en sautant par une fenêtre. Je m'évaderai dans le temps, tout simplement.

Le juge se mit à rire.

— Tout simplement ! répéta-t-il ; et puis-je vous demander ce que vous comptez faire quand vous aurez retrouvé votre liberté ?

— Je veux en premier lieu remonter jusqu'à la racine du mal et l'extirper.

— Ce qui signifie, j'imagine, que vous allez vous attaquer directement à Sigmund Kinzig.

— En effet. J'ignore encore comment je vais procéder mais j'espère trouver le moyen de le neutraliser. Ce problème résolu, je ferai face aux autres... J'ai mes plans, mais ne me demandez pas ce qu'ils sont. En tant que magistrat, vous les trouveriez sans doute... critiquables, pour ne pas dire plus...

Le rire de Hom s'interrompit brusquement.

— En tant que magistrat, comme vous dites, vous me foutez dans une belle mélasse ! s'exclama-t-il ; ce doit être la première fois, dans l'histoire de la Justice, qu'un inculpé propose à son juge d'instruction de le laisser s'évader !

— Vous réalisez certainement que la Justice traditionnelle ne peut pas faire grand-chose dans la situation où nous sommes.

— Je le réalise si bien que je suis très tenté de vous accorder ce que vous voulez... Mais à une condition.

— Laquelle.

— Si je favorise votre évasion, j'aurai droit, dans l'heure qui suivra, à toutes les critiques et tous les blâmes imaginables. On me retirera sans aucun doute l'instruction de cette affaire et c'est ce que je ne puis accepter. Je ne vois, donc, qu'une autre alternative possible : c'est qu'en vous évadant vous me preniez avec vous... comme otage !

Konrad ouvrit des yeux ronds et, à son tour, éclata de rire.

— L'idée n'est pas aussi farfelue que vous paraissent le croire, assura Horn ; en... m'entraînant avec vous, vous me sauvez la mise, mais, dans une certaine mesure, vous me permettez de vous sauver la vôtre. Car, si j'ai bien compris, vos plans comportent certains aspects... illicites.

— C'est le moins que l'on puisse dire ! ricana le savant.

— Si ces plans réussissent, on ne vous fera pas moins grief des méthodes que vous aurez utilisées... Mais, moi présent, tout change. Je cautionne le bien-fondé de vos activités, je les légalise en quelque sorte !

— Vous oubliez que vous serez considéré comme mon otage...

Heinrich Horn haussa ses larges épaules.

— Ce sera la version officielle au moment de notre départ. Mais, au retour, nous rétablirons la vérité : j'ai décidé un transport de justice... dans le temps et voilà tout ! La chose ne surprendra personne et surtout pas ceux qui se plaignent de ce qu'ils appellent mes excentricités ! Mais par exemple, mon cher Haltern, il va falloir vous arranger pour réussir ! Car, dans le cas contraire, de quoi aurions-nous l'air, vous et moi ?

Konrad hochait pensivement la tête.

— Et vous êtes prêt à assumer un risque pareil ? s'étonna-t-il.

Le regard de Horn se fit malicieux.

— Je vais tout vous avouer, docteur... Un juge qui passe aux aveux devant un inculpé... c'est décidément le monde à l'envers ! Depuis le temps que j'entends parler des sensations extraordinaires que procure l'Achronine – ou le GZ, comme vous voudrez –, j'ai une envie dévorante de les expérimenter pour mon propre compte... et ce n'est pas vous qui allez me le reprocher !

CHAPITRE X

L' « évasion » de Konrad Haltern, emmenant avec lui le juge Heinrich Horn en otage, fit l'effet d'une bombe. Aucun de ceux qui avaient assisté à la scène ne fut capable d'en donner une version cohérente. Ils avaient suivi les deux hommes dans un des laboratoires de physique de la Freie Universität, les avaient vus s'asseoir devant un microscope électronique. Puis Haltern s'était lancé dans de longues explications techniques tout en retirant de sa poche une boîte contenant des espèces de capsules de couleurs diverses qu'il avait disposées devant lui. Après quoi, il avait remis la boîte à sa place et sorti, on ne savait d'où, un pistolet de gros calibre qu'il avait braqué sur le juge en hurlant :

— Avalez immédiatement cette gélule verte, Horn, ou vous êtes mort !

Avant que les policiers, pétrifiés, aient pu intervenir, Horn avait obéi tandis que le savant absorbait une gélule, lui aussi. Quelques instants plus tard, les deux hommes se fondaient en une brume translucide qui se dissipa aussitôt. La confusion, déjà grande, s'aggrava lorsque le greffier s'écroula, frappé d'une crise cardiaque. Un des policiers donna des signes évidents de dérangement cérébral. Mais les plus affectés furent les professeurs Schonach et Haspe, convoqués à titre d'experts, et dont le désarroi frisait l'hystérie.

Après avoir hurlé des phrases incompréhensibles où l'on crut reconnaître les termes de « misérable mystificateur » et de « scandaleux numéro d'illusionnisme pour débiles mentaux », ils s'enfermèrent dans un bureau pour y rédiger un communiqué que la presse publia avec des commentaires tantôt acides et tantôt ironiques. Tout en reconnaissant qu'ils étaient incapables d'expliquer ce qui s'était passé dans le laboratoire, les deux physiciens niaient avec la dernière énergie que l'Achronine eût pu jouer un rôle quelconque dans la disparition de Haltern et de Horn. « Cette substance, disaient-ils, ne peut en aucun cas permettre à celui qui l'ingurgite de se déplacer dans le temps. Elle ne fait que donner l'illusion de ce déplacement. Comment cette illusion a-t-elle pu être partagée par les témoins de la scène en question ? Nous supposons que ce charlatan de Haltern est doué de pouvoirs hypnotiques qui lui ont permis de nous plonger tous dans un état d'hallucination collective. Il reste à déplorer que la vigilance de la police n'ait pas réussi à déjouer ce piège et que

l'imprudence bien connue du juge d'instruction Heinrich Horn ait abouti à en faire la victime de l'ignoble Haltern. »

L' « ignoble Haltern » et sa « victime » se retrouvèrent un an plus tôt, le mercredi 25 juin 1986, et Horn jeta autour de lui un regard étonné.

— Mais nous sommes toujours dans le même laboratoire, murmura le juge en se frottant l'estomac avec une grimace de douleur.

— Bien sûr, répondit Haltern ; nous avons voyagé dans le temps, pas dans l'espace.

— Je n'ai, en tout cas, ressenti aucune sensation extraordinaire, grommela Hom, à part ces crampes qui me tordent le ventre.

— Elles passeront très vite, assura le savant ; j'ai chez moi de quoi les calmer.

— Chez vous ? Qu'appellez-vous « chez vous » ?

— La mansarde où j'habitais en 1986 et où j'ai procédé à toutes mes expériences. Nous y trouverons ma réserve d'Achronine, mes dossiers, mes formules, bref ce qu'il faut pour donner à Kinzig l'impression que je suis sérieux... Il m'attend chez lui, ce soir, à dix heures...

— Et vous comptez vous y rendre malgré les mauvais procédés qu'il a employés contre vous ?

— Oui, et pour deux raisons, répondit Haltern ; à la vérité, je ne sais à quel Kinzig je vais avoir affaire. Ou il s'agit du Kinzig de 1986 à qui Luise a parlé de mes recherches et qui s'y intéresse, à tout hasard. Ou bien encore du Kinzig postérieur, celui qui a exploité l'Achronine, est revenu en 1984 pour kidnapper Luise et m'a fixé rendez-vous aujourd'hui.

Hom passa la main dans ses cheveux hirsutes.

— Il pourrait donc exister deux Kinzig ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

— Non. Ce sera l'un ou l'autre, répondit Konrad avec assurance ; et j'espère de tout mon cœur rencontrer le premier.

— Pourquoi ?

— Parce que, au lieu de le convaincre de l'importance de l'Achronine, comme j'ai eu le tort de le faire, je m'arrangerai pour le persuader que je suis un bricoleur un peu fou ou un imposteur qui cherche à l'escroquer. Du coup, il me mettra à la porte et la suite n'aura pas lieu... Vous comprenez, Horn : tout ce qui s'est produit après le 25 juin 1986 sera gommé du futur ! Et il me sera possible de reprendre mes expériences sans craindre qu'elles ne débouchent sur une calamité mondiale... Venez maintenant, l'heure s'avance. Nous allons prendre un taxi pour nous rendre chez moi...

— Inutile, j'ai ma voiture, dit le juge.

Konrad eut un rire moqueur.

— Mais non, Horn, vous n'avez pas votre voiture. Elle est restée

dans le temps que nous avons quitté !

Heinrich Horn sursauta, puis se mit à rire, lui aussi.

— Je vais avoir du mal à me familiariser avec ces galipettes, murmura-t-il.

Arrivé dans sa mansarde, Konrad enfouit rapidement dans un sac de cuir noir ses différents dossiers et plusieurs flacons de gélules.

— N'est-ce pas imprudent d'emporter tout cela avec vous pour vous rendre chez ce bandit de Kinzig ? fit remarquer le juge.

— Aucune importance si Kinzig se montre sceptique et réfractaire à mes idées, déclara Konrad ; en revanche, si le Kinzig que je vais rencontrer est le deuxième, le brasseur d'affaires sans scrupules, le fabricant de drogues, j'aurai besoin d'avoir tout mon matériel avec moi... Sans parler de ceci, ajouta-t-il, en sortant de sa poche le pistolet dont il avait menacé Horn dans le laboratoire.

Le visage de Heinrich Horn se contracta.

— Ne me dites pas que vous avez l'intention de..., commença-t-il d'une voix étouffée.

— De tuer Kinzig pour mettre fin à ce cauchemar ? ricana Konrad ; oui, mon cher juge, c'est en effet mon intention si je ne trouve pas un autre moyen de mettre ce salaud hors d'état de nuire ! Peut-on rêver un crime plus étonnant ? Commis sous les yeux du magistrat chargé de l'affaire ! Et avec l'arme que vous m'avez vous-même procurée ! Mais ce dernier détail ne sera pas mentionné, soyez tranquille...

— Parce qu'en plus, il faut que je vous accompagne ? murmura Horn en détournant les yeux.

— C'est indispensable, je le crains. Quoi qu'il arrive, j'ai besoin d'un témoin irrécusable. Je vous présenterai comme mon assistant et tout sera dit.

— Attention, Haltern ! Si le Sigmund Kinzig qui vous attend est celui de 1987, il a eu affaire à moi, il me reconnaîtra tout de suite ! Et je ne vais quand même pas pousser la fantaisie jusqu'à me déguiser !

— Inutile, assura Konrad ; votre présence servira de test. Si Kinzig vous ignore, ce sera l'homme de 1986 qui me voit pour la première fois et ne sait rien de l'Achronine. Je n'aurai qu'à jouer les farfelus pour qu'il nous jette à la porte et tout sera dit. Si, au contraire, il réagit devant vous comme devant le juge d'instruction que vous êtes, nous tiendrons la preuve qu'il vient de 1987 et que c'est un criminel dangereux...

— Et vous l'abattez comme un chien, marmonna Horn ; je n'aime pas cela, Haltern.

— Moi non plus ! Mais je serai, d'une certaine manière, en état de légitime défense... Rien ne dit, d'ailleurs, que je devrai en arriver là. Kinzig est un brasseur d'affaires trop avisé pour ne pas accepter une transaction : par exemple, sa liberté et sa vie en échange de la liste de

tous les labos clandestins où l'on fabrique du GZ.

— Et vous croyez qu'il jouera franc jeu ?

— Certainement pas, s'il peut faire autrement. Mais il lui sera difficile de tricher aussi longtemps qu'il se trouvera entre nos mains.

— Parce que vous comptez l'emmener avec nous ? s'exclama Hom, ébahi.

— Pourquoi pas ? Cela ne vaudrait-il pas mieux que de l'abattre ?

— En somme, vous faites de moi le complice ou d'un assassinat, ou d'un kidnapping !

— Qui vous parle de kidnapping et de complicité ? Vous, Heinrich Hom, juge d'instruction, lancez un mandat d'arrêt contre le fabricant de drogues Sigmund Kinzig. Et, comme cela vous est déjà arrivé, vous exécutez ce mandat vous-même.

Horn fourragea à deux mains dans sa tignasse blonde.

— Je suis heureux que vous soyez physicien, bougonna-t-il ; car vous auriez fait un avocat redoutable ! Vous jonglez avec la loi comme avec le temps...

À dix heures précises, les deux hommes arrêtaient leur voiture de location devant l'entrée de la villa de Kinzig. La grille était ouverte et personne ne semblait la garder. Le décor était identique à celui que Konrad avait déjà connu : les mêmes projecteurs invisibles éclairaient la façade néogothique ainsi qu'une partie du parc, et les mêmes reflets bleutés illuminaient la piscine. Une silhouette élégante, en smoking bleu nuit, remontait l'allée sablée à la rencontre des nouveaux arrivants.

— Ah ! cher professeur ! s'exclama Kinzig d'une voix cordiale ; quel plaisir de vous rencontrer et quel honneur vous me faites de venir ainsi me rendre visite !

Konrad Haltern se sentit pris de vertige. La scène était si exactement pareille à celle qu'il avait déjà vécue qu'il eut un instant l'impression d'avoir rêvé tout le reste... Mais son trouble ne dura pas car certains détails n'étaient pas les mêmes : il n'apercevait nulle part la gracieuse silhouette de Luise ; le visage de Kinzig semblait plus dur, plus fatigué, contracté par une sorte d'angoisse ; et c'est d'un ton fort différent qu'il ajoutait :

— Mais vous n'êtes pas seul ?

— Permettez-moi de vous présenter mon assistant, Heinrich Traben, dit Konrad.

L'homme d'affaires eut un sourire forcé.

— Enchanté, messieurs, sincèrement enchanté. Venez donc boire une coupe de champagne au bord de la piscine avant d'aborder le sujet de cette réunion...

— Luise n'est pas là ? demanda Konrad.

— La pauvre a été prise d'une violente migraine il y a un peu plus d'une heure, expliqua Kinzig ; elle est montée se reposer dans sa chambre. Mais j'espère quelle sera en état de nous rejoindre bientôt... Asseyez-vous, messieurs, je vous en prie, et permettez-moi de vous servir...

« Nicholas, le majordome, manque à l'appel, lui aussi, songea Konrad ; nous ne repartons donc pas à zéro, comme je l'avais espéré, et le Kinzig que voici n'est pas celui de notre première entrevue... Je me demande quel jeu il joue. Essaie-t-il de me faire croire le contraire ? Ou me tend-il un piège, et lequel ? Aurait-il eu le culot de droguer le champagne qu'il nous offre pour nous entraîner avec lui dans un autre temps ? Ce n'est pas impossible... »

— Non, merci, je ne bois pas, dit-il quand Kinzig s'approcha de lui, une coupe à la main ; mon assistant non plus.

— Quelle vertu, messieurs ! Je dirai même : quel ascétisme ! ricana l'homme d'affaires ; il ne nous reste plus, par conséquent, qu'à en venir au fond du problème... Je suppose qu'il se trouve dans cette mallette, ajouta-t-il en désignant le sac de cuir noir que Konrad avait posé à ses pieds ; mais j'ai quelque peine, vraiment, cher professeur, à croire ce que vous avez dit à Luise. Auriez-vous, tout de bon, inventé une substance qui permette de voyager dans le temps ? Ce serait un événement considérable !

— Considérable, en effet, répondit Konrad d'un ton froid ; et qu'il convient de n'exploiter qu'avec la plus grande prudence, sous peine de provoquer des bouleversements catastrophiques dans la vie de nos contemporains. Mal utilisé, ce produit risque d'entraîner des ravages.

— En quoi le GZ est-il si dangereux ? demanda Kinzig.

Le savant eut un rire bref.

— Vous venez de vous trahir, Kinzig ! s'exclama-t-il ; le nom de GZ n'existe que depuis l'époque où vous vous êtes mis à lancer l'Achronine sur le marché ! Vous pouvez arrêter là votre comédie ! Qu'en attendiez-vous ? Vous vouliez me faire croire que nous prenions contact pour la première fois ?

— Cela aurait facilité bien des choses, pas vrai ? répliqua Kinzig avec un sourire goguenard ; vous m'auriez livré votre découverte en toute candeur, comme précédemment, et je me serais arrangé pour que vous ne me mettiez pas des bâtons dans les roues par la suite... D'ailleurs, vous aussi, vous avez essayé de me mystifier, ajouta-t-il en regardant Heinrich Hom ; l'ennui, c'est que votre prétendu assistant est un peu trop connu. Bonsoir, monsieur le juge ! Que diable êtes-vous venu faire ici ?

— Vous mettre en état d'arrestation, Kinzig, répondit Hom d'un ton détaché.

— Allons donc ! Sous quelle inculpation ?

— Fabrication et vente clandestines de drogues dangereuses.

Le rire de Kinzig s'éleva dans la nuit.

— Amusant ! s'exclama-t-il ; amusant mais tout à fait irréalisable, je le déplore pour vous !

— Vraiment ? Et pourquoi, je vous prie ?

L'homme d'affaires se pencha en avant, les yeux brillants.

— Parce que le délit auquel vous faites allusion n'a pas encore été commis, monsieur le juge ! Nous sommes en 1986 ! L'exploitation industrielle de l'Achronine, ou du GZ, ne commencera que l'année prochaine ! Vous ne possédez par conséquent aucun motif d'instrumenter contre moi. À l'heure qu'il est, je suis aussi innocent que l'agneau qui vient de naître ! En revanche, votre présence, chez moi, sous un faux nom, est tout à fait répréhensible et je devrais vous accuser d'usurpation d'identité...

Konrad et Hom échangèrent un regard et le visage du juge se rembrunit.

— Kinzig, dit le savant d'un ton résolu, quand vous avez kidnappé Luise en 1984, vous m'avez laissé une lettre où vous me donniez rendez-vous aujourd'hui pour discuter de l'Achronine et des problèmes qu'elle pose. Je ne me suis pas servi de cette lettre pour vous compromettre car elle n'aurait convaincu personne. Mais enfin, me voici, comme vous le souhaitiez. Que me voulez-vous ?

Kinzig se remit à rire.

— Vous n'imaginez tout de même pas, mon cher Konrad, que je vais vous répondre en présence d'un juge d'instruction ! L'entretien que je désire avoir avec vous est des plus confidentiels.

— Je puis me retirer, proposa Hom.

— Il n'en est pas question ! déclara Konrad, fermement ; vous êtes ma seule protection, Hom. Je tiens à ce que vous soyez témoin de ce qui va se dire ici... Kinzig, dans votre lettre, vous me proposiez de reprendre la direction des opérations et de résoudre les problèmes provoqués par l'exploitation inconsidérée de l'Achronine... J'accepte votre proposition, mais à une condition.

Les yeux de l'homme d'affaires eurent une lueur méfiante.

— Laquelle ?

— Que vous vous retiriez entièrement du circuit et alliez vous faire pendre ailleurs ! Dès que vous m'aurez communiqué la liste de tous les laboratoires clandestins où se fabrique actuellement le GZ, vous serez libre !

— Et si je refuse ? demanda Kinzig.

D'un geste vif, Konrad braqua sur lui le pistolet qu'il portait dans sa poche.

— Je vous tue !

Kinzig se remplit une coupe de champagne.

— Voilà au moins qui a le mérite d'être clair, dit-il avec un sourire sarcastique ; ce n'est plus « la bourse ou la vie » mais « la ruine ou la mort » ! Mais vous serez inculqué d'assassinat, mon cher Konrad, et votre juge est tout trouvé !

— Je plaiderai la légitime défense ! répliqua Konrad ; en vous tuant, je sauve la raison et la vie de centaines de milliers d'individus.

— Eh bien, je bois à votre héroïsme, Konrad, ricana l'homme d'affaires.

Il prit sa coupe, la vida d'un trait et se resservit aussitôt. Une expression étrange apparut sur son visage amaigri.

— Et, maintenant, le verre du condamné, murmura-t-il.

Il but à nouveau et jeta un regard de défi au savant.

— Qu'attendez-vous pour tirer ? demanda-t-il dans un souffle.

— Attention, Haltern ! cria Horn ; il est en train de...

— Trop tard ! gronda Konrad ; il... il est parti !

Le fauteuil de Kinzig était vide.

— Parti à une vitesse foudroyante, poursuivit le savant ; il a dû user et abuser du GZ et détraquer complètement son horloge biologique centrale.

— Il avait donc drogué ce champagne, murmura Horn.

— Oui. Et il comptait m'en faire boire pour m'entraîner avec lui dans je ne sais quelle région du temps où il aurait eu tout pouvoir sur moi. Et, puisque vous étiez là, vous auriez fait partie du voyage...

— Nous l'avons échappé belle ! remarqua le juge.

— C'est vrai, dans l'immédiat. Mais maintenant, nous n'avons plus guère de chances de mettre la main sur la liste des laboratoires clandestins et d'arrêter la production de GZ... Je ne vois plus qu'une solution, Horn : attaquer Kinzig là où il est le plus vulnérable, je veux dire dans son empire industriel. Cela l'obligera sans doute à revenir du temps où il s'est réfugié pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Car, si je le ruine aujourd'hui, je rends pratiquement impossibles ses entreprises de demain.

— Et comment comptez-vous procéder ?

Konrad eut un sourire amer.

— Je vais utiliser des méthodes tellement illégales, mon cher juge, qu'il vaut beaucoup mieux pour vous ne pas être au courant. Prenez donc la gélule blanche que je vous ai confiée et rentrez chez vous !

— En aucun cas ! s'exclama Horn avec énergie ; il ne sera pas dit que j'aurai abandonné une enquête dès son début ! Et puis, si vous voulez tout savoir, ce petit jeu de saute-mouton dans le temps commence à m'amuser... Mais j'y pense : où est Luise ?

— Je suis persuadé qu'elle n'est pas ici, murmura Konrad ; Kinzig a dû l'envoyer dans le futur, hors de ma portée, ainsi d'ailleurs que toute son équipe d'hommes de main, à commencer par son majordome

Nicholas.

— Allons quand même jeter un coup d'œil à la villa, proposa Horn.

La visite fut rapide. Toutes les pièces étaient vides et dans un état d'abandon évident.

— Que c'est étrange, dit le juge.

— Moins qu'il ne semble. Kinzig a besoin de tout son monde, là où il est, pour fabriquer le GZ et le vendre aux amateurs.

— Pourquoi ne pas essayer de trouver son repaire ?

— Nous risquerions de perdre notre temps, c'est le cas de le dire. Mieux vaut l'en faire sortir... Que diriez-vous d'un petit voyage à New York, monsieur le juge ?

— J'en dirais que vous avez décidément la bougeotte, dans le temps comme dans l'espace ! grommela Heinrich Hom.

CHAPITRE XI

Francis Ruskin serra si fort son combiné téléphonique que ses jointures blanchirent.

— Il a bien dit « de la part du prophète » ? répéta-t-il d'une voix rauque.

— Oui, monsieur Ruskin, répondit sa secrétaire.

— Passez-le-moi de toute urgence... Allô ? C'est vous, le prophète ?

— C'est bien moi, dit Konrad ; le moment est venu, Ruskin. Quand puis-je venir vous voir ?

— Mais... tout de suite ! cria Ruskin ; le temps passe, la date se rapproche...

— J'arrive... Je serai accompagné d'un ami qui a, pour vous, d'excellentes nouvelles. Á tout de suite...

Quelques minutes plus tard, Konrad et Hom entraient dans le bureau de Ruskin que l'émotion avait rendu violet.

— Je vous présente Heinrich Hom, juge d'instruction à Berlin, dit Konrad ; il a bien voulu se déplacer tout exprès pour vous donner quelques informations confidentielles sur Sigmund Kinzig.

— Je puis vous annoncer, enchaîna Hom, impassible, que Kinzig va être inculpé de fabrication et de vente de stupéfiants dangereux, placé en liberté surveillée, sous caution d'un million de marks, que l'usine où il fabrique la drogue en question sera fermée et les stocks mis sous scellés.

« Et dire, songea-t-il avec ironie, qu'il n'y a pas le moindre mensonge dans tout ceci ; je me borne à annoncer ce qui se produira dans un an ! »

— C'est... c'est fantastique ! balbutia Ruskin en s'épongeant le front ; la presse est-elle au courant de l'affaire ?

— Non, répondit Konrad ; et elle ne le sera pas avant un certain temps... Mais rien ne vous empêche de répandre la nouvelle dans les milieux qui pourraient s'y intéresser... à Wall Street, par exemple, où elle fera certainement son petit effet. Les actions de la Kinzig Allgemeine Gesellschaft vont sûrement donner des signes de faiblesse...

— Mais ce damné Kinzig va arriver dare-dare pour redresser la situation, grommela Ruskin.

— Je doute fort qu'il soit en mesure de le faire, assura Konrad ; à vous, Ruskin, de vous montrer plus rapide que lui et de lui rendre la

monnaie de sa pièce : il voulait mettre la main sur votre société ; vous êtes en mesure de vous emparer de la sienne. Ce n'est pas à moi de vous donner la méthode à suivre, mais il me semble que l'annonce de l'inculpation de Kinzig, suivie d'un rachat massif des actions de sa compagnie, devraient emporter le morceau.

— Je vais de ce pas à Wall Street ! s'écria Ruskin en se dirigeant vers la porte.

Konrad le retint par le bras.

— Un instant, Ruskin. Lors de notre dernière conversation, je vous ai dit que, pour abattre l'empire de Kinzig, j'aurais besoin, le moment venu, d'un groupe d'hommes résolus qui obéiraient à mes ordres sans poser de questions.

— Je m'en souviens, admit Ruskin en fronçant les sourcils.

— Eh bien, ce moment est venu. Où vais-je trouver ces hommes ?

— Il faudrait que je puisse donner un coup de téléphone, murmura Ruskin ; vous permettez ?

Il composa le numéro de Tomaso Siusi.

— Ici Pumpkin, annonça-t-il ; le prophète est là, avec des nouvelles sensationnelles... Il a besoin d'hommes... Tu peux le recevoir ? Très bien. Je pars pour Wall Street. Viens m'y rejoindre dans le bureau de Sam Bryan...

Il raccrocha et se tourna vers Konrad avec un grand sourire.

— Tomaso Siusi vous attend dans une salle de billard du Bronx, en face du Yankee Stadium, dit-il ; il vous trouvera ce qu'il vous faut... et, pour les frais, je m'en charge...

Dans le taxi qui les emmenait vers le Bronx, Heinrich Horn frappa soudain sur l'épaule de Konrad.

— Tomaso Siusi ! s'exclama-t-il ; je savais bien que ce nom-là me disait quelque chose ! C'est celui d'un des maffiosi les plus puissants de ce pays ! Vous n'allez quand même pas vous allier à une pareille canaille !

— Je m'allierais au diable pour venir à bout de Kinzig ! assura Konrad avec force ; mais je comprendrais fort bien, mon cher juge, que cette rencontre vous soit pénible. Tenez ! Allez donc m'attendre là-bas, dans ce bar. Je vous y rejoindrai dans une heure...

Horn secoua la tête d'un air obstiné.

— Je reste avec vous quoi que vous fassiez, Haltern. Mais je vous préviens : si les choses tournent mal, je serai sans doute forcé de témoigner contre vous...

— J'y compte bien ! s'exclama le savant en riant ; il faudra au moins un témoignage comme le vôtre pour que je ne sois pas interné dans une clinique psychiatrique quand tout sera terminé !

Ils pénétrèrent bientôt dans une vaste salle enfumée où quelques hommes en bras de chemise jouaient au billard sans aucune

conviction, comme s'ils se trouvaient là pour le décor. L'un d'eux s'approcha de Konrad et de Horn et les apostropha d'un ton hargneux :

— Ceci est un club privé, les mecs. Barrez-vous et plus vite que ça !

— Siusi nous attend, dit Konrad ; de la part de Ruskin... et du prophète.

L'attitude de l'homme changea aussitôt.

— Par ici, grogna-t-il en se dirigeant vers le fond de la salle.

Il s'arrêta devant une porte et frappa. Le battant s'entrebâilla.

— Deux rombiers demandent Tomaso, dit l'homme ; ils parlent de Ruskin et du « prophète »...

— Qu'ils entrent, ordonna une voix sèche.

Au centre d'une petite pièce, elle aussi bleue de fumée, cinq hommes jouaient au poker. L'un d'eux, les cheveux plats et gominés, le visage triangulaire, le nez en bec d'aigle, les lèvres en lame de couteau, fixa ses yeux d'un noir d'encre sur Konrad et Horn.

— Lequel de vous est le prophète ? demanda-t-il avec une certaine ironie.

— Moi, répondit Konrad.

— Et tu prétends être capable de prédire l'avenir ?

— Entre autres choses, oui.

Des ricanements s'élevèrent autour de la table. Tomaso Siusi fronça les sourcils.

— Caltez, les gars ! grommela-t-il ; j'ai à faire... Mais restez à portée de voix.

Les joueurs de poker disparurent en laissant leurs cartes et leurs mises sur le tapis. Siusi fit glisser entre ses mains une pile de jetons multicolores.

— Qui c'est, ton pote ? murmura-t-il sans regarder ses visiteurs.

Konrad hésita. Horn répondit à sa place :

— Un pote, déclara-t-il tranquillement.

— Je vois, dit Siusi en continuant son manège ; je n'aime pas les zigues comme vous. Ou bien ce sont des arnaqueurs de première... ou alors ils vous collent le *malocchio*...

Et, braquant son index et son annulaire sur Konrad, il fit le signe qui conjurait le mauvais sort. Le savant se mit à rire.

— Les prophètes sont parfois utiles, Siusi, fit-il remarquer ; en prévenant Ruskin de ce qui risquait de se passer, à Wall Street, d'ici le 2 juillet prochain, je l'ai empêché de boire le bouillon... et toi aussi ! Je peux même m'arranger pour faire mieux et vous rendre, tous les deux, propriétaires de la majorité des actions de la Kinzig Allgemeine Gesellschaft...

Le maffioso redressa brusquement la tête et ses joues mates se colorèrent.

— Ça, je demande à le voir pour y croire ! ricana-t-il.

— Ruskin t'expliquera la manœuvre quand tu le rejoindras à Wall Street.

Konrad jeta un coup d'œil amusé sur la table.

— Mais si tu veux que je te fasse tout de suite une petite démonstration de mes pouvoirs, ajouta-t-il, je vais te dire, dans un instant, quelles seront les donnes qui vont être distribuées, d'ici une heure, entre tes partenaires et toi... Ne bouge pas...

Il avala une gélule rouge et sentit à peine le bond qui l'envoyait dans le futur. « Les réactions sont de plus en plus rapides, songea-t-il ; à force de solliciter ma glande pinéale à coups d'Achronine, je l'ai rendue anormalement sensible... Il va falloir que je me penche sur ce problème... Mais j'en ai un autre à résoudre pour l'instant... »

La table était à nouveau occupée par les joueurs de poker. Konrad en fit le tour, notant au passage les jeux de chacun. Puis il prit une gélule blanche et réintégra le présent. Heinrich Horn n'avait pas bougé mais Siusi s'était dressé en renversant sa chaise et, le visage convulsé par la peur, fixait des yeux exorbités sur l'endroit où Konrad était en train de réapparaître.

— C'est... c'est de la sorcellerie ! balbutia-t-il d'une voix étranglée.

Konrad haussa les épaules.

— Ton grand-père aurait dit la même chose s'il avait vu le premier récepteur de télévision ! répliqua-t-il ; je ne suis pas vraiment un prophète, Siusi. J'ai découvert une substance qui permet de se déplacer dans le temps...

Il prit dans sa poche la boîte contenant les gélules et la montra au maffioso.

— Á l'aide de ceci, je viens de faire un « voyage » d'une heure dans le futur et je vais te dire ce que j'ai vu : la partie a repris ; trois des joueurs n'ont rien en main, à part des clopinettes. Toi, tu as touché une double paire as-valets. Celui qui est assis en face de toi, un petit rouquin avec une balafre en travers du menton, a un brelan de dames et relance de deux cents dollars avant de demander deux cartes. Il rentre un sept et un neuf. Tu te sers une carte : une dame. Si tu ajoutes mille dollars au pot, ton rouquin va croire que tu as un full et se dégonfler... Tu veux attendre une heure, pour vérifier, ou nous parlons affaires tout de suite ?

Siusi se rassit et recommença à manipuler ses jetons, les yeux baissés.

— Je t'écoute, murmura-t-il.

— J'ai besoin de vingt hommes, expliqua Konrad ; des durs qui n'ont peur de rien... même pas de faire un saut d'un an dans le temps. Aucun risque ! Ils seront revenus quelques minutes après leur départ. Leur mission est simple : ils doivent se glisser dans les réseaux qui revendent une drogue nommée GZ, ou Achronine, et remonter la

filière jusqu'aux labos clandestins qui la fabriquent. Plus ils ramèneront d'adresses, mieux ils seront payés...

— Et... c'est tout ? demanda le maffioso après un instant de silence.

— Pour l'instant, oui. J'aurai peut-être encore besoin d'eux pour repartir en 1987 et liquider les labos en question, mais nous verrons cela plus tard... Qu'en dis-tu ?

Siusi releva la tête et un sourire ironique étira ses lèvres trop minces.

— Tu paies combien pour le... voyage ?

— Pose la question à Ruskin. C'est lui qui banque...

— Alors, c'est dans la poche, dit le maffioso ; Pumpkin Ruskin et moi, on s'est toujours bien entendus.

— Combien de temps pour trouver tes bonshommes ?

— Rendez-vous demain, ici, même heure.

— D'accord. Je serai là pour faire le topo. Et nous attendrons ensemble qu'ils reviennent.

Heinrich Horn fit un pas en avant.

— Un détail capital, Siusi, dit-il d'une voix grave ; dis bien à tes malfrats de ne pas ramener avec eux des échantillons de la drogue en question. Pas un gramme, tu m'entends !

Le maffioso eut une expression de défi.

— Sinon ?

— Sinon, c'est toute la brigade des stup's qui vous tombe sur le paletot, je te le garantis !

Une lueur haineuse passa dans les yeux noirs de Siusi.

— Qui es-tu ? gronda-t-il ; un flic ?

— Peu importe qui je suis. C'est ce que je dis qui compte ! À demain !

— Ce qui, pour nous, veut dire : à tout de suite ! ricana Konrad en tendant une gélule au juge.

— On ne pourrait pas en profiter pour se balader dans New York et vivre pendant quelques heures, comme tout le monde ? protesta ce dernier.

— Une autre fois, mon vieux. Il nous reste tant de choses à faire...

— En somme, le temps nous manque, c'est un comble ! ironisa Horn en portant la gélule à ses lèvres, en même temps que son compagnon.

Siusi les regarda disparaître avec une sorte de frisson. « Sorciers ou pas, il y a quelque chose à tirer de ces gonzes ! se dit-il ; je ne vois pas encore bien quoi mais il faudra que j'y réfléchisse... En attendant, si nous nous reprenions cette partie de poker... »

— Vous pouvez revenir, les gars ! cria-t-il ; et apprêtez vos morlingues ! Je sens que je tiens une pêche terrible...

Ses partenaires reprirent leur place autour du tapis. Moins d'une heure plus tard, tout se passa exactement comme l'avait prédit Konrad

et le maffioso rafla la totalité des mises avec une double paire as-valets.

— Je parie que tu as bluffé ! geignit le rouquin en jetant ses cartes devant lui.

— Mais tu ne le sauras jamais ! ricana Siusi en se levant ; suffit pour aujourd'hui ! On m'attend à Wall Street...

Quarante-cinq minutes après, il entra dans le bureau de l'agent de change, Sam Bryan.

— Ah ! te voilà quand même ! s'exclama Ruskin qui faisait les cent pas dans la pièce ; qu'est-ce que tu foutais, bon sang ?

— Je bavardais avec ton prophète.

— Et alors ?

— Je te raconterai. Et ici, comment se passent les choses ?

— Le mieux du monde, assura Bryan avec un large sourire ; dès que le bruit a couru que Kinzig avait des difficultés avec la Justice, ça a été le grand remue-ménage. À croire que tout le monde lui en veut !

— C'est le cas ! assura Ruskin ; et, maintenant, à la curée ! Sam ! Tu campes ici s'il le faut et tu me tiens au courant, heure par heure, de la cote de la Kinzig Allgemeine Gesellschaft... Tomaso, tu as rassemblé les fonds disponibles ?

— Tout est prêt, assura le maffioso ; j'ai même posté des gars à l'aéroport, au cas où le Chleuh arriverait en catastrophe...

— Et, pour le reste, qu'est-ce qu'il te voulait, le prophète ?

Siusi regarda Sam Bryan. L'agent de change comprit aussitôt et quitta son bureau sans mot dire.

— Il veut vingt hommes pour voyager dans le temps et s'infiltrer dans les réseaux de Kinzig, résuma Siusi ; il s'agit de repérer l'adresse de tous les labos clandestins qui fabriquent une came appelée GZ. Mais le mec qui accompagne ton prophète, et qui pue le flic à plein nez, interdit qu'on en ramène un seul gramme. Sinon, gare aux Stups ! C'est donc qu'elle a de la valeur, cette came... et sans doute un rapport avec les voyages dans le temps...

— Et alors ?

— Et alors, ça expliquerait tout le reste, y compris pourquoi ton prophète peut prédire l'avenir. Il lui suffit d'y aller avec une dose de GZ ! Si nous mettons la main sur les réseaux de Kinzig, pourquoi pas sur ses stocks ?

Une grimace déforma l'épais visage de Ruskin.

— Ça pourrait être dangereux, marmonna-t-il.

Le maffioso éclata de rire.

— Et les tonnes de feuilles de coca que tu expédiais à Kinzig, ça ne l'était pas, peut-être, dangereux ?

CHAPITRE XII

Dans l'avion qui les ramenait à Berlin, Konrad Haltern et lui, Heinrich Horn jeta un coup d'œil satisfait sur le feuillet qu'il tenait à la main.

— Ce sera beaucoup plus facile que je ne le croyais, dit-il ; Kinzig ne possède que cinq laboratoires clandestins, dont deux aux Etats-Unis, à New York et Los Angeles, et les trois autres en Allemagne fédérale, à Hambourg, Francfort et Düsseldorf.

— Sans compter l'usine qu'il va faire construire prochainement dans le quartier de Westhafen, près du port de Berlin, rappela Konrad.

— Oui, mais celle-là sera mise sous séquestre, fit remarquer le juge ; et, pour les autres, j'en fais mon affaire. Quant aux labos américains, le plus simple serait sans doute de donner leur adresse à la Brigade des Stupéfiants.

Konrad secoua la tête.

— Désolé, Horn, mais ce n'est pas du tout ainsi que je vois les choses, déclara-t-il ; si la police, qu'elle soit allemande ou américaine, intervient dans cette affaire, il se passera ce qui se passe d'ordinaire en pareil cas : les réseaux de Kinzig se mettront en sommeil et, quelques mois plus tard, ils reprendront leurs activités. Il faut remonter à la source de leur approvisionnement, c'est-à-dire à l'usine elle-même, avant que vous ne l'ayez fermée et placé ses stocks sous scellés. Ces stocks, je veux pouvoir en disposer librement dans un endroit muni de tout le matériel nécessaire. Cela fait, l'usine sera détruite.

Hom eut un haut-le-corps.

— Qu'est-ce que vous avez encore inventé, diable d'homme ! s'exclama-t-il ; aucune loi ne vous permet de vous approprier la marchandise de Kinzig et moins encore de démolir son usine.

— Aussi me passerai-je du concours de la loi et de ses représentants, répondit paisiblement le savant ; peut-être serait-il préférable, Hom, que nous nous séparions, une fois arrivés à Berlin, et que vous alliez attendre, dans votre cabinet, la suite des événements.

— En somme, après m'avoir utilisé de toutes les manières et plongé jusqu'au cou dans vos machinations ténébreuses, vous voulez maintenant me mettre sur la touche, grommela Horn ; trop tard, mon vieux ! J'y suis, j'y reste, et je ne vous lâcherai pas d'une semelle avant que vous n'en ayez terminé !

— Á votre aise, dit Konrad ; mais, dans ce cas, attendez-vous à faire

de nouvelles rencontres qui vous paraîtront encore moins... orthodoxes que les précédentes. Vous devez connaître Karl Nieblum, au moins de nom...

— Comment donc ! Ce vieux nazi nostalgique et revanchard qui a formé une bande de fanatiques dont les activités oscillent entre le gangstérisme et le terrorisme politique ! Ne me dites pas que vous êtes en cheville avec lui !

— Et pourtant si ! J'ai eu l'occasion de lui rendre service en sauvant la vie à cinq de ses hommes et il m'en a une vive reconnaissance. J'ajoute qu'il me prend pour un des Grands Initiés qui inspiraient, dit-on, son défunt Führer.

Heinrich Horn leva les yeux au ciel.

— Nous sommes en pleine fantasmagorie ! soupira-t-il : et que comptez-vous demander à Nieblum ?

— Son aide et celle de son équipe pour déménager les stocks de Kinzig, les entreposer dans un endroit discret et, ensuite, raser l'usine.

— Ah ! pour le coup, je m'y oppose ! s'écria le juge ; sans stocks et sans usine, il n'y a plus d'affaire Kinzig... et que devient mon instruction ?

— Il n'y aura surtout plus de Kinzig, rectifia Konrad ; comprenez donc, mon cher Horn, que je suis en train d'arracher les dents du tigre ou d'enlever son venin au serpent, comme vous voudrez ! Á New York, Ruskin et Siusi font le nécessaire pour ruiner la Kinzig Allgemeine Gesellschaft. Nous possédons la liste des laboratoires clandestins d'où provient le GZ et nous nous en occuperons bientôt. Maintenant, je vais frapper Kinzig au cœur en faisant disparaître ses stocks et son usine. Où qu'il soit, quoi qu'il fasse, il ne s'en remettra pas. Vous n'aurez peut-être plus un dossier Kinzig à instruire mais des centaines de milliers de malheureux cesseront d'être menacés dans leur raison et dans leur vie, sans parler des retombées sociales et politiques que vous connaissez et qui disparaîtront, elles aussi.

— Á condition que Siusi et ses maffiosi d'une part, Nieblum et ses fanatiques d'autre part ne reprennent pas, tout simplement, les affaires de Kinzig en main ! objecta le juge ; avez-vous pensé à cela ? Avez-vous pensé que les hommes de Siusi ont sans doute ramené avec eux des échantillons du GZ, malgré l'interdiction que je leur en ai faite ?

— J'y ai pensé, et j'ai prévu une parade, assura Konrad en souriant ; mais je ne vous en parlerai que le moment venu. Si je vous dis tout à présent, vous n'aurez plus aucune surprise...

— Avec vous, cela m'étonnerait fort, maugréa Horn ; au fait, je ne vous demande pas *où*, mais *quand* nous allons nous rendre à présent ?

— 31 mai 1986, précisa le savant ; dans son temps à lui, j'ai quitté Nieblum hier. Il sera certainement surpris de me revoir aussi vite... et en votre compagnie. Car il doit vous connaître autant que vous le

connaissiez.

De fait, dès que le gangster vit apparaître le juge d'instruction aux côtés de Konrad, il manifesta aussitôt une vive colère et apostropha le savant avec violence.

— Est-ce à cela que se résument vos prétendus exploits ? gronda-t-il ; à me tendre un piège grossier pour introduire chez moi un représentant de la justice ?

— Il n'y a pas de piège et je ne représente pas ici la Justice, du moins en ce qui vous concerne, Nieblum, répliqua Hom.

— Alors, qu'est-ce que vous faites là ?

— Disons que j'assiste, en tant que témoin objectif, à une succession d'événements insolites.

— Le moment est venu, Nieblum, ajouta Konrad ; il s'agit de recruter un certain nombre d'hommes résolus, prêts à faire un voyage dans le futur. Objectif : l'usine que Kinzig va faire construire prochainement dans le quartier de Westhafen. Jour « J » : je le situe à environ un an, quand l'usine commencera à fonctionner à plein rendement. But de l'opération : vous emparer des stocks du produit fabriqué et aller les dissimuler dans un endroit discret, à Berlin ou aux environs, où je pourrai me faire aménager un laboratoire. Après quoi vous ferez sauter l'usine.

Les étranges yeux clairs de Nieblum étincelèrent et les cicatrices qui labouraient son visage de reître devinrent très nettes.

— Voilà un plan très clair et aisément réalisable, murmura-t-il.

— Il ne pose de problèmes que sur un point, rectifia le savant ; je ne veux pas de victimes ! Si, comme il est probable, vous rencontrez des gardes ou des veilleurs de nuit, arrangez-vous pour les neutraliser sans mettre leur vie en danger.

Heinrich Horn eut un sourire approbateur mais ne dit mot.

— Simultanément, poursuivit Konrad, d'autres commandos prendront possession des laboratoires clandestins dont voici la liste. Mêmes instructions, même travail : enlever les stocks, détruire les locaux et épargner les hommes...

Sa voix devint soudain tendue :

— Si, au cours de ces interventions, vous mettez la main sur Kinzig ou sur sa maîtresse, Luise Polling, vous les ramenez à l'époque où nous sommes... Autre chose : vos hommes recevront l'ordre formel de ne pas détourner la plus petite parcelle des stocks de drogue dont ils s'empareront, sous peine de compromettre l'opération tout entière. Est-ce bien compris, Nieblum ?

Le gangster rectifia machinalement la position.

— Bien compris ! répéta-t-il en faisant saillir sa mâchoire prognathe.

— Avez-vous une idée de l'endroit où nous pourrions entreposer les

stocks et qui nous servirait en même temps de Q.G. ?

— Il y a ma villa de Gatow. Elle est encerclée de bois et de prairies et les allées et venues autour d'elle n'attireront pas l'attention, vu la proximité de l'aéroport d'à côté qui dépend des forces britanniques.

— Parfait. Nous nous y retrouverons demain à pareille heure avec les hommes que vous aurez désignés.

Nieblum sourit avec orgueil.

— Je n'aurai aucun besoin de les désigner. Ils seront tous volontaires !

L'usine de la Kinzig Allgemeine Gesellschaft se dressait sur les bords du canal qui relie la Spree à la Havel, non loin de la célèbre prison de Moabit et de la centrale électrique. Debout à l'avant de la péniche qui transportait le commando de Nieblum, Heinrich Hom eut un léger gloussement.

— Tout un programme pour ce cher Kinzig ! murmura-t-il ; il est allé se nicher entre la puissance industrielle et le bain comme si l'une pouvait le protéger contre l'autre. C'est oublier que la distance qui les sépare est parfois courte !

— Trêve de philosophie ! Nous approchons du débarcadère, dit Konrad d'un ton agacé.

Horn considéra le savant avec ironie. « Si j'ai l'air aussi malin que lui en combinaison noire et cagoule, songea-t-il, nous devons, tous les deux, faire une belle paire de corniauds ! Pourquoi diable a-t-il tenu à participer à ce raid ? Et moi ? Alors qu'il aurait été si simple d'en attendre le résultat dans la villa de Nieblum... ou de nous transporter à demain pour lire, dans les journaux, le compte rendu de l'affaire. Voilà sans doute les limites de la découverte de Haltern : l'homme préférera toujours vivre à avoir vécu... »

Un léger choc le fit chanceler. La péniche venait d'arriver au débarcadère. Déjà des ombres presque invisibles dans la nuit bondissaient sur la plate-forme, amarraient l'embarcation, couraient prendre position devant la porte de l'usine. Hom et Haltern suivirent le mouvement. Des bribes de phrase leur parvinrent :

— ... Pas été prévenu...

— ... Chargement exceptionnel...

— ... Me faut des ordres...

— ... Pas discuter comme ça toute la nuit, merde ! Ouvre...

Un cliquetis de serrure déverrouillée, un grincement de gonds, une exclamation étouffée, un bruit sourd... Les ombres se ruèrent sur l'entrebâillement. Hom s'y glissa le cœur battant. « Me voilà en pleine illégalité ! se dit-il ; vol avec effraction, association de malfaiteurs, articles 512 et 513 du code pénal... La barbe ! Tout ceci ne doit se passer que l'année prochaine ! »

— Alors, juge, on a les chocottes ? grinça une voix à son oreille.

Horn se détourna et reconnut les yeux clairs de Nieblum qui luisaient dans les fentes de la cagoule.

— Occupe-toi plutôt de tes arsouillés ! répliqua rudement le juge ; s'il y a un coup de feu de tiré, l'opération est en l'air.

— Il n'y en aura pas, assura le gangster.

De fait, tout se déroulait dans un silence presque total, troublé, ça et là, par des souffles rauques et des heurts étouffés.

— Ça se présente comme à la manœuvre, jubila Nieblum ; reste à trouver l'entrepôt...

— À gauche, au fond de la cour, indiqua Horn, impassible.

Le gangster sursauta.

— Comment diable sais-tu...

— Je suis déjà venu ici pour y apposer des scellés... dans six mois, ricana le juge.

— Allons-y ! pressa Konrad en s'élançant.

Il pénétra dans un vaste local rempli de cantines métalliques et s'immobilisa.

— Nous devons y passer la nuit, murmura-t-il avec accablement.

— Une heure, pas plus, garantit Nieblum ; d'autres hommes arrivent avec un camion. Trois allers et retours de l'usine à la péniche et l'affaire est dans le sac.

— Bon. Le labo ?

— Au sous-sol, précisa Horn.

— Qu'est-ce qu'on ferait si on ne t'avait pas ! ricana le gangster.

Sans répondre, le juge se faufila entre les piles de cantines vers un escalier en colimaçon qu'il descendit à toute allure, Konrad sur ses talons.

— Ici, on peut allumer, affirma le savant ; l'endroit est, par définition, occulté et insonorisé.

Il chercha un commutateur, le tourna. Une lumière froide éclaira une longue pièce dont les murs étaient garnis de carreaux blancs. Des tables se dressaient au milieu, chargées d'instruments divers, de tubes à essai, de flacons et de becs Bunsen. Un microscope électronique se trouvait dans un coin.

— Comment se débarrasser de tout cela ? grommela Konrad en saisissant un bocal plein d'un liquide opalin et en le fracassant sur le sol ; Nieblum, fais venir ton équipe !

— Inutile ! assura le gangster ; deux hommes et quelques pains de plastic placés au bon endroit et ce labo sera réduit en miettes avec son contenu...

— Cette porte là-bas, sur quoi donne-t-elle ? demanda le savant en désignant l'autre extrémité du local.

— Je crois me souvenir que ce sont les chambres des chimistes,

répondit Hom.

— Allons voir...

La porte était verrouillée mais Nieblum l'ouvrit sans difficulté à l'aide d'un petit instrument métallique que Hom considéra avec intérêt.

— Tu n'en as jamais vu d'aussi près, hein, juge ? ricana le gangster.

— Non, je dois reconnaître que c'est nouveau pour moi, admit Hom.

— Vos gueules ! gronda Konrad en devenant très pâle ; on crie là-bas...

Des appels s'élevaient en effet non loin.

— Au secours ! Au secours ! À l'aide !

— Mais c'est la voix de Luise ! s'exclama le savant ; elle vient d'ici...

Vite, Nieblum !

Quelques secondes plus tard, Konrad bondissait dans une chambrette étroite où deux formes gisaient sur des lits de camp disposés côte à côte.

— Luise ! cria Konrad en se précipitant vers la jeune femme.

— Konrad ! gémit celle-ci ; emmène-moi d'ici, vite ! Sauve-moi ! Et sauve aussi Nicholas.

Le savant jeta un coup d'œil sur le deuxième lit et eut du mal à reconnaître le majordome de Sigmund Kinzig tant il était amaigri. Il paraissait plongé dans une profonde inconscience et respirait à peine.

— Il est très malade, sanglota Luise, et moi aussi, chéri... Partons tout de suite ! J'ai peur que Sigmund n'arrive...

Konrad la saisit dans ses bras, la souleva et fut épouvanté de la trouver aussi légère.

— Nous allons te soigner, te guérir, promit-il.

— Je me charge de l'homme, dit Horn.

— Retournez à la péniche tout de suite, conseilla Nieblum ; vous n'avez plus rien à faire ici. Mes bonshommes s'occupent du reste...

Quand il ressortit dans la cour en serrant Luise contre lui, Konrad vit un gros camion franchir les portes de l'usine et rouler en direction de l'embarcadère. « Le chargement est commencé, pensa-t-il ; si Nieblum tient ses promesses, dans une heure, nous devrions être loin... »

Il parvint sur la péniche, marcha jusqu'à la cabine de marinier qui s'élevait à l'arrière et étendit sur une des couchettes Luise qui s'était évanouie. Horn fit de même avec Nicholas, toujours inconscient.

— Qu'est-ce qui a bien pu leur arriver ? mur-mura-t-il en se penchant sur le majordome ; j'ai rarement vu une cachexie aussi prononcée... sauf chez des victimes du GZ.

Konrad leva vers lui un visage convulsé.

— Et c'est certainement ce qu'ils sont l'un et l'autre, dit-il d'une voix enrouée ; Horn, je vous l'affirme : si je retrouve Kinzig, je le tue !

— Et vous aurez de nombreuses circonstances atténuantes, dit le juge.

Ils demeurèrent silencieux pendant un long moment. Autour d'eux, les hommes de Nieblum continuaient à charger la péniche, le camion faisait la navette entre l'usine et le débarcadère. Bientôt, Nieblum vint les rejoindre, les yeux plus brillants que jamais.

— Opération terminée, annonça-t-il à Konrad ; l'entrepôt est vide, les gus que nous avons assommés ont été mis en sécurité, les charges de plastic sont en place, on peut partir... Et dès que nous serons chez moi, on fera venir un toubib qui s'occupera de ces deux malheureux...

— Bravo et merci, Nieblum, dit Konrad sans quitter Luise des yeux.

Horn fit signe au gangster et sortit avec lui de la cabine.

— Il a l'air salement touché, murmura Nieblum en s'accotant au bastingage.

— Luise était sa maîtresse avant que Kinzig ne la lui enlève, répondit Horn ; Dieu sait ce que ce salopard a fait subir à la pauvrete... Mais si jamais Konrad la retrouve, il paiera très cher son...

Il n'acheva pas sa phrase. La péniche avançait maintenant sur le canal en direction de la Havel. Soudain, une explosion formidable s'éleva derrière elle et le ciel se teinta de rouge à l'endroit où s'était trouvée l'usine de Kinzig.

— Voilà déjà un acompte ! ricana Nieblum.

CHAPITRE XIII

La propriété de Nieblum à Gatow était en fait une ancienne ferme transformée. Elle comportait, outre la villa proprement dite, un certain nombre de bâtiments secondaires, communs, écuries, granges, ainsi que d'énormes caves voûtées. C'est dans Tune d'elles que l'on entreposa les cantines métalliques provenant de l'usine de Kinzig et que l'on installa un laboratoire de fortune sur les indications de Konrad.

Deux chambres furent réservées à Luise et Nicholas au premier étage de la villa. Konrad décida qu'il coucherait dans son laboratoire et Horn annonça qu'il était temps pour lui de regagner son cabinet, « ne fût-ce, précisa-t-il, que pour suivre de près les réactions provoquées par la destruction de l'usine ».

Nieblum fit venir son médecin personnel qui, après avoir longuement examiné la jeune femme et le majordome, prit Konrad à part.

— Leur cas est incompréhensible, déclara-t-il ; on jurerait qu'ils ont été victimes, l'un et l'autre, d'une énorme déperdition d'énergie. Je vais faire procéder à un certain nombre d'analyses qui m'éclaireront, je l'espère. D'ici là, du repos, beaucoup de repos, une nourriture abondante et riche en calories, et nous verrons les résultats... Mais j'ai l'impression que la source du mal est plus mentale que physique et que c'est au niveau du cerveau que se situe l'origine de cette espèce d'anémie...

Konrad retourna auprès de Luise qui avait repris conscience et lui sourit faiblement.

— Tu ne me laisseras plus seule, n'est-ce pas, Konrad chéri ? gémit-elle ; j'ai cru devenir folle en ne te voyant pas revenir, cette nuit-là... Et cela a été pire encore le lendemain matin, quand je suis retournée à mon ancien appartement et que j'y ai trouvé Sigmund, accompagné de deux de ses hommes. Il m'a traitée de tous les noms, craché au visage, cravachée jusqu'au sang. Puis il m'a obligée à avaler une de ses gélules pour me ramener, a-t-il dit, dans un temps où je lui appartiendrais entièrement, où je serais son esclave, sa chose...

La jeune femme eut un sanglot.

— Et c'est ce qui s'est passé, Konrad. Je ne sais pas où il m'avait transportée ni dans quel temps. Je vivais enfermée dans une pièce dont les fenêtres avaient été murées. Nicholas, le majordome, venait

m'apporter à manger. Puis Sigmund arrivait, la cravache à la main, et... Oh ! Konrad ! Je ne peux pas te dire ce qu'il m'a fait subir...

Le savant passa doucement la main sur le visage trempé de larmes.

— Ne parle plus, souffla-t-il, cela te fatigue. Essaie d'oublier ce que tu as vécu. Tu as en sécurité maintenant...

Luise sembla ne pas l'avoir entendu et poursuivit d'une voix enrouée :

— Ou alors, pour un oui ou un non, il me faisait voyager avec lui dans le temps, il m'entraînait vers le passé ou le futur, toujours plus vite, toujours plus loin. Il voulait, disait-il, construire son empire en s'inspirant des expériences d'autrefois pour remodeler l'avenir et devenir ainsi le maître du monde... Konrad, je... je pense qu'il est fou...

— C'est incontestable. Mais sa folie n'excuse pas ses crimes...

— Et, moi aussi, je me sentais devenir folle ! Je ne savais plus où je me trouvais, ni dans le temps ni dans l'espace. Et, après chaque voyage, j'étais un peu plus faible, un peu plus maigre, comme si la vie s'écoulait de moi par une blessure invisible...

Konrad tressaillit et pressa les mains moites de la jeune femme.

— Arrête, maintenant, supplia-t-il ; tâche de dormir...

Luise secoua la tête. Ses longs cheveux cuivrés roulèrent sur l'oreiller.

— Je ne le pourrais pas... D'ailleurs, cela me fait du bien de te parler, te raconter... J'étais dans un tel état que Nicholas lui-même m'a prise en pitié. Il en avait assez, lui aussi, de la vie que Sigmund lui faisait mener. Il m'a proposé de nous évader ensemble, à condition que je... que je devienne sa maîtresse... J'ai accepté... J'aurais accepté n'importe quoi pour sortir de cet enfer... Sigmund nous a surpris et il y a eu une scène effroyable... J'ai cru qu'il allait nous tuer tout de suite. Mais il nous a dit, en riant comme un démon, que nous lui serions plus utiles vivants, qu'il allait nous remettre à ceux qu'il appelait ses « chimistes » à qui nous servirions de cobayes.

La jeune femme ouvrit des yeux terrifiés.

— Et c'est ce que nous sommes devenus, Konrad, souffla-t-elle ; Nicholas et moi, nous avons été enfermés, côte à côte, dans une sorte de cave. Tous les jours, les « chimistes » de Sigmund venaient nous faire absorber des substances dont je ne sais rien sinon qu'elles nous plongeaient dans des délires terrifiants... ou étaient-ce des réalités venant d'époques nouvelles ? Je me suis vue, moi, dans un gigantesque vaisseau spatial qui fonçait à travers l'espace vers d'autres galaxies, ou bien encore livrée aux lions au milieu d'un Colisée tout neuf...

Sa voix devint haletante :

— Chaque fois que je revenais de ces cauchemars ou de ces

« voyages » qu'il me fallait rapporter à Sigmund dans tous leurs détails, je me sentais un peu plus faible, un peu plus fatiguée, comme si j'avais laissé derrière moi une partie de mon corps... ou de mon esprit... Oh ! Konrad, protège-moi, je t'en prie ! Empêche Sigmund de me torturer davantage...

— Je te le promets, dit le savant avec gravité ; j'y consacrerai tout mon temps et toutes mes forces mais jamais je ne te laisserai retomber entre les mains de ce monstre.

Comme si ces seuls mots avaient suffi à lui rendre son calme, Luise sourit, ferma les yeux et s'endormit. Konrad se rendit aussitôt dans la chambre de Nicholas qu'il trouva réveillé et lucide mais totalement épuisé.

— Je sais que je n'en ai plus pour longtemps, dit le majordome d'une voix presque inaudible, mais je donnerais volontiers les jours ou les heures qui me restent pour voir Kinzig crever devant moi.

— Je ne sais pas si ce sera possible, répondit Konrad ; mais je vous garantis que je vais le mettre hors d'état de nuire... Vous sentez-vous la force de me dire ce qui s'est passé ?

Le récit de Nicholas recoupait, dans ses grandes lignes, celui de Luise.

— Je suis certain qu'il est dingue, conclut-il ; d'ailleurs, autour de lui, nous étions tous en train de la devenir, nous aussi, à force d'avaler cette saloperie de GZ et les autres drogues que préparaient les chimistes.

— Dans le laboratoire de l'usine de Westhafen ?

— Et d'autres, à Francfort, Hambourg, Düsseldorf... Kinzig faisait la navette de l'un à l'autre. Mais il s'apprêtait à regrouper toutes ses entreprises dans un nouveau centre où il assurait que personne, même pas vous, n'irait le dénicher...

Konrad se pencha sur le malade.

— Vous n'avez pas une idée de l'endroit où pourrait se trouver ce centre ?

— Pas la moindre. Kinzig me l'aurait certainement révélé si... s'il ne m'avait pas surpris avec Luise et découvert que je songeais à le quitter. Tout ce qu'il m'a dit, un jour, c'est qu'aucun être humain n'aurait jamais assez d'imagination et de culot pour aller le chercher là où il serait et que c'est de cet endroit qu'il partirait à la conquête du monde... Un dingue, je le répète...

« Un dingue, oui, mais un dingue logique, pensa Konrad en sortant de la chambre ; et pourvu de tels moyens qu'il est capable d'arriver à ses fins ! Je dois trouver très vite la parade et, pour cela, me mettre au travail... »

Il se dirigeait vers son laboratoire quand il fut interpellé par Nieblum qui semblait d'excellente humeur. Toutes mes équipes sont

rentrées, annonça-t-il ; les labos de Hambourg, Francfort et Düsseldorf sont en l'air et leurs stocks de came dans la cave. Il était temps d'ailleurs que nous intervenions car les hommes de Kinzig s'apprêtaient à déménager... Á Hambourg, une partie des caisses étaient déjà chargées dans un camion. Mes hommes n'ont eu qu'à neutraliser le chauffeur et à prendre sa place.

— Ils ne lui ont pas demandé où il comptait se rendre ?

— Non.

— Dommage.

— Pourquoi ?

— Parce que Kinzig est sans doute en train de se replier sur un nouveau centre et nous aurions connu son adresse. Où est ce camion ?

— Dans le garage, avec les autres.

— Je vais y jeter un coup d'œil.

Konrad repéra aisément le véhicule et se mit à fouiller la cabine du chauffeur en commençant par la boîte à gants. Il en retira une liasse de cartes routières, les papiers de voiture, quelques photos d'une jolie blonde plutôt plantureuse et une lettre.

Liebling, disait-elle, puisque tu pars dans la région de Munich, n'oublie pas de me ramener un de ces chapeaux à bords relevés, garnis de cordonnets dorés, et un corselet de velours noir comme en portent les Bavaroises. Cela ira très bien avec la jupe froncée que tu m'as offerte l'été dernier et je suis sûre que je te plairai beaucoup dans ce costume... Tellement même que tu n'auras plus qu'une idée : celle de me l'enlever ! Ah ! mon Rudolf que j'ai hâte de te retrouver, de me serrer contre toi dans notre grand lit et de...

Konrad interrompit là sa lecture, enfouit la lettre dans sa poche et reprit, tout pensif, le chemin de son laboratoire. « La région de Munich, se dit-il ; est-ce là que Kinzig a l'intention de se replier pour partir à la conquête du monde, comme le disait Nicholas ? Pourquoi Munich ? »

Nieblum l'attendait devant la porte de la cave.

— Alors ? demanda-t-il.

— Rien, répondit le savant.

— Aucune importance, prophète...

— Ah ! cessez donc de me donner ce nom ridicule ! s'exclama Konrad, agacé ; Haltern fera très bien l'affaire.

— Eh bien, Haltern, reprit Nieblum d'un air étrange, j'allais vous demander, maintenant que notre mission est terminée, ce que vous comptiez entreprendre. La fabrication d'une autre drogue, moins dangereuse que le GZ, mais qui permettrait, elle aussi, de voyager dans le temps ?

— Peut-être, répondit Konrad en pénétrant dans le laboratoire.

Nieblum hésita visiblement avant de poursuivre :

— Quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois, vous m'avez assuré que vous pouviez modifier le futur.

— C'est exact. Je l'ai d'ailleurs prouvé à diverses reprises.

Les yeux pâles de Nieblum étincelèrent.

— Et le passé ?

— Oui, c'est faisable, mais j'ai moins d'expérience dans ce domaine... À quoi riment ces questions ?

Nieblum se redressa et déclara d'une voix tendue :

— Depuis cette conversation, je rêve, Haltern. Je rêve de revenir d'une quarantaine d'années en arrière, à l'époque où le Grand Reich dominait l'Europe et où notre Führer s'apprêtait à conquérir le monde...

Konrad sursauta et crut que son cœur allait s'arrêter de battre. « Les mêmes mots que ce fou de Kinzig... et les mêmes plans démentiels ! » songea-t-il.

Le regard perdu dans le vague, Nieblum ne s'était aperçu de rien et continuait à parler d'une manière de plus en plus emphatique :

— Si nous remontions jusque-là, Haltern, nous pourrions modifier le cours des événements qui se sont produits par la suite, éviter certaines erreurs, déjouer certains complots. Nous pourrions fabriquer des armes nouvelles ou employer celles qui ont été découvertes depuis, et je pense, en particulier, aux armes nucléaires. Bref, nous pourrions gagner la Seconde Guerre mondiale, Haltern, et établir le règne du nazisme pour mille ans, comme l'avait promis le Führer. Pour cela, il suffirait que vous et moi partions ensemble dans le temps...

Konrad sentit un froid de glace l'envahir.

— En 1942 par exemple, poursuivait Nieblum, l'année où tout était encore possible et la victoire entre nos mains. Je vous conduirai chez le Führer en personne – mes fonctions de l'époque me permettaient de l'approcher –, je lui demanderai de vous recevoir dans son nid d'aigle de Berchtesgaden...

— Quoi ? rugit Konrad.

— C'est là qu'il était le plus détendu, le plus accessible aux idées neuves. Nous lui parlerons, vous et moi, nous lui raconterons tout ce qui s'est passé depuis près d'un demi-siècle. Et il nous écoutera, Haltern, j'en suis sûr, il tiendra compte de nos conseils, il modifiera ses projets politiques et militaires, il...

Konrad ne l'entendait plus. Une véritable panique s'était emparée de lui. « Berchtesgaden ! songea-t-il avec épouvante ; c'est tout à côté de Munich ! C'est là, j'en suis sûr, que Kinzig a établi son nouveau centre, peut-être même dans le fameux « nid d'aigle » de Hitler... Un fou va en remplacer un autre ! Mais Kinzig a, sur son prédécesseur, l'avantage de posséder cette arme toute-puissante qu'est l'Achronine. Avec elle, il peut tout faire, et même, comme le suggère Nieblum,

transformer en victoire la défaite du Troisième Reich... Si Nieblum apprend que Kinzig se trouve à Berchtesgaden, il va se rallier à lui ! En venant me réfugier chez lui, je me suis jeté dans la gueule du loup, et Luise avec moi... » La voix de Nieblum lui parvint à nouveau, de très loin :

— Je vous laisse réfléchir à tout cela, Haltern. Vous seul pouvez réussir cet exploit colossal : modifier l'Histoire de la planète et son destin.

« Et moi seul, je peux empêcher cette folie de se produire, se dit Konrad ; mais, pour y arriver, il va falloir que je reprenne tous mes travaux à zéro ! Qu'importe ! N'ai-je pas le temps lui-même à ma disposition ? »

Et d'un pas résolu, il se dirigea vers l'amoncellement de cantines métalliques qui se dressait dans un coin de la cave.

CHAPITRE XIV

Tomaso Siusi examina le feuillet couvert de chiffres que venait de lui tendre Francis Ruskin et hocha la tête avec satisfaction.

— Du beau travail, Pumpkin, approuva-t-il ; tu feras mes compliments à ton agent de change. Nous voilà maîtres de la Kinzig Allgemeine Gesellschaft ainsi que de toutes ses filiales, et, ceci, le plus légalement du monde.

— Sans parler des deux labos clandestins de New York et de Los Angeles, fit remarquer Ruskin ; mais d'une manière un peu moins légale peut-être...

— Qui viendra nous le reprocher ? ricana le maffioso ; les flics ? Ils ne sont pas au parfum. Kinzig ? Ça fait un bail qu'il ne s'est plus manifesté. C'est même curieux. On lui fauche sa société, on lui barbote ses labos et sa came, on lui fait sauter son usine de Berlin, et il ne moufte pas ! Je me demande ce qu'il goupille...

— Il est peut-être mort, suggéra Ruskin.

— Ce serait trop beau ! Il y en a un autre, d'ailleurs, qui n'a plus donné de ses nouvelles. C'est ton fameux prophète, et, là, ça m'emmerde beaucoup plus. Parce qu'on a besoin de lui pour renouveler les stocks de came. Nous sommes en train d'écouler les dernières réserves. Après, que dalle ! Les chimistes de Kinzig sont dans la nature et tu n'as pas été foutu d'en trouver un seul qui puisse prendre la relève !

Le visage bouffi de Ruskin rougit de colère.

— Pas foutu ! Pas foutu ! grommela-t-il ; ce n'est pas mon rayon, Tomaso !

— Ni le mien ! répliqua sèchement Siusi ; n'empêche que nous allons bientôt être dans la mouscaille et perdre un marché du tonnerre... Il faut reprendre contact avec le prophète... Mais où le trouver ?

— On pourrait demander à Nieblum.

— C'est une idée. Téléphone-lui...

Ruskin fut surpris par le ton cordial et presque joyeux de Nieblum.

— Salut, Ruskin ! Comment vont les affaires ?

— Pas mal... Pas mal du tout, même. Mais je voudrais parler au prophète. Sais-tu où il est ?

— Bien sûr ! Il est dans ma cave !

— Pardon ?

— Dans une cave transformée en labo où il travaille jour et nuit. Car nous avons de grands projets, Ruskin.

— J'en suis content pour toi, mon vieux. Tu peux me le passer ?

— Ce ne sera pas facile. Il ne veut être dérangé sous aucun prétexte. Enfin... je vais essayer...

Quelques instants plus tard, la voix de Konrad s'élevait dans le récepteur, hargneuse, hostile et, surtout, infiniment lasse.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ruskin ?

— Rien de grave, prophète. Siusi et moi, nous nous demandions ce qu'il fallait faire des stocks que nous avons trouvés dans les labos de New York et de Los Angeles...

Il eut la surprise d'entendre Konrad se mettre à rire, d'un rire à la fois goguenard et méprisant.

— Vous mentez mal, Ruskin ! Je suis persuadé que vous et votre associé avez depuis longtemps vendu ces stocks au meilleur prix ! En réalité, vous m'appellez parce que la marchandise manque et que vous voudriez bien savoir quand je vous en ferai parvenir un nouveau chargement.

— O.K., prophète, grogna Ruskin ; j'aime autant jouer cartes sur table. Où en est votre production ?

— Elle démarre, lentement mais sûrement. Je n'ai pas les moyens de notre ancien ami. Mais vous allez sous peu recevoir une première livraison. Le reste suivra aussi vite que possible.

Dès qu'il eut raccroché, Konrad forma le numéro de Heinrich Hom.

— Enfin ! s'exclama le juge ; je commençais à m'inquiéter. Voilà des siècles que j'essaie de vous joindre par téléphone mais c'est le barrage...

— J'ai été très occupé, et je le suis toujours. Il faut pourtant que je vous voie de toute urgence. Je vous attends...

Dès que Horn aperçut Konrad sur le seuil de sa cave-laboratoire, flottant dans une blouse blanche constellée de taches, il eut un rire de stupeur.

— Mais qu'est-ce qui vous arrive, grands dieux ! Vous avez l'air de votre propre fantôme ! Vous êtes malade ?

— Oui. Mais surtout très fatigué. C'est que je pratique le système des trois-huit à moi tout seul. Dès que vingt-quatre heures se sont écoulées, j'avale une gélule qui me ramène d'autant en arrière et je repars.

Hom haussa les épaules.

— Il existe des suicides moins pénibles. Á quoi jouez-vous ?

— Je ne joue pas, Horn, murmura Konrad en se laissant tomber sur une chaise ; j'essaie de réparer les dégâts que j'ai commis en inventant ma sacrée Achronine et de les empêcher de devenir... planétaires.

— Ce qui veut dire ?

— Nieblum désire que je le ramène d'une quarantaine d'années en arrière et que j'aide son Führer bien-aimé à éviter les bourdes qui lui ont fait perdre la guerre... Un plan parfaitement réalisable, mon cher, avec les moyens dont je dispose... Qu'en pensez-vous ?

Le juge était devenu gris comme la cendre.

— Je pense qu'il faut empêcher cela à tout prix..., commença-t-il.

— Au fait, interrompit Konrad, cette entrevue... comment dirais-je ? cette entrevue posthume doit se dérouler à Berchtesgaden, dans le fameux « nid d'aigle » où notre ami Kinzig est en train, selon toute probabilité, de s'installer un nouveau repaire. Comme on se retrouve !... Et, pour en finir avec les bonnes nouvelles, le trafic du GZ a repris de plus belle, les hommes de Nieblum revendant la drogue qu'ils ont récupérée en Allemagne, et ceux de Siusi et Ruskin écoulant les stocks américains parmi leur fidèle clientèle.

— Il est de fait que la situation est de nouveau catastrophique, marmonna le juge ; mais enfin, ces stocks ne sont pas inépuisables, bon sang !

— Ruskin vient même de me téléphoner pour m'avertir que les siens étaient à sec. Je lui ai promis de le réapprovisionner dans les délais les plus rapides, dit Konrad en désignant les piles de cantines accumulées dans la cave.

Les yeux de Hora s'écarrillèrent.

— Ce n'est pas vrai ! souffla-t-il ; vous n'allez pas...

— Alimenter le marché ? Mais si, mon bon ! Avec un GZ de toute première qualité qui satisfera les amateurs les plus exigeants... sauf sur un point. Venez voir...

Konrad prit le juge par le bras et l'entraîna vers une table surchargée de dossiers et de feuillets couverts de chiffres et de formules.

— J'ai trouvé, annonça-t-il à mi-voix ; j'ai trouvé le moyen de rendre le GZ aussi inoffensif qu'un cachet d'aspirine. C'était, à vrai dire, simple comme bonjour. Voulez-vous que je vous explique ?

— Vous pouvez toujours essayer mais je ne vous promets pas de suivre...

— Vous vous souvenez peut-être que l'Achronine est, au départ, un cocktail de neuromédiateurs, agissant sur la glande pinéale, laquelle constitue ce que j'ai appelé notre « horloge biologique centrale », celle qui marque le temps que nous vivons en réalité, indépendamment du temps légal ou officiel. En activant le fonctionnement de cette glande, l'Achronine accélérerait notre temps intérieur, au point de nous permettre de vivre, en quelques minutes « réelles », des périodes allant d'une heure à plusieurs dizaines d'années... Je n'ai pas été au-delà...

— Encore heureux, murmura Horn.

— Ne m'interrompez pas ! s'écria Konrad avec nervosité ; c'est déjà

assez difficile... Ce dont je ne m'étais pas rendu compte, au cours de mes premières expériences, c'est que la glande pinéale, ainsi sollicitée, allait s'hypertrophier peu à peu et que son rôle de régulateur temporel interne se détériorerait progressivement. Soit dit en termes simples...

— Merci, murmura Horn en s'essuyant le front.

— Le consommateur d'Achronine verrait son temps se dérouler de plus en plus vite à l'intérieur de son propre cerveau. D'où les malaises ressentis, le vieillissement précoce, la fatigue, l'impression, comme le disait Luise, que la vie s'écoulait de vous comme par une blessure invisible.

Le savant poussa un profond soupir.

— Et les diverses saloperies que les chimistes de Kinzig ont ajouté à l'Achronine pour la rendre plus « performante » – amphétamines, cocaïne, L.S.D. et j'en passe – ne pouvaient qu'aggraver les choses. D'où les ravages du GZ... Dès que j'ai compris où était la source du mal, je me suis attaché à trouver la substance qui, mélangée au cocktail de médiateurs dont je parlais, préserverait l'intégrité de la glande pinéale. Je puis vous en donner le nom...

— Inutile, assura Horn ; je l'aurai oublié tout de suite.

— Bref, il s'agit d'un acide aminé qui protège la glande et empêche le dérèglement de son rythme. C'est comme si... Prenez un whisky...

— Non, merci, pas à cette heure.

— Je ne vous offre pas d'en boire un, je vous le donne en exemple ! s'exclama Konrad, agacé ; prenez un whisky, et l'alcool qu'il contient se diffusera dans votre corps en y provoquant un certain nombre de phénomènes bien connus. Imaginez, maintenant, que, dans ce whisky, j'introduise une substance qui bloque, dès le départ, l'effet de l'alcool sur l'organisme. Vous pourrez en boire dix, et même une barrique, sans être ivre. C'est le rôle que mon acide aminé joue dans le GZ.

— Et si nous l'appelions l'Haltérine ? proposa le juge.

— Pourquoi pas ? dit Konrad en haussant les épaules ; nous pourrions donc dire que l'Haltérine, combinée à l'Achronine, évite aux utilisateurs les conséquences désastreuses de la drogue, tout en leur laissant l'illusion de se déplacer dans le temps. Mais, au réveil, ils se retrouveront exactement à l'instant d'où ils étaient partis.

Horn passa la main dans sa tignasse blonde et fronça les sourcils.

— N'aurait-il pas été plus simple, demanda-t-il, de laisser les stocks s'épuiser ? Plus de GZ, plus de drogués !

— C'est ce que j'ai pensé au début, répondit le savant ; mais il y aurait bien eu, quelque part, un chimiste plus futé que les autres, pour refaire la synthèse du GZ, le fabriquer industriellement... et tout serait reparti ! Tandis qu'à présent, avec mon ersatz de GZ, identique, en apparence, à l'autre, provoquant les mêmes impressions sans entraîner d'effets nocifs, je vais continuer à alimenter le marché, grâce à nos

bons amis Nieblum, Ruskin, Siusi et compagnie. Les clients découvriront assez vite que leurs voyages dans le temps ne sont plus que des rêves. Mais ils s'apercevront aussi que leur santé devient meilleure, que leur fatigue disparaît en même temps que leurs angoisses. Bref, ils auront gagné au change et c'est tout ce que je désire.

Heinrich Horn fit quelques pas en silence dans le laboratoire puis se tourna vers Konrad avec un large sourire.

— Bravo ! dit-il d'un ton chaleureux ; vendre aux drogués un produit qui contient son propre antidote et les désintoxiquer ainsi sans qu'ils s'en rendent compte, c'est un coup de maître ! Mais il ne plaira pas à tout le monde. Et je ne pense pas tant à Ruskin et Siusi qui sont loin, qu'à Nieblum lui-même. Il s'attend à ce que vous le transportiez à Berchtesgaden pour retrouver son Führer d'il y a quarante ans. Comment va-t-il réagir quand il s'apercevra que vous l'avez dupé ?

Le visage du savant se rembrunit.

— Oui, il y a là un problème, admit-il, et j'avoue ne pas encore avoir trouvé sa solution... Ce que je veux surtout, c'est assurer la sécurité de Luise...

— Comment va-t-elle ?

— De mieux en mieux. Elle a été la première à bénéficier de mon antidote.

— Et Nicholas ?

Konrad secoua la tête.

— Plus rien à faire. Sa glande pinéale a été trop profondément affectée pour qu'il soit possible de lui rendre son état normal. La seule chose qui le maintient encore en vie, c'est l'espoir de remettre la main sur Kinzig et de régler ses comptes avec lui.

— Encore un candidat pour le voyage à Berchtesgaden ! ironisa le juge.

Konrad tressaillit.

— C'est une idée, cela, et même une excellente idée ! murmura-t-il ; il va falloir que je l'approfondisse...

Hom s'approcha de lui et lui posa une main sur l'épaule.

— Il va surtout falloir que vous preniez soin de vous, mon bon ami, dit-il avec gravité.

Konrad eut un sourire forcé.

— Plus tard, quand tout sera fini, quand j'aurai neutralisé Nieblum et sa bande et surtout...

Une toux sèche l'interrompit.

— Surtout quand j'aurai définitivement mis Kinzig hors d'état de nuire, termina-t-il avec effort ; vous voyez que j'ai encore du pain sur la planche ! Mais vous, dans l'immédiat, vous pouvez me rendre un immense service... Emmenez Luise avec vous, veillez sur elle, faites-

lui prendre chaque jour l'antidote que voici...

Il tendit au juge une boîte rectangulaire et ajouta :

— Partez maintenant. Dites à Luise que je la rejoindrai bientôt...

— Vous ne voulez pas le lui dire vous-même ? s'étonna Hom.

— Je préfère pas. Cela risque d'être trop pénible. Elle va pleurer, refuser de me quitter ou me supplier de m'en aller avec elle... Je ne me sens pas en état d'affronter une scène pareille. Je... j'ai besoin de toute l'énergie que je possède encore pour terminer ce qui me reste à faire et que personne ne peut faire à ma place...

— Á quand ? demanda Hom en serrant la main du savant.

Konrad eut un rire rauque.

— J'ai beau être le « maître du temps », ricana-t-il, voilà une question à laquelle il m'est totalement impossible de répondre...

CHAPITRE XV

Sous le grand soleil, l'autoroute Munich-Salzburg luisait comme une gigantesque coulée de plomb fondu qui s'enfonçait entre les montagnes couvertes de forêts de sapins d'un vert si sombre qu'il semblait noir. Ça et là, de petits lacs d'un bleu ardoise scintillaient au pied de falaises lisses et brillantes comme un miroir.

La Mercedes conduite par Nieblum roulait de plus en plus vite.

— Doucement, dit Konrad, assis sur le siège du passager, une carte routière ouverte sur les genoux ; le bus ne pourra pas nous suivre et, de toute façon, nous quittons l'autoroute à la première sortie à droite. Direction : Siegsdorf, Inzell, Ramsau...

Nieblum ralentit comme à regret.

— Ah ! soupira-t-il ; pourquoi tous ces détours ?

— Pour éviter de passer deux fois la frontière autrichienne, répondit le savant ; avec notre chargement et les quarante bonshommes qui nous suivent, c'est préférable. Ils ont beau être déguisés en touristes bavarois, avec le chapeau de feutre à plumet et les culottes de cuir, ils attirent quand même l'attention... et ils sont tous armés !

— Nous aurions mieux fait de prendre nos doses de GZ dans ma villa de Gatow, grommela Nieblum ; nous nous serions retrouvés tout de suite en 1942, et, en ce temps-là, il n'y avait pas de frontière autrichienne à franchir !

— Non, mais il y avait des contrôles de *Feld-gendarmerie* sur toutes les routes d'Allemagne ! riposta Konrad en repliant sa carte ; nous n'aurions pas eu une chance sur un million d'approcher de Berchtesgaden... Et puis, vous oubliez qu'avant de... partir pour 1942, j'ai un compte à régler, aujourd'hui même, avec Sigmund Kinzig.

— Moi aussi ! murmura une voix enrouée qui provenait du siège arrière.

Konrad se retourna et regarda avec pitié la forme squelettique étendue sur la banquette. Nicholas, l'ancien majordome, n'avait plus que la peau sur les os et ressemblait, de façon saisissante, à un déporté sorti d'un camp de concentration. « Tiendra-t-il jusqu'au bout ? se demanda le savant ; oui, sans doute. Il est possédé par une telle haine qu'elle seule suffira à le garder en vie aussi longtemps qu'il le faudra... Et moi ? Y arriverai-je ? La réponse est la même... sauf que le sentiment qui m'inspire n'est pas la haine, mais la volonté de débarrasser le monde à la fois d'un groupe de fanatiques dangereux et

d'un mégalomane redoutable. Et, cela, personne ne peut le faire à ma place... »

— En 42, Kinzig avait une dizaine d'années, insista Nieblum ; nous aurions pu...

— Quoi donc ? interrompit Konrad avec irritation ; le rechercher à travers l'Allemagne en guerre, le retrouver, liquider un gosse de cet âge sous prétexte que, quarante ans plus tard, il serait devenu un trafiquant de drogues ? D'ailleurs, rien ne dit que nous réussirons, Nieblum, que vous serez capable de vous faire recevoir et entendre par votre Führer, et moins encore à le convaincre de modifier sa stratégie, toute sa conception du monde... Ses meilleurs généraux n'y sont pas parvenus dans les moments les plus critiques...

— Mais, à nous deux, ce sera possible, assura Nieblum avec force ; vous lui ferez une démonstration de vos pouvoirs, Haltern, vous remmènerez dans le temps, il assistera à sa propre chute, à son suicide dans le bunker de Berlin... Cela devrait lui donner à réfléchir, non ?

« C'est, hélas, vraisemblable, songea le Savant ; à la condition que je participe à ce voyage... Comment vais-je pouvoir l'esquiver au dernier moment ? »

— Nous verrons cela en temps voulu, répliqua-t-il sèchement ; dans l'immédiat, notre premier objectif, c'est Kinzig et sa bande. Avez-vous une idée sur la manière d'en venir à bout ?

— Je connais le « nid d'aigle » comme ma poche, affirma Nieblum avec fierté ; ce n'était pas seulement une « Maison de thé » nichée dans la haute montagne, comme l'ont écrit quelques historiens fantaisistes. C'était une véritable forteresse, construite au cœur de la roche, et qui communiquait avec l'extérieur par tout un réseau de galeries et de tunnels creusés du temps où l'on exploitait les mines de sel de la région. Une armée y aurait tenu à l'aise et une partie du trésor des nazis s'y trouvait cachée...

Il eut un petit rire narquois.

— Quand ils sont arrivés, en 1945, ces grands imbéciles d'Américains se sont bornés à dynamiter la « maison de thé », à titre symbolique, mais ils n'ont pas un instant pensé à fouiller les entrailles de la montagne. Selon moi, c'est quelque part là-dedans que Kinzig a établi son repaire...

Ils dépassèrent Berchtesgaden, une petite ville qui avait l'air d'un décor pour opérettes, avec ses chalets peinturlurés, ses balcons en bois sculpté, ses rues étroites et son château datant des rois de Bavière, et s'engagèrent sur une route en lacets qui conduisait au « nid d'aigle ». Plus il en approchait, plus Nieblum devenait nerveux. Il prit plusieurs virages à la corde en faisant hurler ses pneus.

— Inutile de tant vous presser, fit remarquer Konrad ; le bus ne peut pas vous suivre à cette allure. Et si un comité de réception nous attend

là-haut, mieux vaut être un peu plus de trois pour y faire face...

Mais, sur la plate-forme où la route se terminait, à deux mille mètres d'altitude, il n'y avait rien que des amoncellements de caillasse, dominés par une haute falaise au centre de laquelle s'ouvrait un trou béant.

— L'entrée du « nid d'aigle » murmura Nieblum, les yeux fixes ; quand je pense à ce que c'était et à ce qu'ils en ont fait, *verdammte Schweinerei !*

Il avança lentement vers la falaise, comme hypnotisé.

— Ici, les postes de garde dans leurs abris bétonnés, de part et d'autre de la porte blindée... Puis un couloir et un troisième poste de garde à côté de l'ascenseur qui menait au sommet de la falaise, dit-il d'une voix de somnambule ; et, là-haut...

Une détonation claqua. Nieblum poussa un rugissement et se jeta à l'abri d'un rocher.

Konrad bondit hors de la Mercedes, en fit le tour, ouvrit la portière arrière et aida Nicholas à sortir. Au même instant, le bus arrivait sur la plate-forme. De nouvelles détonations retentirent. Konrad vit s'étoiler plusieurs vitres du véhicule, entendit des cris. Mais, déjà, les hommes de Nieblum sautaient sur le sol, l'arme au poing, s'éparpillaient.

— Dispersez-vous ! hurla Nieblum ; six hommes à l'entrée du tunnel ! Balancez vos grenades !

Une série d'explosions fracassantes firent trembler l'air. Des blocs de pierre se détachèrent de la falaise et allèrent s'écraser dans le vide. Le trou béant vomit un nuage de fumée et de poussière traversé de flammes pourpres. Konrad vit Nieblum se dresser, le bras gauche ruisselant de sang.

— Á l'assaut ! cria-t-il en se ruant vers l'entrée.

Konrad faillit s'élancer, lui aussi, puis se tourna vers le majordome, adossé au capot de la Mercedes.

— Nicholas, reste ici, dit-il, je viendrai te chercher...

— Pas question ! gronda Nicholas ; il me faut Kinzig...

Konrad assista alors à un spectacle prodigieux : le squelette vivant se mettait debout, titubant, sortait de sa poche un pistolet de gros calibre et d'un pas d'automate se dirigeait vers le tunnel. Le savant se précipita à sa suite en serrant contre lui la sacoche de cuir qu'il portait à la ceinture.

Une rafale de mitraillette crépita très loin, éveillant d'étranges échos à l'intérieur de la montagne.

— Ils se replient dans les souterrains ! hurla Nieblum, invisible ; grenadez, les gars ! Grenadez à tout va !

Une voix géante s'éleva soudain, venue on ne savait d'où, et, bien qu'elle fut déformée par un mégaphone, Konrad reconnut aussitôt celle de Kinzig.

— Arrêtez ! tonna-t-elle ; c'est bourré d'explosifs en bas ! Vous allez faire sauter la falaise ! Nous y resterons tous ! Nous nous rendons... Cessez le feu !

D'où il était, à côté de la cage de l'ascenseur dont Nieblum lui avait parlé, Konrad put distinguer, à travers la fumée, l'amorce d'un escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans les ténèbres et, beaucoup plus bas, la lueur tremblante de torches reflétée par une surface liquide.

— C'est un piège, souffla Nieblum ; ils sont arrivés au lac intérieur. S'ils le traversent, ils auront devant eux des dizaines de galeries par lesquelles ils pourront s'échapper...

Il termina sa phrase en vociférant :

— Lâchez vos grenades ! Et tant pis si la falaise s'écroule !

Konrad vit des bras se lever, entendit des chocs métalliques contre la pierre. Et, tout à coup, ce fut la déflagration, gigantesque, monstrueuse, accompagnée de jets de flammes d'une intensité insoutenable. Le savant sentit distinctement le sol trembler sous ses pieds. La paroi du tunnel se fissura, des pans de roche s'écrasèrent sur le groupe d'où montèrent des cris de douleur. Un des blocs renversa Nicholas, lui broya la poitrine. Puis le silence se rétablit, un silence de tombe.

— Eh bien, voilà ! dit tout à coup la voix de Kinzig dans le mégaphone ; vous avez gagné, imbéciles !

— Kinzig ! cria Nieblum ; montre-toi, les mains bien en l'air, et pas de coups tordus !

— J'arrive, répondit Kinzig.

Un pas traînant se fit entendre sur les marches de l'escalier proche de l'ascenseur et la silhouette de Kinzig apparut, bien visible dans le faisceau des torches braquées sur lui. Konrad eut un sursaut de stupeur. L'homme d'affaires n'était plus que l'ombre de lui-même, presque aussi squelettique que Nicholas. Son visage livide, creusé de rides profondes, était tordu par un rictus dément.

— Vous avez gagné, balbutia-t-il ; et, moi, j'ai tout perdu, mes hommes, ma base, mon laboratoire, mes stocks de GZ... Mais qu'est-ce que ça vous a rapporté, imbéciles ? Nieblum, je t'ai reconnu ! Pourquoi m'as-tu attaqué ainsi ? Nous aurions pu nous entendre, faire de grandes choses ensemble...

— J'ai des choses beaucoup plus grandes à faire que ta fortune, Kinzig ! répondit Nieblum.

Il se tourna vers Konrad et lui tendit le pistolet qu'il tenait à la main.

— Finissons-en et partons. Puisque Nicholas est mort, c'est à toi de régler son compte à cette ordure !

Konrad saisit l'arme et, d'un ton décidé, ordonna :

— Laissez-moi seul avec lui.

— Encore des parlotes ! s'impacienta Nieblum ; encore du temps perdu ! Nous sommes pressés, nous !

Impassible, Konrad détacha la sacoche de cuir de sa ceinture et la lança à Nieblum.

— Alors partez devant, dit-il ; je vous suis...

Une lueur méfiante passa dans les yeux de Nieblum.

— Nous y comptons bien, murmura-t-il d'un ton menaçant ; et ne tarde pas trop ! Sinon, nous reviendrons te chercher... Par ici, les gars, ajouta-t-il en se tournant vers ses hommes et en plongeant la main dans la sacoche ; rappelez-vous : la gélule verte, c'est pour le voyage. Gardez la blanche en réserve. Elle servira pour le retour, en cas de besoin... Allons-y !

Un à un, les survivants du commando, portèrent leur gélule à la bouche et se dématérialisèrent presque instantanément. Nieblum eut un sourire radieux.

— Á moi ! annonça-t-il ; dans une seconde, je serai en présence de mon Führer... Á tout de suite, Haltern... *Heil Hit...*

Il disparut avant d'avoir achevé sa phrase. Kinzig eut un rire grinçant.

— Pas bête ! ricana-t-il ; pas bête du tout, mon cher Konrad ! Où les as-tu envoyés ?

— Là où ils désiraient se rendre, répondit le savant ; en 1942, pour tenter de convaincre leur Führer de changer le cours de la guerre. Ils n'ont aucune chance ! On les prendra pour des fous ou des traîtres !

— Ils risquent de revenir te faire payer ça très cher !

— Aucun danger ! Leur gélule blanche ne contient que du talc ! Ils ne feront jamais le voyage de retour...

— Génial ! s'exclama Kinzig ; nous voilà débarrassés d'eux ! Si nous en profitons pour parler un peu de nos affaires ? Il y a eu quelques petits malentendus entre nous mais...

— Il n'y en a eu qu'un seul, interrompit Konrad ; c'est de croire qu'un homme comme moi pouvait s'associer avec un homme comme toi...

Le visage ridé de Kinzig se contracta.

— Et maintenant, que vas-tu faire ? demanda-t-il d'une voix enrouée ; me tuer ?

— J'en ai très envie, Sigmund, vraiment très envie. Mais ce serait un peu trop facile... pour toi ! De toute façon, tu n'en as plus pour très longtemps à vivre, mais, avant, tu vas être puni pour tout le mal que tu as fait...

Il sortit de sa poche une boîte ronde et l'ouvrit. Quelques gélules s'y trouvaient. Konrad en prit une rouge et la montra à Kinzig.

— Tu vas avaler ceci tout de suite, Sigmund, et tu feras ainsi le plus long voyage de ta vie... Á vrai dire, je ne sais même pas dans quel

temps tu arriveras... et, pour toi non plus, il n'y aura pas de retour possible.

Kinzig blêmit et eut un mouvement de recul. Konrad braqua son pistolet sur lui.

— Avale ! répéta-t-il ; sinon, je te tire une balle dans le ventre et je te laisse crever ici.

Kinzig saisit la gélule d'une main qui tremblait et la considéra avec une sorte d'horreur pendant quelques secondes. Puis le même rictus dément retroussa ses lèvres.

— Après tout, pourquoi pas ? ricana-t-il ; autant finir ainsi, quelque part dans un futur inconnu... Et qui sait ? J'y trouverai peut-être l'occasion de reconstituer l'Achronine et de venir vous rendre visite, à Luise et à toi, Konrad... Sinon, rendez-vous dans l'éternité !

Il glissa la gélule dans sa bouche, fut secoué d'un violent frisson et se désintégra.

— Il se réveille enfin, murmura Luise, penchée sur le visage émacié ; regardez, Heinrich !

Ses paupières se soulèvent ! Oh ! Konrad, mon chéri ! Que tu nous as fait peur !

Konrad redressa légèrement la tête et regarda autour de lui.

— Où suis-je ? demanda-t-il avec effort.

— Dans mon appartement, à Berlin, répondit Heinrich Horn.

— Comment suis-je arrivé ici ?

Le juge se mit à rire.

— Au volant d'une Mercedes et dans un état lamentable, c'est tout ce que je peux vous dire. Il faut croire qu'il y a un dieu pour les somnambules comme il y en a un pour les ivrognes ! À peine aviez-vous passé le seuil de ma porte que vous vous êtes écroulé. Il a fallu que Luise et moi vous transportions jusqu'à ce lit...

— Je suis confus, murmura Konrad en souriant à la jeune femme.

— Ne le sois pas, répondit celle-ci ; car, tout en dormant, tu nous as raconté des histoires passionnantes ; en fait, nous connaissons les moindres détails de ton expédition à Berchtesgaden.

Le savant sursauta.

— Quoi ? J'ai parlé de...

— Vous avez passé des aveux complets, ironisa Horn ; mais rassurez-vous, mon vieux. Personne ne pourra les retenir contre vous. D'abord parce que vous étiez inconscient en faisant votre confession. Ensuite parce que vous vous êtes débarrassé de tous les témoins à charge en les expédiant, les uns dans le passé et l'autre dans le futur... Pour ce qui est de ce dernier je me demande d'ailleurs si vous n'avez pas commis une erreur...

— En quoi ?

— En laissant Kinzig libre de ses mouvements. Qu'est-ce qui l'empêchera, là où il est, de fabriquer une nouvelle Achronine et de revenir nous empoisonner au sens propre comme au figuré ?

Konrad secoua la tête et s'accota à ses oreillers.

— Nous n'avons rien à craindre de lui, assura-t-il ; je n'ai pas calculé très précisément la dose que contenait la gélule qu'il a absorbée, mais je puis vous dire qu'il se trouve très loin de nous, sans doute au milieu du vingt et unième siècle.

— Il peut faire le voyage inverse, murmura Luise.

— Il en est incapable, affirma Konrad en lui prenant la main ; il ne possède plus rien, ni argent, ni formules, ni laboratoire, ni collaborateurs. C'est un vieillard malade, plus qu'à moitié fou, et qui n'a que quelques jours à vivre. S'il parle de ses projets ou de ses souvenirs, personne n'y croira et on le taxera de gâtisme. En fait, et jusqu'à sa mort que je souhaite proche, il sera l'être le plus seul qui ait jamais existé dans l'histoire des hommes.

Luise frissonna.

— Quelle fin atroce ! souffla-t-elle.

— Mais méritée ! s'exclama le juge ; par son goût démentiel de l'argent et du pouvoir, Kinzig a bouleversé ou détruit l'existence de centaines de milliers d'individus et failli remettre en question celle de notre civilisation elle-même.

— J'en suis en partie responsable, déclara Konrad avec gravité ; voilà qui m'apprendra à ne plus jamais jouer avec le temps.

— Vous abandonnez donc vos travaux ? demanda Hom d'un ton sceptique.

— Complètement !

— Plus de recherches sur l'Achronine ?

— Á aucun prix ! Je ne sais même plus ce que c'est !

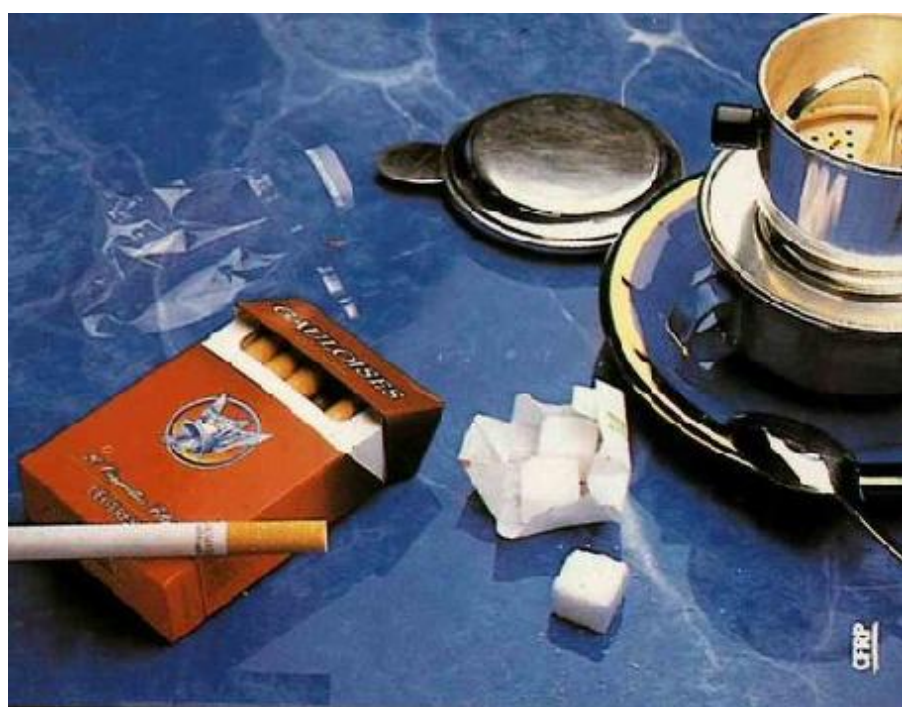
— La mémoire pourrait vous revenir...

— Je l'en empêcherai, promit Luise en se penchant sur le savant.

FIN

*Achevé d'imprimer en octobre 1986
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

Numérisation : Mai 2014
Dépôt légal : Novembre 1986
Imprimé en France



GAULOISES BLONDES

Légères

Si une substance chimique pouvait agir sur notre « horloge biologique centrale », celle qui rythme notre temps intérieur indépendamment du temps « réel » ou « officiel », l'homme pourrait se déplacer librement dans le futur ou le passé.

Mais si cette substance tombait entre les mains d'un fabricant de drogues décidé à conquérir le monde, qu'en résulterait-il comme... contretemps ?



9 782265 034259

Doc. VL00 - YOUNG ARTISTS
(Peter Gudynas)

ISSN 0768-3014
ISBN 2-265-03425-8